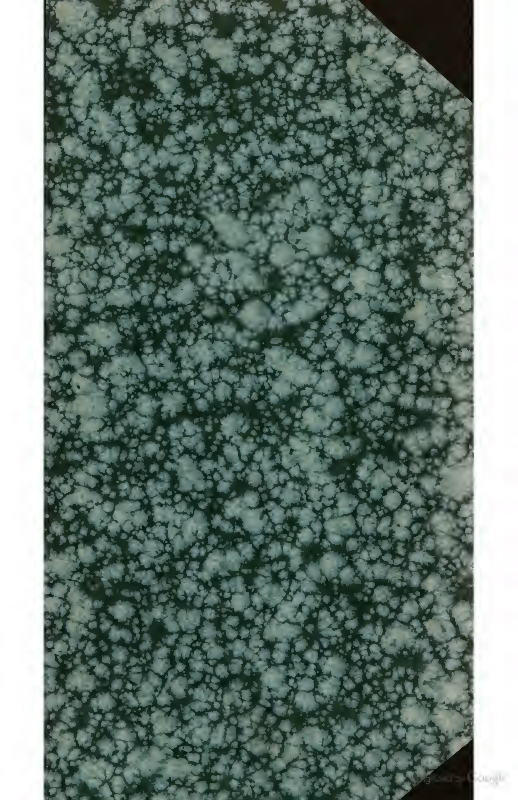
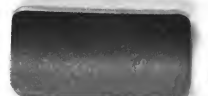
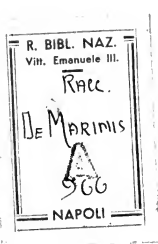






GEORGES III



OUVRAGES DE M. LÉON GOZLAN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

L'AMOUR DES LÈVRES ET L'AMOUR DU CŒUR, 1 vol. . . .	1 fr.
LA FOLLE DU LOGIS, 1 vol.	1 »
ARISTIDE FROISSART, 1 vol.	2 »

Paris — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

CHAPITRE PREMIER

Le peuple anglais, grave et turbulent à la fois, a ses fêtes politiques comme nous avons nos fêtes religieuses.

Ce jour-là il se disposait au bonheur de suivre, d'accompagner solennellement, ou tout au moins de voir passer en grande pompe le roi Georges III allant ouvrir les chambres par un superbe discours. Quel discours n'est pas un peu superbe? On était en 1765. On se demande, aux heures de sang-froid, quel plaisir si nouveau et si grand peuvent éprouver douze ou quinze cent mille individus dans la lecture de dix ou douze phrases entortillées de mensonges, de ruses et de perfidies, et qui les laissent aussi pauvres, aussi dénués que la veille? Il est vrai que cette année 1765 se distinguait des précédentes par le désir chez les uns, la crainte chez les autres, de voir l'Angleterre entrer en lutte avec ses colonies américaines,

grand événement politique, moins grand cependant qu'un autre événement dont il n'était pas moins question à Londres. La reine avait enfin obtenu du roi qu'il renouvellerait ses équipages, et elle n'avait pas obtenu cette concession sans faire violence aux goûts paisibles et aux habitudes d'économie de son royal époux.

L'exemple avait été immédiatement suivi : ducs, comtes et marquis s'étaient mis en frais pour étaler le jour de l'ouverture des chambres les plus beaux carrosses, les chevaux les plus rares, les livrées les plus riches et les plus élégantes.

Donc, le peuple anglais avait quelque raison de s'émouvoir, d'accourir, toute affaire cessante, de tous les points de l'immense ville vers le palais de Saint-James, pour voir sortir le roi avec toute sa cour.

D'autres raisons se joignaient encore, quoique d'un ordre inférieur, pour justifier l'enthousiasme universel qui courait de rue en rue, de place en place, de cerveau en cerveau, de boutique en boutique. Chaque petit marchand, chaque gros fabricant, chaque fournisseur quelconque était fier de voir son drap, ses étoffes, ses passementeries, ses galons et ses perruques figurer à la grande cérémonie d'ouverture. Tous donc se mettaient en marche pour aller s'entendre féliciter sur la tête auguste, sur les épaules majestueuses ou autour de la jambe ducale d'un de ses nobles clients.

C'est ce mélange d'esprit commercial et d'esprit politique qui rend l'Anglais si intime avec ses lords. Ceux-ci sont négociants, ceux-là font des lois : tous ont des intérêts communs dans la Compagnie des Indes ou toute autre compagnie. Les grands, quelque haut qu'ils portent la tête, sont un peu dans l'épicerie des petits ; les petits, quelque modestes qu'ils se fassent, sont un peu dans le coffre des

grands. Une feuille de parchemin les sépare : il est vrai que cette feuille est tout.

— Cette éblouissante voiture, disait le tailleur Irving à son confrère Tonson, tous deux pris par les pieds et par les épaules, au milieu de la foule amassée devant le palais de Saint-James, cette voiture bleu de ciel aux panneaux blancs, est celle du duc de Norfolk, comte de Surrey et d'Arundel.

— Et celle-ci, disait à son tour Tonson à Irving en s'essuyant le front, est celle du duc de Sommerset, je suis sûr qu'elle porte plus de cinquante mille livres sterling de dorure.

— En êtes-vous bien sûr, maître Tonson?

— Parbleu! c'est moi qui habille le duc. J'ai cet honneur.

— C'est différent.

— Il n'y a rien de plus riche...

— Rien de plus riche... rien de plus riche... permettez, maître Tonson. Les draps, les passementeries et les agréments de la voiture que voilà, valent bien au moins toutes les richesses de celle du duc de Sommerset.

— Celle-là?

— Oui, celle-là, celle du duc de Richmond, dont j'ai aussi l'honneur d'être le carrossier. Velours de Gênes, monsieur; brocards de Lyon, monsieur; glands de Paris, monsieur!

— Allons donc! monsieur!

— Comment! allons donc!... je vous dis, moi, que si vous coupiez seulement les nœuds, les franges, les rosettes et les accessoires d'or de ce carrosse, vous en auriez, rien qu'à les vendre à la livre, pour plus de soixante mille livres sterling.

— Mais vous n'y songez pas : c'est la fortune d'un prince.

— Comme si le duc de Richmond n'était pas prince ! C'est vous qui n'y songez pas.

— C'est juste.

— Alors, taisez-vous, mon cher.

Le tailleur Tonson se tut et chacun de rire de sa défaite, excepté pourtant un homme pâle, d'un air très-respectable, qui avait un tricorne sur la tête, un large emplâtre collé sur l'œil gauche et qui écoutait aussi cette grave discussion depuis le commencement.

— Je vous trouve tous les deux bien simples, reprit la voix d'un gros petit homme rouge, qui dépassait à peine le plus bas niveau de la foule ; oui, je vous trouve bien simples de tant vous occuper de drap, de coton et de soie, quand vous avez sous les yeux, Dieu me pardonne ! des chevaux dont un seul vaut toutes les soieries de France et d'Italie. Admirez ! mais admirez donc ces six chevaux du duc de Devonshire ! tous pareils, tous beaux, tous splendides, tous incomparables ; c'est moi qui les ai vendus à Sa Grâce.

— Oh ! alors ils sont incomparables !

— Oui, monsieur, incomparables ! dites le mot ; et pour preuve du plaisir que j'ai fait à Son Excellence en les lui vendant, il m'a donné cette vieille montre qui vient d'un de ses aïeux.

— Voyons la montre !

— Voyons !

L'homme respectable et pâle, à l'emplâtre sur l'œil, avait écouté avec le plus vif intérêt le récit du maquignon, lequel après avoir porté la main à son gousset s'écria :

— Où est ma montre ? Mais où est donc ma montre ? Mais où est donc ma montre ?

— On vous l'aura peut-être volée, dit l'homme infiniment respectable.

— Pas possible ! — voler un maquignon !

— C'est toujours possible dans la foule, objecta l'honnête tricorne.

— Mais elle était attachée par trois chaînes à deux gilets.

— Il fallait l'attacher par quatre chaînes à trois gilets.

— Vous pensez, monsieur ?

— Certainement, monsieur.

— Une montre de vingt guinées au moins. Si ce démon de Charles Price n'était enfermé, enchaîné depuis un mois à Newgate, d'où il ne sortira que pour aller à la potence, je dirais que c'est lui qui m'a volé ma montre ; car trois chaînes, deux gilets...

— Qu'est-ce qui parle ici de Charles Price ? s'écrièrent cent personnes à la fois en fourrant instinctivement leurs mains dans leurs poches comme pour s'empêcher d'être volées.

— Ah ! interrompirent d'autres voix, voilà la voiture du duc de Manchester qui sort de la cour du palais pour se ranger à la file. Le roi ne tardera pas à sortir. Il était temps !

— Dieu ! quelle magnifique livrée ! ça vous aveugle comme le soleil. Le brodeur qui a passé par là avec son aiguille est un homme de génie. Le connaissez-vous ?

— Non, monsieur, et vous ?

— C'est moi qui suis le premier brodeur du duc de Manchester.

— Ah !

— Oui, monsieur, c'est moi, et je puis vous garantir que les boutons de diamants des douze domestiques qui entourent cette pompeuse voiture représentent une valeur de quatre mille guinées.... c'est-à-dire, monsieur...

— Vous dites, interrompit l'homme à la figure pâle...

— Je dis en bon anglais que ces domestiques ont sur eux quatre mille guinées de diamants, roses, rubis, opales, chrysoprases et topazes.

— Opales, chrysoprases et topazes, répéta soucieusement l'homme à l'emplâtre sur l'œil et comme s'il eût ajouté : Que je voudrais être le domestique de ces domestiques !

— Je suis sûr, reprit un vingtième ou un trentième interlocuteur, que vous vous contenteriez, monsieur, à défaut de ces diamants, de la canne d'or portée par un des quatre coureurs du duc de Northumberland. Elle vaut mille guinées, rien qu'à tenir compte de la matière. C'est moi qui l'ai ciselée. C'est beau comme un sceptre, cette canne; oui, monsieur !

— Je ne dis pas non, monsieur répondit d'une voix douce l'homme d'âge mûr, privé d'un œil, je dis seulement comme vous que je voudrais l'avoir. Passez-moi ce vœu.

— Quoique je n'aie plus ma montre, dit le maquignon qui venait d'être volé, il me semble que l'heure du départ du roi pour la chambre des lords est déjà passée, et rien ne paraît annoncer...

— C'était pour deux heures.

— Il en est trois au moins... Tiens ! on m'a aussi volé ma montre...

— La mienne aussi, s'écria une tête qui s'élevait au-dessus des autres.

— Comment ! la vôtre aussi ? dit l'homme pâle... Mais nous sommes donc entourés de voleurs ! Quel pays !

— La mienne aussi !

— Encore !

— La mienne aussi !

— La mienne aussi !

— Pas possible ! vingt-trois montres volées en si peu

de temps ! reprit cet honnête homme plein de candeur et d'étonnement. Il n'y a donc plus de police à Londres ?

— Pardon, monsieur, interrompit gravement un policeman, et la preuve, s'il vous fallait des preuves, c'est que le célèbre Charles Price, ce roi des rois des voleurs, cet aigle de la filouterie [1] est à Newgate. Seulement toute sa bande n'y est pas, et il y a plus d'un œil qui se cache, qui y voit réellement plus clair que s'il était double ou triple.

— Je vous comprends, monsieur ; fouillez-moi.

Et l'homme au tricorne ouvrit les deux battants de sa large redingote avec une franchise si grande, que le policeman hésita. Avant de se livrer à aucune recherche, il souleva l'emplâtre que l'homme avait sur l'œil. Cet œil était tout blanc. Tout soupçon s'éloigna dès lors de l'esprit du policeman, qui fouilla cependant le personnage si injustement suspecté. Il ne trouva dans ses vastes poches de mendiant qu'une carte d'indigence. La foule fut alors attendrie jusqu'aux larmes. Accuser un si digne homme ! Chacun, d'un commun mouvement, se fouilla pour avoir le mérite d'une pieuse réparation envers lui : noble mouvement aussitôt comprimé par ces cris :

— Bon ! on m'a volé six schellings !

— A moi six guinées !

— A moi dix couronnes !

— A moi huit pences !

[1] La *Vie de Charles Price*, en 1787, a eu à Londres six éditions anglaises. Charles Price est le père ou plutôt le grand-père de notre célèbre Robert-Macaire, qui a fait oublier son aïeul. Cependant, si Charles Price n'avait pas toutes les hautes qualités de son petit-fils, il en possédait toutefois de bien extraordinaires pour son temps. Sa vie mérite, sinon d'être imitée, du moins d'être lue.

— Vous voyez donc, monsieur, dit le spectateur vénérable au policeman, que la police, j'avais raison de l'affirmer, n'est pas aussi bien faite que vous le prétendez. On vole, monsieur, on vole indignement depuis deux heures autour de nous, et c'est moi que vous accusez, que vous déshonorez, moi, un indigent ! Ah ! tenez, monsieur, je vous dirai davantage et vous m'en croirez ou vous ne m'en croirez pas; mais Charles Price, ce roi des rois des voleurs, ce soleil de la filouterie, ainsi que vous l'appelez, n'est pas à Newgate.

— Comment ! monsieur, répliqua le policeman, mais c'est mon camarade qui l'a fait arrêter. Il n'est pas à Newgate !

— Il n'y est plus alors.

— Il y était encore ce matin.

— Il n'y est plus maintenant.

— Allons donc !

— Et où est-il, s'informa avec un sentiment de terreur comique un interlocuteur volé de sa montre et de ses schellings.

— Oui, où est-il ? répéta le policeman.

— Il doit être ici, dans la foule, car il n'y a que lui qui ait pu escamoter si habilement votre argent et vos montres.

Cet homme si bien avisé achevait à peine d'émettre son opinion, qu'une rumeur de la foule émue apporta au groupe inquiet cette étrange nouvelle : les passementeries, les franges d'argent et les glands d'or de la royale voiture du duc de Sommerset avaient été coupés et enlevés par des voleurs; et les boutons en diamants des douze domestiques du duc de Manchester avaient été également tous arrachés.

— Ce n'est pas tout ! s'écria un autre badaud terrifié :

les brigands, pour s'évader plus vite, ont coupé les brides et les courroies des chevaux de la voiture du duc de Devonshire et ont gagné les champs.

— Ah! c'est trop fort!

— C'est vraiment trop fort, dit avec calme le vieillard stoïque coiffé du tricorne; il n'y a plus de sûreté nulle part dans Londres. On est heureux, ma foi, de n'être comme moi qu'un simple mendiant, pour n'avoir rien à redouter de pareils coquins. Allons! Charles Price est décidément le premier bandit de la terre.

— Tout ceci est très-bien, mais il va être cinq heures, et le roi ne paraît pas. Que signifie ce retard?

— Un retard sans exemple!

— Inouï!

— A quoi l'attribuer!

— Mais...

— Moi je pense...

— Tenez! voilà une estafette qui vient à bride abattue de la chambre des lords.

— En voici une autre qui arrive à perte d'haleine de la chambre des communes.

— C'est singulier!

— Qu'est-il donc arrivé? Qu'arrive-t-il?

— Il arrive, messieurs, dit un de ces nouvellistes qui ne manquent jamais de se trouver dans toutes les foules, que la reine s'est trouvée tout à coup indisposée.

— C'est bien possible. Sa Majesté est dans une position intéressante.

— Intéressante... pour qui? Pas pour nous, qui sommes ici depuis midi. D'ailleurs, en quoi cela peut-il empêcher le roi de se rendre aux chambres?

— Et moi je vous dis, reprit un autre, que ce n'est pas

la reine qui se trouve indisposée en ce moment, c'est le gros duc de Cumberland.

— Qui vous l'a dit?

— Son cuisinier.

— Voilà une autorité!

— C'est donc son cuisinier qui le soigne?

— Non, mais c'est son cuisinier qui le tue. Sa Grâce mange trop.

— Il est de fait que le duc de Cumberland...

— Silence! les voitures de la cour et de la noblesse s'ébranlent : le roi va monter en voiture. Hourra! hourra!

En effet, tous les équipages rangés le long du palais se mirent en mouvement et les curieux purent espérer un instant qu'ils allaient assister au spectacle si longtemps attendu du cortége. Il n'en fut rien. Les voitures de la cour entrèrent, il est vrai, dans le palais, mais les grilles se refermèrent aussitôt, et les autres voitures, celles de la pairie et celles des ambassadeurs, s'éloignèrent en suivant des directions différentes. La foule se perdit alors en conjectures. La dernière de toutes, celle à laquelle elle s'attacha avec une espèce de vraisemblance, c'est que le roi était mort subitement ou avait été frappé de quelque maladie foudroyante. Sans cela, comment expliquer ce qui venait de se passer? Sans cela, pourquoi le roi, lui si exact de sa personne ordinairement, aurait-il fait défaut à son peuple un pareil jour, pour une pareille cérémonie?

La consternation la plus sombre était sur tous les visages : quoique peu populaire alors, Georges III était respecté comme souverain et généralement aimé comme homme.

— Le roi Georges III, dit une voix qui s'éleva du milieu des masses silencieuses en train de s'éloigner du palais de

Saint-James, le roi Georges III n'est ni malade ni mort. Dieu le conserve longtemps! ajouta l'homme au tricorne et à l'emplâtre, car c'était lui qui parlait. Non, il n'est ni mort ni malade.

— Dites-nous vite ce qu'il est devenu.

— Eh bien! Georges III aura été enlevé par ce misérable Charles Price.

De longues huées, comme il en sort seulement des poitrines anglaises, accueillirent de tous côtés cette bizarre supposition qui ne pouvait venir que d'un fou.

— Ah! vous riez! ah! vous me huez! Eh bien! quel est celui de vous qui veut que je l'enlève à l'instant? dit l'homme pâle en arrachant son emplâtre, en jetant en l'air son fantastique tricorne et en se débarrassant de sa longue redingote grise.

Vingt policemen se précipitèrent les bras tendus sur le point où venait de s'opérer cette rapide métamorphose; mais ils ne ramassèrent qu'un emplâtre et une vieille perruque. Charles Price s'était évanoui comme un nuage.

CHAPITRE II

L'événement du jour, celui du lendemain et celui des jours suivants, fut, on le présume sans peine, la scène étrange du palais de Saint-James, que chacun, sur plusieurs millions d'individus dans Londres et autour de Londres, expliqua et commenta à sa manière, sans rencontrer au juste la vérité. Ce qui augmentait encore le trouble en agrandissant le champ si ténébreux des conjectures, c'est que les ministres et les favoris, malgré leur expansion ordinaire, ne révélèrent rien autour d'eux, ne laissèrent rien transpirer au dehors, soit dans les clubs, soit dans les théâtres. On en conclut avec raison que l'accident était bien grave ou bien insignifiant.

Il était des plus graves, ainsi qu'on va le voir.

Tandis que la foule, impatiente et inquiète, cherchait, sous les murs de Saint-James, à donner un sens à l'acte

mystérieux qui se jouait à quelques pas d'elle, la cour et les ministres s'agitaient dans une anxiété encore plus vive et réellement inouïe dans les fastes de la royauté.

Le conseil des ministres, en présence du roi et de la reine, s'était réuni pour écouter la lecture du discours destiné à ouvrir les travaux des chambres. Contre l'ordinaire, ce morceau d'éloquence, où les plus beaux esprits politiques s'efforcent de mettre le plus de talent possible pour dire le moins possible, renfermait une intention franche; il annonçait un projet plein de tempêtes. Fatiguée à l'excès des prétentions incessantes des colonies américaines, travaillées en dessous par les mineurs philosophiques de la France, l'Angleterre était résolue à y mettre un terme, à étouffer ce volcan qui, après avoir jeté sourdement de la cendre et de la fumée, menaçait de lancer du feu. De la Louisiane au Canada, la traînée sulfureuse d'indépendance s'étendait sans lacune.

Enfin l'Amérique anglaise voulait devenir les États-Unis. L'enfant avait grandi : il demandait ses droits : première et impérieuse émancipation des colonies. L'Angleterre, qui ne tenait pas encore les Indes sous ses pieds, sentait, avec le dépit de la gloire blessée et la terreur de l'avarice frustrée, un continent entier lui échapper des mains, qui se déchiraient inutilement à le retenir. Telle était la question, tel était le sens du discours d'ouverture que le roi devait prononcer. Il devait déclarer qu'il était prêt à imposer, fût-ce par la force, le doit du timbre aux colonies d'outre-mer. Si non la guerre.

Rien n'était plus clair et plus simple. Les ministres et la reine, toujours admise au conseil, étaient décidés à cette manifestation énergique ; seulement le roi, qui avait toujours résisté aux moyens violents toutes les fois qu'il s'était agi de ses colonies, répugnait à se prononcer aussi

ouvertement dans le discours de la couronne. D'abord parce qu'il avait l'âme pacifique et bonne, ensuite parce qu'il savait que le commerce anglais repoussait cette scission, féconde en mauvais résultats. Quoi qu'il en soit, jusqu'au jour où le projet d'adresse devait lui être soumis, il n'avait cessé d'être en profond désaccord sur ce point avec ses ministres et la reine. Ni la douceur de sa femme, ni l'autorité de ses conseils, n'avaient obtenu de sa franchise qu'il consentirait à lire, en face de son peuple, une menace contre ses sujets d'Amérique. Si l'on persistait, il se réfugiait dans une longue taciturnité, ou bien il ouvrait la Bible et mettait le bouclier de sa piété entre lui et les affaires du royaume.

Cependant, le jour arriva où il fallut prendre un parti : les ministres étaient prêts; la majorité leur était assurée dans les deux chambres; la reine avait promis d'entraîner le consentement du roi. Le peuple, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, attendait dans la rue le passage des voitures qui devaient accompagner le souverain à la chambre des lords. Le premier ministre, au moment de quitter le palais de Saint-James, demanda la permission à Sa Majesté de lui lire une dernière fois le discours d'ouverture pour le lui remettre ensuite.

Georges III ne fit aucune réponse à cette demande d'usage; le ministre feignit de l'avoir entendue et il lut le discours. Quand il eut cessé de lire, il demanda au roi si c'était bien ainsi qu'il avait eu l'intention de formuler sa pensée. Le roi ne répondit rien. Le ministre attendit encore une réponse, mais cette réponse ne vint pas. Les conseillers étonnés se regardèrent et portèrent ensuite les yeux sur la reine qui leur dit :

— Sa Majesté était peut-être distraite; veuillez recommencer votre lecture.

Lord Bute recommença. Dès qu'il eut achevé, il s'adressa de nouveau à Georges III pour avoir son avis et son agrément. Il n'obtint rien de plus que la première fois.

Au bout de quelques minutes de cette surprise qui allait devenir une inquiétude, le premier ministre passant sur un assentiment qui, à la rigueur, rentrait tout simplement dans la courtoisie, présenta avec respect au roi le rouleau de papier dont il venait de lire le grave contenu; mais Georges ne tendit pas la main pour le recevoir. Lord Bute épuisa toutes les minutes de patience que la soumission et la déférence commandent, sans parvenir à faire lever le bras à Sa Majesté immobile, froide et muette.

— Mais, sire, dit alors la reine, l'heure vous appelle à la chambre des lords.

Impassibilité du roi.

— Mais il est urgent, sire, que vous ouvriez votre parlement.

Même silence.

— Que va penser votre peuple, si vous vous obstinez à ne pas sortir de ce silence et de cette immobilité ?

La statue royale fut aussi insensible à ce troisième appel de la reine qu'aux deux premiers, et d'heure en heure passée et perdue à lutter avec ce fantôme, le moment d'ouvrir le parlement s'écoula.

Nous avons déjà dit toutes les suppositions que la foule avait entassées en attendant de voir le roi sortir de son palais de Saint-James. Aucune n'était fondée.

— Le roi sera sans doute mieux disposé demain, dit le premier ministre en se retirant suivi des autres conseillers, qui se promirent tous de ne pas répandre au dehors l'étrange pensée que leur avait suggérée la conduite du roi.

CHAPITRE III

Le lendemain le roi ne sortit pas de son mutisme incompréhensible. Huit jours s'écoulèrent et rien ne parut changé à ses dispositions mentales. Mais s'il ne parlait pas, le peuple anglais se dédommageait largement de ce silence. On disait partout que Georges III et sa mère, qu'on savait l'un et l'autre bien disposés en faveur des Américains, étaient en guerre ouverte à la cour avec la reine, qui voulait absolument qu'on les traitât en rebelles, sentiment de violence qu'elle partageait avec les ministres : d'où l'impopularité qui frappa si soudainement ces derniers, qu'ils furent obligés, pour y échapper, de laisser enfin soupçonner que la raison du roi, jusqu'alors si saine et si droite, avait reçu une forte atteinte.

Comme c'était la vérité, personne n'y crut. Le roi d'Angleterre fou ! allons donc ! jamais ! ses ministres le font

passer pour fou pour gouverner à sa place, pour faire nommer la reine chef de régence, pour avoir le droit de porter la guerre en Amérique.

— Mais si nous avons la guerre avec l'Amérique, disait Tonson le tailleur à Irving le tailleur, nous n'aurons plus de coton. Et vois-tu, Irving, sans coton il n'y a plus ni Anglais ni Angleterre. Le coton! ah! le coton... Mais le coton, c'est tout. Par exemple combien crois-tu qu'il y ait d'éléments, Irving? Je ne te demande que cela.

— Et bien! quatre... il y a quatre éléments.

— Qui sont?... réponds?

— L'air, l'eau, le feu et la terre.

— Du tout! l'air, l'eau, le feu et le coton.

— Ah! c'est vrai, que je suis bête!

— Poursuivons : combien y a-t-il de sexes?

— Deux, je présume, l'homme et la femme.

— Imbécile! — la femme et le coton.

— Ah! c'est encore vrai!

— Combien y a-t-il de parties du monde? Je t'attends là.

— Quatre : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

— Ane! l'Europe, l'Asie l'Afrique, et le coton.

— Je ne l'aurais jamais cru.

— Combien y a-t-il de vertus théologales?—Voyons ta réponse :

— Trois : la foi, l'espérance et la charité.

— Et le coton!

— Ma foi! tu as raison.

— Combien y a-t-il de Dieu, Irving?

— Ah! ça... Un seul.

— Un seul, sans doute : le coton!... Donc le roi n'est pas fou, puisqu'il ne veut pas la guerre avec l'Amérique, qui est le coton.

Comme les ministres ne prenaient pas la chose d'une

manière tout à fait aussi plaisante que Tonson et maître Irving, ils se hâtèrent, vu l'état persistant du roi Georges, de rédiger un plan de régence. Dans ce plan, la reine aurait de droit la présidence. Quand il fut approuvé par eux et par elle, il fut annoncé aux deux chambres qu'il serait soumis à leur approbation dans le plus bref délai. Le moyen était peut-être nécessaire, mais à coup sûr il était des plus habiles. C'était du même coup détrôner Georges III et mettre à sa place sa femme et ses ministres.

Bien que ce projet fût évidemment conçu contre le roi, Georges III ne manqua pas une seule fois d'assister aux séances où il fut mis en délibération. Et il y assista sans jamais rompre ce silence de fer qui fut un des premiers signes de sa folie, d'une folie dont la durée dépassa de beaucoup les limites d'un demi-siècle. Il était assez singulier de voir présider le conseil par celui dont on détruisait l'autorité après avoir pris humblement son avis sur toutes choses. Du reste, ce n'est là que le premier mot de ce règne encyclopédique qui va de Louis XV à Louis XVIII, traversant la Révolution française, l'Empire, s'éteignant aux bords de la Restauration, et tuant tout seul la Révolution, l'Empire, s'agrandissant, s'illuminant, s'immortalisant sous le sceptre de ce fou qui fit tant de grandes choses sans savoir ce qu'il faisait.

Quand le plan fut parfaitement conçu, quand on eut à peu près réduit le roi à rien, dans ce plan qui est, à la vérité, un chef-d'œuvre de style, on fixa le jour où l'on irait en donner une lecture solennelle aux représentants de la nation anglaise.

Il était donc bien avéré maintenant que le roi était fou, puisque les ministres allaient en donner acte au pays, puisque la reine figurait dans un projet de régence lentement élaboré ; décidément il était bien fou. Le peuple

pourtant s'obstinait à nier cette insanité dans le chef de l'État. On n'est pas fou, répétait-il, quand on a tant de pouvoir, tant d'autorité, tant de vaisseaux sur les mers, tant de mers et tant de continents, quand on a tant de châteaux, tant de palais, tant de chevaux et tant d'or dans ses coffres ! On nous trompe : Georges est trahi par ses ministres, par sa femme, par ses favoris ! Mort à ses favoris et à ses ministres !

Ce furent là aussi les cris d'enthousiasme qui accueillirent les ministres de Georges III le jour du mois d'avril 1765, quand ils se rendaient dans leurs voitures à la chambre des lords pour y lire le fameux plan de régence, si tristement motivé par la folie ou la monomanie du roi.

Il fut lu par le premier ministre, le comte de Bute, au milieu d'un silence que les circonstances rendaient grave et solennel comme un arrêt de mort. Et, en effet, une royauté allait mourir. On allait lui retrancher, non la couronne, non le sceptre, non la magnificence, non la splendeur, mais la plus haute et la plus belle des prérogatives : le droit de rendre la justice aux hommes, car régner n'est au bout du compte que le droit et l'instinct satisfait d'être juste envers tout le monde.

Le bill de régence était lu, il allait être voté.

Quelle est cette vaste rumeur qui s'annonce de loin, grossit, grossit encore, grandit toujours et fait enfin vibrer les murs et les âmes comme mille coups de tonnerre qui éclateraient à la fois dans une enceinte resserrée ?

— C'est le peuple et le roi, ces deux rois, qui viennent ensemble à la chambre des lords ; le roi porté par les bras, enlevé par le souffle d'airain de cent mille de ses sujets : le roi qui sourit, qui tend les bras à son brave peuple ravi, émerveillé de le voir ; le roi qui salue et em-

brasse avec son sourire sa vaste famille d'un million d'enfants.

— Non! vous n'êtes pas fou, sire ! n'est-ce pas ?

— Ils ont dit que vous étiez fou ! honte et blâme sur eux !

— Voyez si c'est là le visage d'un fou!

— Voyez si jamais fou a eu tant de bonté dans les yeux, dans le cœur !

— Vive le fou !

— Vive, vive le fou !

— C'est nous qui sommes fous de joie, fous d'ivresse, fous de bonheur !

Enfin Georges III put pénétrer au milieu de ses lords, qui s'inclinèrent tous avec une sorte de frayeur respectueuse.

Le roi monta sur l'estrade où s'élevait son trône, s'assit sur le velours et sous le dais ; et là il dit d'une voix claire ces mots que l'histoire a recueillis : « Mon indispo» sition récente, quoiqu'elle n'ait pas été dangereuse, m'a » fait faire des réflexions sur la situation où je laisserais » le royaume s'il plaisait à Dieu de mettre un terme à » mes jours, tandis que mon successeur est encore dans » un âge si tendre. »

Le roi continuait en disant qu'il proposait lui-même une régence, désirant qu'elle eût pour chef sa mère ou sa femme, la reine douairière ou la jeune reine. Sa parole pesa avec intention sur ce mot ma *mère*, comme s'il eût voulu marquer par là qu'il lui donnait la préférence. Il se retira ensuite, laissant la chambre des lords dans une stupéfaction dont elle ne revint jamais, dont elle transmit l'épouvante à ceux qui devaient lui succéder un jour.

Il résultait de cette visite si inattendue que lui faisait la royauté, que Georges III n'était plus malade, que son

patriotisme seul l'avait poussé à prévoir le cas funeste et peut-être à jamais impossible où il serait frappé de nouveau de la maladie qu'il n'avait plus. Il y avait une modestie sublime dans cet aveu et dans cette courageuse prévoyance.

Le peuple n'y vit pas si loin ; il se confirma dans l'opinion que le roi n'était pas plus fou qu'auparavant, et qu'il se portait comme la tour de Londres.

Quand il retourna à Saint-James, Georges III fut encore porté en triomphe, et il fut forcé de dire sur le perron du palais :

— « Mes bons amis, je vous donne ma parole d'honneur que je ne suis pas fou. »

Ce soir-là Londres fut illuminé.

Mais le lendemain, lorsque le bill de régence fut soumis au roi et qu'il n'y vit pas le nom de sa mère, il cassa immédiatement son ministère. Il en créa un autre qui s'est appelé dans l'histoire le ministère Rockingham.

Ce soir-là Londres fut encore illuminé, et ce fut un grand malheur pour Charles Price, le célèbre bandit dont nous avons esquissé la physionomie dans le chapitre précédent. Price ayant voulu jouir des illuminations, monté sur l'un des quatre chevaux volés par sa bande au duc de Devonshire, fut arrêté par la police et conduit aussi en triomphe à Newgate pour être pendu trois jours après.

CHAPITRE IV

Un an après cette étrange scène, qui serait restée dénuée de toute explication pour la postérité, sans une suite d'événements à peu près semblables, mais beaucoup plus étranges encore, et que nous raconterons, les ministres de Georges III, entraînés fatalement vers la grande et brûlante question des possessions américaines, cherchèrent à relever la métropole de l'échec, ou plutôt du soufflet qu'elle avait reçu au delà des mers à l'occasion du bill sur le timbre. Nous avons dit que l'Angleterre, pour augmenter ses revenus et son autorité, n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de frapper ses colonies de l'impôt du timbre. Il ne devait plus se passer aucun acte privé ou public sur une étendue de douze cents lieues, qui ne fût écrit sur du papier timbré; d'ailleurs, comme aujourd'hui chez nous. Cette loi n'avait pas été accueillie par les Amé-

ricains avec tout le respect imaginable, à en croire le très-véridique historien John Aikin. Voici ce qu'il en dit : « L'événement le plus important de l'année, pour l'Angle- » terre, fut l'accueil que reçut dans les colonies d'Améri- » que la nouvelle de l'adoption du bill de l'impôt du tim- » bre. Aussitôt qu'elle parvint à Boston, les navires qui » étaient dans le port mirent leurs pavillons en berne, » les cloches furent enveloppées de drap et sonnèrent » comme pour des funérailles. L'acte fut imprimé avec » une tête de mort en tête, et crié dans les rues sous ce » titre : *Folie de l'Angleterre et ruine de l'Amérique !*

» L'embrasement se répandit d'un extrême continent à » l'autre.

» Plusieurs délégués étaient venus d'Angleterre pour » remplir les fonctions de distributeurs de papier timbré ; » on les obligea, sous peine de châtiment, à renoncer à » leur mission. Ces violences ne furent pas exercées seu- » lement par la basse classe du peuple, beaucoup de per- » sonnes d'un rang élevé y prirent part. Le 1er novem- » bre, jour fixé pour la mise en activité de la mesure, » pour l'application du bill, on ne trouva pas une seule » feuille de papier timbré, depuis la Nouvelle-Angleterre » jusqu'à la Caroline. »

Vaincue sur ce point, l'Angleterre devait à sa propre dignité de triompher immédiatement sur un autre ; elle se devait surtout de faire comprendre à ses sujets insoumis qu'on ne leur avait cédé que par pure bonté paternelle, que les droits de l'Angleterre subsistaient tout entiers malgré cette concession, car la concession, il faut le dire, fut faite. Le bill du timbre ne fut pas appliqué aux colonies, ou il le fut si peu, qu'on fut obligé de le remplacer quelques mois après par d'autres impôts dont la destinée ne fut guère plus heureuse. « Cette idée de supériorité,

» ajoute l'historien Aikin, de suprématie absolue de l'An-
» gleterre sur l'Amérique, était si conforme aux sentiments
» de la généralité des membres de la chambre des com-
» munes, que la question ayant été mise aux voix, — la
» déclaration du pouvoir de la Grande-Bretagne sur les
» colonies, *dans tous les cas possibles*, — passa sans divi-
» sion. Le bill de suprématie ayant été porté à la chambre
» des pairs, y rencontra cependant une forte opposition,
» mais il n'en passa pas moins. Il ne fallait plus à ce bill,
» qui ne renfermait pas moins qu'une guerre d'extermi-
» nation avec l'Amérique : — la guerre de l'Indépendance,
» — il ne lui manquait plus que la sanction du roi, sa si-
» gnature. »

Il était d'usage alors, et il l'est peut-être encore aujourd'hui, que les ministres portassent eux-mêmes au roi, la nuit, en grande pompe, à la lueur des flambeaux, le bill au bas duquel il devait mettre son nom. Se conformant à cette cérémonie traditionnelle, le marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie; le duc de Grafton et le général Conway, secrétaires d'État; M. Dowdeswel, chancelier de l'Échiquier; lord Winchelsea, président du conseil; le duc de Newcastle, garde du sceau privé; et lord Egmont, premier lord de l'amirauté, se présentèrent à deux heures après minuit à la porte de l'appartement du roi. Là on leur dit que Georges III était parti du palais dans la soirée.

—Parti! et où est-il allé? demanda le marquis de Rockingham.

— A Windsor.

— C'est impossible ! dit le jeune duc de Newcastle.

— Vos Seigneuries peuvent nous croire, dirent les officiers du palais; Sa Majesté a quitté Londres à dix heures ce soir.

LÉON GOZLAN

GEORGES III

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS



1860

— Pour Windsor ?

— Pour Windsor même.

— Et qui l'accompagnait ?

— Personne.

Les ministres se regardèrent avec un égal étonnement.

Le président du conseil, lord Winchelsea, s'écria après quelques minutes de réflexion : « Encore une fois, c'est impossible ! Sa Majesté n'ignorait pas que nous lui apporterions cette nuit à signer le bill déclaratoire, ce bill d'une si grave importance, d'une si pressante opportunité ; il n'ignorait pas que ce bill, signé de sa main, serait aussitôt envoyé à New-York par une frégate qui est sous voile à l'embouchure de la Tamise ; Sa Majesté nous avait même dit...

— Allons trouver Sa Majesté à Windsor, interrompit brusquement le duc de Newcastle ; le temps que nous perdons ici, nous l'emploierions mieux à nous y rendre.

Les autres ministres firent un signe d'assentiment.

— Prévenez nos gens, ajouta le duc de Newcastle, en s'adressant aux domestiques qui entouraient avec respect le groupe de plus en plus étonné des ministres.

Ils descendirent le grand escalier du palais, toujours précédés de flambeaux, montèrent dans leurs voitures et donnèrent l'ordre à leurs cochers de se diriger en toute hâte sur Windsor.

La surprise des ministres du roi Georges semblait d'autant plus fondée, qu'on était au mois de mai, époque à laquelle aucun motif de fête ou de chasse ne pouvait appeler le roi à Windsor. Et d'ailleurs son caractère calme, ses goûts rangés, ses habitudes paisibles ne permettaient pas qu'on supposât chez lui des désirs soudains et immodérés de déplacement. Il aimait l'ombre et le silence domestiques avec une espèce de piété. Il parlait peu,

n'agissait qu'après réflexion, et ses devoirs de souverain une fois accomplis, il redevenait aussitôt simple et excellent père de famille, allant, le regard épanoui, la bonté palpitante sur les lèvres, de sa femme à ses enfants et de ses enfants à sa Bible, toujours ouverte près de lui.

Les ministres arrivent à Windsor.

Le château était endormi; quelques lueurs seules brillaient languissamment par les croisées percées dans l'épaisseur de la vieille construction féodale.

Les voitures tournèrent dans la cour d'honneur pour s'arrêter devant ce perron qu'ont usé et poli tant de courtisans.

Une heure s'écoula avant que le roi ne fût instruit de l'arrivée de ses ministres; l'étiquette ne dort jamais. Au bout d'une heure, le roi fit dire par le gros duc de Cumberland que la nuit était trop avancée pour ne pas remettre les affaires au lendemain.

Le marquis de Winchelsea, président du conseil, insista respectueusement auprès du duc de Cumberland, pour que lui et ses collègues fussent admis auprès du roi, si Sa Majesté ne pouvait pas, ou ne voulait pas se lever pour entendre dans la salle du conseil la lecture du bill qu'on lui apportait à signer.

Comprenant lui-même la gravité de la situation, le duc de Cumberland s'empressa de se rendre de nouveau auprès du roi pour lui faire part de la légitime insistance que mettaient ses ministres à être introduits.

— Je commence à comprendre le sens de cette coquetterie royale, se prit à dire le duc de Newcastle pendant que le duc de Cumberland tentait sa seconde démarche : Sa Majesté n'a jamais partagé notre avis sur la question américaine; ce bill que nous venons soumettre à sa signature contrarie ses opinions; le roi craint qu'il ne blesse

ses sujets de Boston et de Philadelphie... Il voudrait les ramener par la douceur, rien que par la douceur.

— Quelle erreur! dit le duc de Grafton.

— Quel danger! ajouta le général Conway.

— Quelle folie! ajouta aussi lord Egmont, premier lord de l'amirauté. Il faut envoyer aux Américains des douceurs de soixante-quatorze canons. Mais voici le duc de Cumberland. Nous allons être reçus par Sa Majesté.

— Messieurs, vint dire le duc de Cumberland aux ministres rangés en demi-cercle autour de lui, le roi m'a dit de le laisser tranquille, qu'il voulait dormir.

Le duc fit ensuite un geste de résignation et sembla, par le regard qui l'accompagna, inviter ceux qui l'écoutaient à imiter son abnégation.

— Le roi veut dormir! reprit avec une demi-vivacité le duc de Newcastle. C'est différent. Qu'il dorme!

— J'oserai faire observer à Votre Altesse, dit à son tour e marquis de Rockingham, que la frégate qui attend le bill pour le porter en Amérique, est dans un mouillage très-difficile. Ou il faut qu'elle gagne la Manche ou qu'elle rentre dans le fleuve. L'une ou l'autre de ces deux manœuvres peut causer des retards très-préjudiciables...

— Je le sais, interrompit le duc de Cumberland, mais je n'y puis rien. La volonté du roi... messieurs!

— Si Votre Altesse consentait une troisième fois à prier Sa Majesté...

— Ni mon autorité ici, ni ma familiarité auprès du roi, répliqua poliment, mais sèchement, le duc de Cumberland, ne me donnent le droit de troubler une fois de plus le sommeil de Sa Majesté. Si Vos Seigneuries veulent attendre son réveil...

— Nous l'attendrons, dit le jeune duc de Newcastle.

Nous passerons la nuit à Windsor, si toutefois Votre Altesse veut bien le permettre.

— Comme il vous plaira, messieurs, comme il vous plaira!

Et le duc de Cumberland se retira lentement, laissant les ministres dans un sentiment de contrariété jusqu'ici déguisé sous les formes du plus sincère respect. Mais le président du conseil, après avoir pris l'avis de ses collègues, pria lord Egmont, premier lord de l'amirauté, d'expédier au capitaine de la frégate mouillée à l'embouchure de la Tamise, l'ordre de maintenir ses dispositions, quelque changement qu'il survînt dans l'état du vent et de la mer. Cet ordre fut envoyé sur-le-champ à Londres par un courrier.

Le conseil s'assit ensuite autour du feu et attendit en sommeillant le réveil de Sa Majesté.

Quand le jour eut fait pâlir la clarté des lampes et répandu dans le grand salon rouge cette fraîcheur du matin si pénétrante au mois de mai, ils descendirent dans le parc où ils attendirent, en se promenant à travers ces vastes allées célébrées par Pope, l'heure du déjeuner de Sa Majesté.

Ils pensaient avec raison que le roi choisirait ce moment pour les recevoir et pour donner cette importante signature qu'attendait le bill afin d'avoir le caractère et la force d'une loi.

A onze heures, le roi fit dire qu'étant indisposé, il ne déjeunerait pas. Il ne quitterait donc pas ses appartements.

— C'est bien! dit le duc de Newcastle, nous nous conformerons au vœu de Sa Majesté, nous attendrons l'heure de son dîner.

— Mais Sa Majesté n'a pas dit, reprit timidement le page

de service, que vous prissiez la peine de l'attendre jusqu'à l'heure de son dîner; elle a dit seulement...

— Sa Majesté n'a pu vouloir dire autre chose, répliqua avec une politesse exquise et mesurée le duc de Newcastle, puisque nous n'avons pas de raison pour quitter Windsor, sans avoir eu l'honneur de lui présenter nos hommages.

— Je dirai donc à Sa Majesté de votre part...

— Non pas de ma part, s'il vous plaît, mais de celle de tout son conseil, que nous aurons l'honneur d'attendre les ordres de Sa Majesté toute la journée... toute la journée.

En effet, ainsi qu'ils venaient de le dire, les ministres, s'armant de cette haute et philosophique patience, à laquelle l'Angleterre doit tant de grandes négociations, se résignèrent à attendre l'heure où le roi dînerait pour lui faire signer le bill.

Cette heure désirée sonna enfin, et les ministres furent priés de se rendre dans la vaste salle à manger de Windsor, cette ravissante pièce que Gibbons a enrichie de ses élégantes sculptures en bois. Le roi, pensèrent-ils, voulait leur faire l'honneur de les admettre à sa table ; — au dessert il signerait la pièce si importante à laquelle jusque-là il avait différé de donner son adhésion. Il avait voulu réfléchir : la réflexion avait été longue, mais enfin...

Un page, qui les attendait au seuil de la salle à manger, leur apprit que Sa Majesté avait jugé à propos ce jour-là, de prendre son repas dans ses appartements, qu'il ne quitterait pas de la soirée.

Le page se retira, et les domestiques entrèrent aussitôt pour faire le service auprès des ministres, dont l'appétit fut très-froid et la parole silencieuse. Cependant, vers la fin du repas, le duc de Newcastle, s'adressant au duc de Cumberland, qui tenait la place du roi à table, lui dit :

— Votre Altesse doit s'affliger comme nous de l'embarras

extrême où nous jette la volonté de Sa Majesté, qui persiste depuis hier, pour des raisons sans doute fort légitimes, à ne pas régulariser une pièce dont l'importance lui est aussi démontrée qu'à nous-mêmes.

Le duc de Cumberland répéta à peu près le même signe de résignation que la veille ; il y ajouta seulement plusieurs verres de bordeaux qu'il but coup sur coup.

— Si Sa Majesté ne veut pas absolument signer ce bill, continua le duc de Newcastle, dont l'impatience s'était plus d'une fois trahie pendant le repas, elle en a parfaitement le droit rigoureux; mais, dans ce cas, Sa Majesté doit nous le dire ; dans ce cas, se surprit à dire plus vivement, très-vivement le duc... eh bien ! dans ce cas... nous laisserons notre démission sur cette nappe.

— Votre démission, messieurs ! s'écria le duc, qui savait quelle perturbation cause dans une cour un changement de ministère. Votre démission !

— Oui, monseigneur, notre démission, reprit le duc de Newcastle.

— Messieurs, dit alors avec un peu moins de jeunesse le marquis de Rockingham, j'apprécie comme l'honorable duc de Newcastle et comme vous tous la difficulté sans exemple, exceptionnelle, de notre situation, mais je pense qu'avant de recourir à une détermination aussi sérieuse, il serait convenable de tenter une nouvelle démarche auprès de Sa Majesté.

— Oh ! oui, dit le duc de Cumberland que la menace d'une démission ministérielle avait effrayé.

— Et si Son Altesse ne peut pas s'en charger, l'un de nous l'essayera, et peut-être que plus heureux cette fois... Faisons mieux, messieurs, dit le marquis de Rockingham en quittant la table, allons tous ensemble auprès de Sa Majesté.

— Je vous y conduirai, messieurs... je vous y conduirai,

s'écria le duc de Cumberland en se levant aussi, puisque vous tenez absolument...

— Ce n'est pas nous, monseigneur, qui tenons absolument, reprit avec une dignité froide le marquis de Rockingham, c'est la volonté des deux chambres que nous représentons ici, c'est la volonté de la nation que représentent les deux chambres.

— Venez, messieurs, allons! dit le duc de Cumberland.

Pendant cette discussion la nuit était venue; les ministres ne montèrent aux appartements du roi qu'à travers la demi-obscurité qui régnait sur Windsor et dans ses longues galeries.

Arrivés à la porte de la chambre même du roi, après avoir traversé plusieurs pièces où se tenaient des valets de pied, qui les regardèrent passer avec un certain air mystérieux, les ministres trouvèrent les deux battants fermés. Ils tournèrent le bouton qui résista; à plusieurs fois ils essayèrent le même mouvement, mais chaque fois ils rencontrèrent la même résistance inexplicable.

Georges III avait l'habitude de ne s'enfermer que fort avant dans la nuit. D'où venait cette séquestration inusitée? Frapper à la porte était une licence de la plus haute privauté; cependant... attendre... Mais quoi attendre? Attendre jusqu'au lendemain? L'anxiété des ministres commençait à prendre un caractère aussi singulier qu'alarmant. Quelques-uns, tous peut-être, se reportèrent à un an en arrière pour se rappeler ce premier silence obstiné du roi et si brusquement rompu par lui. La conclusion de ce souvenir fut que le roi les menaçait d'un accident semblable sans leur donner l'espoir qu'il finirait d'une manière aussi heureuse. Et la circonstance était bien plus grave alors qu'il y avait un an.

Il ne s'agissait pas cette fois d'indiquer un successeur

au roi, mesure de prévoyance facile à éloigner de quelques mois au besoin. Il fallait, à l'heure présente, frapper un coup d'autorité, sauver la richesse de l'Angleterre, ses plus belles colonies, car les Indes étaient encore loin de valoir alors ce qu'elles ont valu depuis. Mais que résoudre, que faire devant l'obstination royale, devant cette double porte close comme un mur ?

— Messieurs, dit le duc de Cumberland après la première heure d'attente devant cette porte silencieuse, messieurs, vous voyez...

Il salua et partit.

— Il nous reste l'unique ressource de nous présenter devant les chambres, dit lord Winchelsea, et de leur révéler l'embarras où nous sommes, de tout leur avouer enfin.

— Ce n'est pas mon avis, dit le marquis de Rockingham : car que répondront les chambres?... Ayez recours à une régence. Elle est formée, employez-la. Mais l'employer, continua le marquis, n'est pas facile... Le peuple, qui laisse tout faire, qui trouve tout bien, tout admirable et parfait parce qu'il croit que c'est le roi qui fait tout, trouvera tout détestable, tyrannique et odieux sous une régence. Cherchons donc encore à arriver jusqu'au roi.

— Si avec des échelles appliquées contre le mur du château on pouvait parvenir jusqu'aux croisées des appartements du roi...

— Messieurs, la reine arrive à Windsor à l'instant même, accourut dire un page.

— La reine ! s'écrièrent les ministres, c'est une voie de salut...

— Sa Majesté veut-elle nous recevoir ? demanda vivement le duc de Newcastle.

— Elle attend Vos Seigneuries dans la chambre des Beautés.

— Annoncez-nous, allez.

Le page courut annoncer à la reine les conseillers de la couronne qui furent bientôt réunis en sa présence dans la salle des Beautés. Chacun sait que cette salle est ainsi appelée parce qu'elle renferme les portraits des quatorze beautés les plus célèbres du règne de Charles II, et treize autres portraits de femmes d'après Van Dyck.

La reine connaissait déjà en partie les difficultés éprouvées par les ministres pour arriver jusqu'au roi, retranché derrière la double porte de sa chambre. Elle était toute émue; elle aimait beaucoup le roi, quoiqu'elle eût pris un grand empire sur sa volonté. D'une voix tremblante, elle s'informa de toutes les circonstances de cette scène, où elle intervenait. Quand elle les connut, elle désira plus vivement encore que les ministres approcher du prince pour lui donner des soins, pour savoir de sa bouche l'énigmatique raison de son isolement. Enfin, elle voulut à tous prix déchirer ce mystère. Mais elle désapprouva complétement le moyen des échelles. Il faudrait briser ensuite, des volets, des carreaux... Le roi, dit-elle, pourrait s'effrayer, son état mental s'exaspérer, si c'est vraiment un acte de folie que l'acte qu'il fait de ne pas vouloir communiquer avec ses conseillers...

On renonça donc à l'escalade; mais comment sortir de la difficulté?

— Pour ouvrir une porte qui résiste, je ne vois qu'un moyen, c'est celui de forcer la serrure, dit la reine après avoir tenté la prière et les sollicitations les plus pressantes.

On envoya aussitôt chercher un maître serrurier à Windsor : on crut l'obstacle vaincu quand on eut mis le serrurier en présence d'une difficulté de sa profession.

Mais l'ouvrier ayant poussé la porte avec force et précaution pour s'assurer de la valeur de la résistance, sans éveiller trop spontanément la léthargie du roi, — car il importait de ne lui causer aucune secousse trop forte, — il déclara qu'il y avait, outre le pène, deux énormes verrous tirés en dedans ; en sorte qu'il était tout à fait impossible d'ouvrir la porte sans briser les boiseries et sans causer un bruit à ébranler le château.

Il fallut bien vite renoncer à ce moyen brutal de s'introduire dans la chambre à coucher de Sa Majesté. La reine fut la première à s'y opposer; les ministres n'insistèrent pas.

Le serrurier se retira avec ses crochets.

Voilà de nouveau les conseillers du royaume plantés devant la porte ou plutôt cette barricade derrière laquelle un roi, ou fantasque, ou fou, ou maniaque, s'obstinait à se retrancher. Et pourtant cette signature!... ce bill... cette frégate sous voile... l'Amérique! tout un continent qui va échapper à l'Angleterre!... — Quelle fin ont toutes les grandes choses de la terre! a dit Bossuet. — Quel commencement! aurait-il dû dire aussi.

Pendant une grande partie de la nuit, le duc de Cumberland et tous les conseillers de la couronne épuisèrent leur imagination dans la recherche d'un moyen.

— Messieurs, dit tout à coup le jeune duc de Newcastle comme inspiré, j'ai un moyen...

— Lequel ?

— Votre Majesté l'acceptera-t-elle?

— Puisque vous le proposez.

Le duc s'inclina, il poursuivit:

— Il y a, en ce moment, dans la prison de Newgate un ancien serviteur de ma maison devenu voleur et même un peu assassin, je crois, par suite des mauvaises fréquen-

tations, et surtout de son génie d'une habileté trop grande. Je l'avais comme écrivain, comme commis autrefois dans ma terre de Newcastle. Il est condamné à mort depuis deux ans... Et depuis deux ans j'ai pu obtenir des sursis, éloigner le moment de son exécution.

— Nous en avons entendu parler, dit la reine : n'est-ce pas lui qui vous arrêta l'hiver dernier, dans le Strand, un jour ou plutôt une nuit qu'il s'était échappé de sa prison ; et à qui vous dites : Malheureux ! tu me dois la vie jusqu'ici...

— Oui, Majesté ; et c'est lui qui me répondit : Vous voyez, cher duc, que j'en profite.

— Mais c'est Charles Price ! s'écrièrent les autres ministres.

— Me permettez-vous d'aller le chercher à Newgate et de le faire conduire ici ?

— Charles Price !

— Le permettez-vous ?

— Soit ! dit la reine ; mais...

— Soit ! dit le ministre de justice et de grâce. Cependant...

— Dans une heure et demie, Charles Price sera à Windsor.

Le duc de Newcastle baisa la main de la reine ; et on l'entendit immédiatement crier à ses gens, du haut du perron :

— Mes chevaux ! mes chevaux ! A Londres ! mes chevaux !

CHAPITRE V

Nos prisons, non pas celles d'aujourd'hui qui finiront, la philanthropie aidant, par être des boudoirs, mais celles d'autrefois, celles dont Mercier a fait d'effrayantes peintures dans son *Tableau de Paris*, étaient de délicieuses retraites comparées aux prisons d'Angleterre et particulièrement de Londres. L'imagination recule épouvantée quand on lit dans John Howard ce qu'étaient au dix-huitième siècle la *Fleet*, *Newludgate*, *Poultry-Compter*, *Wood-Street-Compter*, *Bridewell-New-Prison*, *Clerkenwell*, *Bridewell-de-Clerkenwell*, *Swhite-Chapel*, *Tower-Hamlets-Gaol*, *Saint-Catharine's-Gaol*, *La Savoy*, *Bridewell-de-Tothill-Fields*, *Westminster-Gate-House*, *The King's-bench prison*, *Marshalsea*, *Borough-Compter*, et une vingtaine d'autres petites prisons et cachots qui, les unes et les autres, recevaient égalementet indistinctement,

sauf deux ou trois prisons militaires, les insolvables, les adultères, les incendiaires, les voleurs, les régicides, les parricides et les prisonniers de guerre; tout s'y trouvait confondu : enfants, jeunes gens, vieillards, hommes et femmes. Et quelle nourriture ! quel pain ! quelle viande ! quelle bière ! quelle eau ! Un homme et une femme, par leur humanité, leur douce persévérance, leur active piété, ont, à force de courage et de fatigue, changé à peu près tous ces enfers en simples purgatoires. Que leurs noms ne périssent jamais dans la mémoire reconnaissante des hommes : ce sont Howard et Mme Fry.

La prison la plus horrible parmi ces horribles prisons, c'est Newgate. Un historien a dit :

« Les annales de cette prison sont celles du crime dans sa forme la plus effrayante, et du vice dans sa corruption la plus affreuse : c'est le dernier refuge des grands coupables, et de ceux qui doivent payer de leur vie les forfaits qui les ont mis en horreur à toute la société. Cette épouvantable prison tire son nom — *Newgate* — de la grande porte qui, autrefois, en faisait partie, et qui était placée un peu plus loin que la salle où siége le tribunal pour les causes criminelles.

» Cette porte formait à elle seule un bâtiment qui servait déjà de prison d'État dès l'année 1218, et qui resta la même pendant des siècles.

» Quoique la porte de Newgate ait été souvent rebâtie, on ne fit jamais aucune amélioration aux logements intérieurs. Cette prison devint la proie des flammes dans le grand incendie de 1666; elle fut ensuite rebâtie d'après l'ancien plan.

» La vieille prison était extrêmement malsaine et incommode. L'an 1750, une maladie pestilentielle, connue sous le nom de *fièvre de prison*, enleva, moins un seul,

tous les prisonniers. Tel est le témoignage de Francis Coghlan. Les portes de chaque cellule, dit encore l'historien Howard, sont épaisses de quatre pouces. Tout autour de ces cellules, le mur qui les forme est doublé de planches garnies de clous à grosse tête. On dit que les prisonniers qui ont affecté de la fermeté pendant le cours des débats et qui paraissent indifférents lorsqu'on prononce leur sentence, sont frappés d'horreur et versent des larmes quand ils entrent dans ces redoutables demeures. »

La nuit n'était pas finie, — si jamais une nuit finit en Angleterre, — lorsque le duc de Newcastle se fit ouvrir d'autorité les portes de Newate, où l'honorable Charles Price coulait ses jours entre la vie et la mort depuis sa plus tendre jeunesse.

L'intendant de Newgate, — qui n'a pas titre de gouverneur, comme le geôlier de la Tour de Londres, — mit le plus zélé empressement à introduire dans son palais le noble visiteur qui lui arrivait. Mais, quel que fût son zèle, il ne put lui cacher la ténébreuse horreur de l'endroit; il ne put dissiper le brouillard étouffant toujours condensé entre les murs, les tours, les tourelles, mille excroissances d'architecture dont se hérissait le sol maudit et douloureux qu'il foulait. C'est à peine si les lanternes portées devant eux par de vieux geôliers, qui les avaient peut-être promenées devant Charles Ier, parvenaient à éclairer, place par place, les corridors lugubres, les salles froides, les escaliers en colimaçon et les recoins menaçants.

Après un quart d'heure de course à travers des allées dont les parois autrefois blanchies à la chaux étaient alors sillonnées d'inscriptions impies, de noms d'assassins et de figures odieuses tracées à la fumée de la chandelle et au courant d'un cynique charbon, le jeune duc de Newcastle entendit au-dessus de sa tête, mais encore bien

haut, des rumeurs de voix comme on en entend quelquefois quand on passe sur des travaux de mineurs. C'était confus, c'était murmurant, brumeux, indistinct, mais formidable, plus formidable de minute en minute. Le duc, étonné, s'arrêta, l'intendant sourit... autant que peut sourire un intendant de Newgate.

— Ce n'est rien, dit l'intendant. Mes agneaux jouissent de leurs petites récréations avant de se rendre à la chapelle pour entendre la prière du matin ?

— Vos agneaux ? dites-vous.

— Les prisonniers; c'est ainsi qu'on les nomme ici.

— Charles Price est aussi un agneau ?

— Oui, Votre Grâce. Tout le troupeau est en ce moment dans la *Forêt*, nom qu'on donne ici à la partie la plus élevée de Newgate, à la salle qui s'étend sous les combles depuis un côté du monument jusqu'à l'autre côté, c'est à dire presque un tiers de mille de longueur.

— Mais pourquoi ce nom de *Forêt?* demanda curieusement le duc de Newcastle, qui, tout en parlant avec l'intendant, se rapprochait de plus en plus de la clé de voûte de la prison, et qui, par conséquent, entendait déjà avec netteté les voix qui bouillonnaient au-dessus de lui.

— Je vais vous dire pourquoi; pour deux raisons : la première, parce que toutes les charpentes, grosses, moyennes et petites, qui portent les combles de Newgate, et il y en a des cent et des mille, sont à nu dans cette dernière division de la prison, et parce qu'on peut s'y promener à l'aise tout comme à travers une forêt. Oh! vous verrez, c'est superbe, c'est une vraie petite forêt de Windsor et d'Epping.

— Moins les animaux, je suppose.

— Non pas moins les animaux, Votre Grâce.

— Comment? il y a des chevreuils...

— Peu de chevreuils, mais beaucoup d'insectes connus par les naturalistes de la misère.

Le duc qui avait compris, recula.

— Votre Grâce renonce-t-elle à poursuivre?... La qualification de forêt donnée à cette partie de Newgate est, comme vous voyez, logiquement justifiée. C'est une véritable forêt par métaphore.

— Mais les coquins de cette forêt ne sont pas une métaphore? ajouta le duc de Newcastle, qui s'efforçait de se faire une philosophie et une gaieté de situation.

— Oh! pour cela, non! Nous avons ici des coquins, et permettez-moi de le dire, des coquins comme aucune prison de Londres ne saurait se flatter d'en avoir; non, Votre Excellence, non! Qu'est-ce que la *Fleet*, par exemple? — Une simple prison de débiteurs...., On y trouve bien quelques criminels par-ci par-là... mais rien de plus... — Qu'est-ce encore que Newlugate? Encore une prison pour les débiteurs qui sont ou gens d'église ou avocats... Mais d'assassins pas ou presque pas.—Qu'est-ce encore que la Savoy? Une prison militaire. Autant dire un lieu de plaisance, d'agrément... — Mais parlez-moi de Newgate! nous fournissons régulièrement au bourreau de quarante à quarante-huit cous par an... Il y a de meilleures années, il y en a de moins bonnes..... mais les moyennes sont, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, de quarante à quarante-huit... Reconnaissez-vous l'homme? dit en s'interrompant brusquement l'intendant de Newgate au duc de Newcastle, et en prenant une lanterne de la main d'un des porteurs pour éclairer un large pan de mur.

— Mais c'est le portrait de Charles Price.

— Oui, Votre Grâce; mais dites tous les portraits de

Charles Price, car en voici un second, en voici un troisième, en voici un quatrième : il y en a vingt... ajouta le brave intendant en marchant le long de ce mur qu'on aurait pu appeler le Musée-Price. On y voyait l'ingénieux filou tracé au charbon, sous le costume et le déguisement de toutes les professions qu'il avait prises pour arriver à la haute et incomparable renommée dont il jouissait en Angleterre, et dont il commençait à jouir même en France.

C'était Price, danseur à Covent-Garden ; Price, médecin-dentiste italien ; Price, constable ; Price, matelot ; Price, ministre de la religion ; Price, charbonnier ; et sous chaque Price on lisait, à l'instar de la tradition classique italienne usitée pour la grande peinture : *Carolus Price fecit.*

— Il n'y a qu'un seul Price qui manquera toujours à cette galerie, poursuivit l'intendant en rendant la lanterne au porteur : c'est Price pendu devant la porte de Newgate. Et encore le satané drôle est bien capable de se représenter lui-même étranglé en effigie et par anticipation.

Ici l'intendant fut forcé d'élever considérablement la voix pour être entendu de son noble interlocuteur ; ils approchaient de la lisière de la Forêt, et les habitants faisaient un tapage dont on peut avoir une idée, en supposant qu'on entende, en même temps et à la fois, une dispute de marchandes de poissons, une voiture de pavés qu'on décharge, le coassement d'une mare à grenouilles, et le débordement continu d'une écluse.

— Voici la Forêt! s'écria l'intendant qui fit faire halte à ses porteurs.

Le duc s'était déjà arrêté.

L'intendant, — le duc put le vérifier en présence de la réalité, — n'avait pas menti quand il avait défini le titre appliqué à ce vaste compartiment de Newgate : c'était une forêt. Le regard plongeait et se perdait dans un en-

chevêtrement inextricable de poutres et de madriers qui n'avait ni signification ni fin. L'architecte, inhabile ou trop habile, les avait prodigués avec la générosité visible de l'homme qui les a fournis à l'État. C'étaient des angles, des trapèzes, des polygones à réjouir un mathématicien en vacances. Du sol au plafond du toit soutenu par cette riche charpente, la hauteur variait depuis six pieds anglais jusqu'à dix pouces, en sorte que, si les prisonniers pouvaient se tenir debout au centre de cette salle commune, ils étaient forcés de se tenir courbés, voûtés, inclinés, rampants et même couchés à son extrémité. La salle était pleine, il serait plus exact de dire qu'elle était farcie de condamnés et de condamnées; les uns libres, les autres enchaînés, tous gais à donner le frisson.

Dix-sept lanternes, qui fumaient comme si l'on venait de les éteindre, éclairaient sournoisement ces têtes dévorées par les passions et flétries la plupart par le vice.

Il s'élevait du fond grouillant de ce marécage humain un parfum âcre et nauséabond qui suffoquait comme de l'ammoniaque. L'air était cadavéreux. Il paraissait jaune. On voyait s'agiter et fourmiller dans cette brume empestée et pailletée de regards la population de tout âge et de toute condition de Newgate; et, comme la philanthropie gouvernementale n'avait pas encore inventé une livrée uniforme pour les prisons, on remarquait et on reconnaissait le rang occupé ou volé par chaque prévenu ou par chaque coupable avant son arrestation.

L'habit de marquis frottait la veste crevée de l'ouvrier; la poudre d'un gros marchand s'étalait sur la boue d'un brasseur; la dentelle d'une courtisane de la nuit se découpait sur les haillons fanés d'une pauvresse irlandaise : mais c'étaient les loques, et de beaucoup, qui dominaient dans ce tableau pittoresque et lugubre. Des milliers de

lambeaux blancs, rouges, violets, s'agitaient au moindre mouvement de ceux qui les portaient, comme des feuilles tombées dans une allée de forêt en automne : autre ressemblance de l'endroit avec une forêt, autre justification de la dénomination qu'on lui avait appliquée. Beaucoup de prisonniers dormaient à l'ombre de ces arbres sans fruits et sans ombrage; mais, chose bizarre! ceux qui éprouvaient ce sommeil nerveux parlaient et ne cessaient de répondre, tout endormis qu'ils étaient. Près de ceux-là, quelques figures réfléchies semblaient écouter avec attention ces paroles échappées à l'anéantissement.

— Ce sont des espions, dit tout bas l'intendant au duc de Newcastle! ils font leur rapport en ce moment.

Le duc, qui n'avait risqué qu'un pied timide dans ce repaire, le retira brusquement à cette confidence de l'intendant de Newgate. Le sommeil même a un témoin, un juge et un bourreau dans les prisons!

— Mais Charles Price, où est-il? demanda le duc.

— Comment! vous ne l'avez pas encore vu?

— Non, je le cherche.

— Il est là-bas, sous la dixième travée à partir du gros pilier, nommé ici le chêne du roi. Il cause avec le vieux Jonathan, son ancien professeur. Non, vous ne regardez pas où je vous indique. Tenez... là... oui.

— C'est là Price ?... à côté de ce vieillard vénérable dont la figure a un aspect si extraordinaire ?

— Vénérable coquin! — Mais oui, c'est Price.

— C'est impossible...

— Très-possible... à moins pourtant qu'il n'y ait deux Price, ce qui est peu à désirer.

— Mais la dernière fois que je le vis, reprit le duc, il était très-gras, il était énorme; c'est à peine s'il pouvait marcher... et il est maigre maintenant...

— Je comprends! — Vous ignorez qu'entre autres ruses particulières, Price a celle de grossir autant qu'il veut, et c'est non-seulement là ce qui le rend méconnaissable, mais c'est encore là ce qui a facilité jusqu'ici ses nombreuses évasions. Vous ne devinez pas?

— Non.

— Votre Grâce voudrait-elle savoir comment, ou désire-t-elle que je lui livre immédiatement Price?

— Dites. J'ai donné quelques ordres nécessaires au déplacement de Price; on s'en occupe; j'ai devant moi quelques minutes, parlez!

— Quand Price est libre, reprit l'intendant, par un procédé que nous avons lieu de croire pareil à celui qu'on emploie pour enfler les moutons, afin de leur détacher plus facilement la peau, Price s'engraisse au degré qui lui convient. Le premier avantage de ce ballonnement est pour lui, je vous l'ai dit, d'échapper à toute ressemblance avec lui-même, et c'est ce qu'il appelle alors *devenir son oncle:* il paraît que son oncle est très-gros. Le second avantage le voici: Price apportant cet embonpoint artificiel dans la prison quand il a la maladresse de se laisser prendre, reçoit aux mains et aux pieds des anneaux de fer proportionnés à la grosseur de ses bras et de ses jambes. Mais dès ce moment il se maigrit. Comment? On suppose qu'il se désenfle. D'ailleurs, le régime de la maison fait naturellement plus maigrir qu'il n'engraisse. Quand Price a obtenu une maigreur calculée, il sort aussi facilement de ses fers que vous, monsieur le duc, d'une paire de souliers ou d'une paire de gants trop larges. Il s'échappe de Newgate comme une souris, par le premier trou venu. Mais cette ruse est finie; nous la savons. Aussi le Price que vous voyez là est à peu près le Price tel que sa mère l'a conçu. Voilà pourquoi vous n'avez pas tout

d'abord reconnu Price; vous ne l'avez vu en dernier lieu que sous les traits de son oncle.

La conversation entre le duc et l'intendant fut violemment interrompue.

— Qui vive!

— Garde à vous!

— Veillez aux manœuvres!

— Canonniers, à vos pièces!

— Réveillez les endormis!

— Faites partir les sangliers!

— Tayaut! tayaut! tayaut!

— Habits! galons! galons!

— Kiss! kiss! kiss!!!

— Hihan! hihan! hihan!

— Baou! baou! baou!

— Miaou! miaou! miaou!

— Zing! zing! zing!

— Pif, paf! pif, paf!

— Hourra! hourra!

— Kouak! kouak! kouak!

— Cocorico!

A cet affreux charivari où se trouvaient imités tous les cris des revendeurs de Londres, les aboiements des chiens, les miaulements des chats, le gloussement des dindons, les sons déchirants de la musique des charlatans de place, le duc se boucha les oreilles et fit quelques pas en arrière.

— D'où vient ce tintamarre?... pourquoi?

— C'est précisément Price qui réclame le silence.

— Voilà une manière de le demander!

— Le vieillard vert veut parler... Jonathan appelle l'attention de ses auditeurs... Écoutons!

Un grand silence règne dans la Forêt. C'est Jonathan, le vieillard vert, qui parle.

— Nobles seigneurs de la haute filouterie de Londres, habitants de la Forêt, je reprends mon histoire où je l'avais laissée hier.

— Allez, papa chéri, allez!

Jonathan continue ainsi:

— Le coup était manqué, bien manqué, mes dignes fils: il n'y a pas de bonheur parfait sur la terre. On nous pinça à la cheville, au moment où nous allions mettre la main sur les diamants de la couronne, enfermés, vous le savez, et puissiez-vous ne jamais l'oublier! dans la Tour de Londres. Ce fut ma faute. Que voulez-vous? j'éternuai au moment de la prise de possession.

— Dieu vous bénisse!

— Dieu me maudisse plutôt! Ce bruit réveilla un chien, ce chien réveilla un homme, cet homme en réveilla dix, vingt, quarante. Bref! nous fûmes conduits ici, mis en jugement...

— Et condamnés à être pendus, n'est-ce pas, papa chéri?

— Pas encore, mes agneaux... Notre compte était en règle. Les débats étaient de pure forme; un voleur ne s'abuse pas sur le sort qui l'attend. Nous ne nous abusions pas. Mais avant d'avoir le bonnet de coton sur les yeux, nous voulions faire une bonne plaisanterie au tribunal, aux jurés et à tous ceux qui, de près ou de loin, allaient nous juger et condamner.

— Que fîtes-vous, Jonathan?

— C'est moi qui fis. Il y avait dans le suave palais que nous avons l'honneur d'habiter des cachots si infects, si malsains, que les geôliers n'y entraient jamais sans pâlir, que les lézards et les scorpions qu'on y jetait n'y vivaient pas deux heures. L'or y devenait blanc, le cuivre vert: les métaux mêmes ne pouvaient y résister. Je fis si bien

qu'on m'y enferma. C'était pendant le cours de notre procès des diamants. Le lendemain j'en sortis vert comme un poireau. J'avais ce que nous appelons la fièvre de prison, j'avais la peste de prison, j'avais la mort. Une heure après, tout Newgate était infecté. Nous parûmes devant le tribunal, qui se composait de sir Samuel Pennant, du lord maire, de l'échevin sir Daniel Lambert, de sir Thomas Abney, de M. Barrow, de M. Cox, sous-shérif, de plusieurs avocats et des jurés au nombre ordinaire. Savez-vous ce qui arriva ? Tous claquèrent dans la soirée : Samuel Pennant, le lord maire, l'échevin, sir Daniel Lambert, sir Thomas Abney, M. Barrow, M. Cox, tous les avocats, tous les jurés, et le lendemain tous les prisonniers de Newgate. Allez donc !

— Et vous, père Jonathan ?

— Moi je survécus ; mais je restai vert, comme vous me voyez. Maintenant laissez-moi tranquille, mes enfants, mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants.

— Oui, mais dites-nous pourquoi l'on ne vous a pas pendu ?

— Parce que le roi dit qu'il ne voulait pas être plus sévère que la mort, qui m'avait fait grâce : il me fit grâce.

— La morale de ceci, voyez-vous, mes enfants, dit Price quand le vieillard vert eut cessé de parler, c'est que les voleurs ne doivent jamais éternuer. Si le vénérable Jonathan n'eût pas cédé à l'éternument lorsqu'il était en train de voler les diamants de la couronne à la Tour de Londres, il aurait d'abord eu les diamants, et ensuite il n'aurait pas eu besoin de se vacciner la fièvre de prison et de la communiquer aux honorables juges et jurés de la session.

— Trois hourras pour Jonathan, le vieillard vert, trois hourras !

Les trois hourras n'avaient pas fini d'ébranler les vieilles charpentes de la Forêt, que la grosse cloche de la chapelle appela prisonniers et condamnés à la prière du matin.

Tous défilèrent devant l'intendant et le duc de Newcastle : quand Charles Price se montra, on se jeta sur lui, on lui banda les yeux et quatre vigoureux geôliers le descendirent dans la vaste cour appelée : *Quadrangle des hommes coupables de félonie*. Il fut placé dans une voiture parfaitement escortée

— Je vois ce que c'est, dit Price, on va me passer la fameuse cravate.

— Silence ! Price !

— Mais, non, je parlerai... je veux parler au peuple.

— Silence ! il s'agit d'un bon coup à faire. Tu ne devines donc pas?

— Je suis donc avec des ?...

— Mais oui...

— Ah bah !

— Tais-toi donc !

— Je me tais, — plus un mot, — je n'éternuerai pas surtout !

CHAPITRE VI

Price fit de longues réflexions pendant ce voyage d'agrément dont il ne devinait ni le motif ni le terme, quoiqu'on lui eût donné à comprendre qu'il s'agissait d'une expédition tout à fait dans le goût et l'esprit de sa profession aventureuse.

Parfois il se rassurait en pensant qu'on ne mène pas en si bel équipage un homme à la potence, mais parfois aussi sa méfiance revenait quand il songeait au peu de mystère avec lequel il avait été enlevé de Newgate, en présence des geôliers, en face de l'intendant... presque en plein jour. Cependant il n'avait plus ses fers... Oui, mais s'il n'avait plus ses fers, il avait un bandeau sur les yeux. Dans quel but lui cachait-on le chemin par où il allait passer pour arriver au théâtre du grand exploit qu'on l'appelait à conduire et à diriger?

Il faut avouer qu'à la place de Charles Price tout autre moins coupable que lui n'aurait pas été non plus sans inquiétude... Cette inquiétude redoubla quand il devina au bruit des roues et à la compression de l'écho, que la voiture venait d'entrer dans un endroit vaste, mais fermé, dans la cour d'une prison ou d'un palais. Il entendit aussi des grilles s'ouvrir et se fermer... il était au comble non pas de la peur, — Price avait l'âme très-ferme quoique troublée, — mais d'une curiosité excessivement tendue et agitée.

Les yeux toujours voilés, on lui fit monter des marches qu'il jugea, avec son tact délié, ne pas être celles d'une maison ordinaire; et quand il fut arrivé sur le palier, il soupçonna que plusieurs des personnes qui étaient montées avec lui s'éloignaient dans différentes directions.

On lui ôta lé bandeau et il se trouva en présence de deux personnes qu'il ne connaissait pas. L'une était le général Conway, l'autre lé marquis de Rockingham.

Charles Price n'eut pas besoin d'examiner longtemps les deux ministres pour leur dire avec une assurance qui n'était pas aussi franche qu'il aurait voulu le faire croire :

— Je connais tous les grands voleurs de l'Angleterre jusqu'aux Orcades ; et je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas des voleurs.

— Que t'importe ! répondit le général Conway.

— Mais beaucoup... Après tout, si vous n'êtes pas des voleurs, vous pouvez avoir l'intention de le devenir. Il y a commencement à tout... vous commencez bien... ceci est un palais.

— Oui...

— Je n'aime pas voler dans les palais. Depuis le vol des diamants de la Tour de Londres... justement cette nuit le vieux Jonathan nous racontait à Newgate, dans la

Forêt... mais il ne s'agit pas de cela. De quoi s'agit-il?

— D'ouvrir cette porte, répondit sèchement le général Conway.

— Très-bien! mais nos conditions, d'abord.

— Des conditions?

— Oui, nos conditions.

— Fais-les, nous verrons.

— Part à trois entre nous.

— Comment?

— Part à trois entre nous, je dis. Nous ferons trois parts de l'or, des diamants...

— Mais il n'est pas question de voler, dit le général Conway, qui s'était étonné et singulièrement amusé un instant de la naïveté de Price.

— Et de quoi peut-il être question entre nous?

— On vous a dit d'ouvrir cette porte. Est-ce clair?

— Pour ne pas voler?

— Pour ne pas voler.

— Ce n'est pas clair.

— Cependant...

— Quelle est cette plaisanterie? Depuis quand ouvre-t-on une porte pour ne rien voler?

— Price, dit le marquis de Rockingham, oubliant la profonde ignorance où devait être son interlocuteur, de l'endroit et des personnages; Price, on vous dit d'ouvrir cette porte.

— Alors on me commande?...

— Oui.

— Mais alors je veux savoir avec qui je suis et où je suis.

— Tu auras deux cents livres sterling si tu peux ouvrir cette porte.

— Non, je ne veux pas l'ouvrir. Qui êtes-vous?

— Tu es fou. Tu es condamné à mort. Que peut-il t'arriver de pis ?

— Il peut m'arriver pis.

— Allons donc !

— Il peut m'arriver d'être honni et méprisé par les miens, si je suis dupe ici de quelque mystification. Je ne veux pas perdre ma réputation, précisément, comme vous le dites, parce que je suis à la fin de ma carrière...

— Eh bien ! si tu ouvres cette porte, on te remettra en partie ta peine. Tu ne seras pas pendu.

Price fut rejeté dans un second étonnement plus nébuleux encore que le premier.

— Vous avez le droit de me faire grâce de la vie, vous?

— Oui.

— C'est quelque chose.

— Mais on t'embarquera immédiatement pour la Jamaïque.

— Ce n'est plus rien.

— Cependant, la vie...

— Que voulez-vous que je fasse de la vie à la Jamaïque ?... Le rhum y est bon, sans doute... mais je veux rester à Londres. Ah çà ! vous n'êtes pas des voleurs, vous me faites grâce de la vie... Qu'y a-t-il donc derrière cette porte ?

— Un appartement.

— Je le suppose. Mais dans cet appartement ?...

— Voulez-vous, oui ou non, ouvrir cette porte ? dit le général Conway avec la brusquerie des gens de sa profession. — Non! on vous ramène à Newgate, et demain pendu.

— Examinons-la un peu, cette porte, dit Price sans trop s'arrêter à l'alternative charmante que lui posait le

général Conway... Elle est bien... c'est gentil... trois verrous dedans.

— Deux verrous, interrompit le marquis de Rockingham.

— Trois verrous, je vous assure : tenez, dit Price en frappant contre la porte avec son doigt recourbé — en voici un — voici le second — là est le troisième. Ce dernier est en cuivre... Oui, il est en cuivre. Il s'agit donc d'ouvrir cette porte, malgré les trois verrous?

— Oui, mais sans bruit.

— Parbleu! où serait le mérite sans cela?

— Sans le moindre bruit?

— Sans le moindre bruit.

— Cependant un habile serrurier a dit...

— Les serruriers! quels ânes! mais les serrures ne seront bien faites que lorsque les voleurs eux-mêmes les feront : jusque-là... Et vous me donnez la vie si j'ouvre sans bruit, sans éclat?...

— On vous l'a déjà dit : hâtez-vous donc...

— Qu'on me ramène à Newgate!

— Que veut dire?

— Qu'on me ramène à Newgate.

— Mais enfin!

— Est-ce pour un pareil enfantillage qu'on enlève un homme comme moi à son repos, à ses méditations? Je vous demande l'honneur qui peut me revenir quand j'aurai ouvert une porte que le premier escroc de Londres, enrôlé d'hier, ouvrirait en se jouant? Je vous volerais si je recevais ma grâce pour une pareille futilité. D'abord, et je reviens sur mon idée de mystification, si vous me faisiez grâce, vous seriez ministres, si vous étiez ministres, nous serions en ce moment chez...

— Price! interrompit tout à coup une voix qui ne s'était pas jusqu'ici fait entendre, Price!...

— Le duc de Newcastle!

— Peut-être.

— Mais...

— On ne veut pas se jouer de vous. Outre votre grâce, vous aurez cinq cents livres sterling, mais vous partirez toutefois pour Madère, puisque la Jamaïque ne vous sourit pas...

— Oui, j'aime mieux Madère.

— Si vous mettez immédiatement votre extrême habileté à notre service...

— Je l'ai dit, monseigneur, c'est un jeu trop simple, et un homme comme moi...

— Vous êtes un fat!

— Monseigneur...

— Et l'on va vous reconduire sur-le-champ à Newgate, puisque vous refusez... Oui, vous n'êtes qu'un fat... vous dites cela trop facile, trop simple, parce que c'est trop difficile... voilà.

— Trop difficile!

— Oui, trop difficile pour vous.

— Mais je ne connais pas de difficulté qui puisse...

— Fatuité! fatuité! Si nous eussions appelé, je ne dis pas Jonathan, il est trop vieux, mais Sharp... il n'aurait pas tant causé, et cette porte serait déjà ouverte.

— Sharp! avez-vous dit? — Sharp n'est qu'un écolier, un enfant, un atome.

— Sharp est votre maître.

— Ce n'est qu'un écolier. Eh bien! qu'on aille le chercher et l'on verra s'il ne prend pas au moins une demi-heure pour ouvrir cette porte. Ah! je ne puis pas l'ouvrir...

Et blessé au vif dans sa vanité, Charles Price posa fortement un genou en terre, glissa deux doigts entre le

tapis et la porte, parvint insensiblement jusqu'à l'endroit des gonds, et avec un geste dont on ne décrirait pas la finesse et le mystère en trente pages, il souleva l'un des battants qui fut retiré des gonds; puis, retiré des gonds, il fut dégagé des verrous et enfin déposé contre le mur.

Non-seulement la porte était ouverte, mais il n'y avait plus de porte.

— Dieu! dit Price en jetant les yeux devant lui.

Il n'avait pas achevé ce cri de surprise que le bandeau retombait sur ses yeux et que de main en main il était descendu au bas de l'escalier, porté dans la cour, puis en voiture et dirigé sur Londres.

Au même instant la reine se précipita dans la chambre de Georges III occupé à lire sa Bible, dans un fauteuil, près de son feu :

— Ah! sire!...

— Qu'est-ce donc, madame?

— Je craignais... nous craignions tous... vous êtes resté si longtemps à nous répondre... vous nous pardonnerez si... je bénis le ciel que rien de grave n'ait causé votre lenteur à nous ouvrir...

— Je lisais ma Bible; je me serai peut-être endormi... mais que me veut-on?

— Vos ministres désirent soumettre à votre signature...

— Ah! je sais, le bill d'autorité sur l'Amérique.

— Oui, sire, répondit le marquis de Rockingham, et nous attendions avec impatience que votre réveil nous permît...

— Toujours ce bill!... Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet. Ce bill est une imprudence, une grande imprudence, messieurs. Puissiez-vous ne pas vous repentir de l'avoir obtenu de la majorité des chambres. Je suis des-

cendu dans ma conscience, et elle m'a conseillé de ne pas le signer.

— Mais, sire, vos sujets d'Amérique ont pris une attitude si menaçante depuis quelques années... Nous espérons que cet acte de juste sévérité...

— Les Américains ne sont-ils pas mes enfants comme les Anglais? Dois-je dépouiller les uns pour couvrir les autres, et s'ils refusent de se soumettre leur ferez-vous la guerre? Mais, la guerre, c'est la ruine des deux pays. Vous avez voulu imposer les draps, et ils se sont passés de vos draps, ils en ont fabriqué; vous avez imposé les vitres de leurs maisons, et ils ont fabriqué des vitres; vous leur avez envoyé du papier timbré, ils l'ont lacéré; vous voulez leur envoyer des boulets, ils vous en enverront, soyez-en sûrs. Faites ce qu'il vous plaira, mais ne m'obligez pas...

— Sire, dit la reine, c'est le dernier sacrifice fait par vous.

— C'est toujours le dernier, et nous recommençons sans cesse. N'avait-on pas parlé de régence?

— Oui, sire, mais tant que Dieu veillera sur votre raison...

— Vous croyez donc toujours que ma raison seule est malade? Mais le cœur des rois est aussi leur raison, et mon cœur est las de cette lutte entre moi et vous, entre mes sentiments et vos opinions. Ah! donnez-moi, donnez-moi ce conseil de régence qui me délivrera du fardeau de la royauté. Mais j'ai bien froid, dit Georges III, en se rapprochant de la cheminée, dont le foyer était éteint depuis la veille. J'ai bien froid.

On appela aussitôt des valets, qui s'empressèrent de rallumer le feu et d'envelopper le roi dans des fourrures. Quand il se fut réchauffé, le marquis de Rockingham, qui

s'était éloigné un instant, revint avec l'implacable bill d'une main et une plume de l'autre.

— Encore! dit Georges III en soupirant.

— Non, sire, lui répondit le marquis de Rockingham: ce n'est pas le bill contre l'Amérique que nous vous donnons à signer.

— Qu'est-ce donc?

— Qu'il n'en soit plus question de longtemps, puisque Votre Majesté répugne tant à le signer. Votre Majesté sait comme nous, que par suite des mauvaises récoltes de blé en Irlande, l'Angleterre est cette année sur le point d'éprouver la famine.

— Hélas! oui, je le sais.

— Votre conseil a trouvé urgent de mettre un embargo sévère sur l'exportation des grains hors du royaume.

— Et il a bien fait!

— Votre Majesté nous approuve?

— Sans doute, mais sans doute! La vie de mes sujets!...

— Le bill que nous avons l'honneur de soumettre à votre signature porte défense absolue de toute sortie de grains hors du royaume...

— Donnez, donnez que je signe...

Et le marquis de Rockingham qui suivait des yeux ses collègues, les autres ministres, présenta au roi le bill et la plume.

— Daignez signer ici.

— Là?

— Non, un peu plus bas, sire.

Et la signature royale fut mise au bas du bill.

— Maintenant, veuillez me laisser, messieurs... qu'on fasse venir mes enfants... surtout s'ils n'ont rien à me faire signer.

Les ministres se retirèrent.

La reine alla chercher les enfants du roi.

Un minute après des courriers haletants partaient pour Londres : quelques heures après la frégate mouillée à l'embouchure de la Tamise faisait voile pour New-York; et New-York, cinquante jours après cette scène de folie et de tristesse, criait : *Aux armes!*

Et les armes sortirent de tous les côtés.

New-York, Boston, Philadelphie, toutes les rivières, tous les lacs, toutes les montagnes se couvrirent de soldats et de fusils. Le divorce était consommé entre l'Amérique et l'Angleterre, entre les enfants et la mère, entre le nouveau monde et l'ancien.

— Comment cela ?

Le roi, qui ne lisait jamais les bills qu'on lui donnait à signer, avait mis son nom au bas du bill américain au lieu de l'écrire, comme il le croyait, au bas du bill contre l'exportation des grains.

Dans les relations privées, une action pareille s'appelle subornation, faux, tout ce qu'on voudra.

En politique... c'est de la politique.

Le ministère avait-il raison ?

Il aurait eu raison s'il eût réussi.

Mais la morale ?

Mais le salut d'une nation?

C'est Price qui avait peut-être raison.

Les voleurs ne doivent jamais éternuer.

CHAPITRE VII

Il règne dans la langue anglaise une telle pudeur, qu'elle manque ou qu'elle se prive volontairement d'expression pour définir d'une manière franche l'état réel de presque toutes les grandes infirmités humaines et sociales. Ainsi le mot *fou* y existe à peine : *lunatic*, qui est l'équivalent anglais de notre mot *fou*, ne veut pas dire un être privé de raison, mais seulement un esprit fantasque, déréglé, soumis aux influences de la lune. Peut-être les Anglais ont-ils raison. On diminue l'importance de ce qu'on n'admet pas : et je crois fermement que, du jour où l'on supprimerait la moitié des médecins et tous les ouvrages de médecine, il y aurait la moitié moins de malades.

Quoi qu'il en puisse être, la folie du roi Georges III, soit qu'on l'ait peu nommée, soit qu'on l'ait peu divulguée,

n'a presque pas laissé de trace dans les écrits du temps. Il y a un mot d'ordre général parmi les historiens pour n'en rien dire ou pour ne la mentionner qu'aux époques où elle éclate d'une manière violente et où il devient tout à fait impossible de la taire.

Sans les témoignages contemporains, on pourrait le classer au nombre des plus sages rois de l'Angleterre et du monde. Rien ne fut pourtant plus long, plus varié, plus bizarre, plus sombre, plus effrayant que son dérèglement d'esprit, et il eut cela de particulier qu'il cessait tout à coup comme cesserait une tempête, et qu'il était aussitôt remplacé par une longue et sereine placidité. On le quittait furieux, on le retrouvait à son secrétaire les pieds sur les chenets, la plume à la main, écrivant des instructions pieuses pour ses enfants ou achevant sans distraction sa correspondance de famille. Jamais les médecins ne comprirent rien à sa maladie, qui suivit malgré eux son cours à travers la jeunesse, la maturité et la vieillesse; il est vrai qu'ils ne l'aggravèrent pas; c'est à leur éloge.

Les années de son règne furent nombreuses; il n'en est peut-être pas une seule qui n'ait été signalée par quelque épisode remarquable. C'est un de ces rois à la Shakespeare, qui vont constamment de la guerre à la famille, et qui rencontrent la guerre partout; qui ne désarment jamais. Il eut onze ou douze enfants. Combien cela fait-il d'ennemis?

Le plus redoutable de ses onze ou douze enfants, ce fut le prince de Galles, connu plus tard et trop connu sous le titre du Régent, titre qui semble entraîner fatalement partout l'obligation déplorable d'y attacher aussi le titre de légèreté, de caprice, de luxe, de débauche et de ruine. Jamais prince ne naquit avec de plus brillantes et de plus

dangereuses qualités. Il était beau et passionné, tendre et vicieux, charmant et prodigue jusqu'à l'exaspération ; ayant l'âme d'un poëte et les goûts d'un épicurien, aimant le mystère et le scandale, soupirant pour une bergère et se grisant à la table d'une actrice ; dépensant l'or à poignée et faisant agrandir les croisées pour le jeter plus largement ; prenant cet or partout, dans les coffres de sa mère, de son père, de l'État, de tout le monde, mettant sa montre et son règne en gage chez les usuriers ; se colletant dans la rue avec des bottiers et des tailleurs, après avoir épuisé avec eux toutes les scènes de M. Dimanche. Il se serait appelé Byron s'il ne se fût nommé prince de Galles.

Appelé à régner un jour, on suppose aisément qu'il y eut une lutte, et lutte ardente, parmi les âmes ambitieuses qui veulent arriver les premières au but de la faveur.

Deux femmes étudièrent, avec une profondeur italienne, ce caractère pour l'assouplir, le dompter, le conduire et le maîtriser.

L'une de ces deux femmes fut sa mère, qui devina, avec le flair des vieilles reines, que, du jour où le fils mettrait un pied impérieux sur les marches d'un trône occupé par un père fou, le trône serait à lui. Et c'est un bénéfice qu'elle prétendait ne lui laisser que le plus tard possible, qu'elle voulait éloigner jusqu'à la mort d'elle, la reine, ou de lui, le roi, Georges III. Pour cela, elle n'eut qu'à laisser faire une autre femme dont elle découvrit, derrière la prodigieuse beauté, un talent d'intrigue poussé jusqu'au génie, jusqu'à la férocité. Elle attira à la cour, le moment venu de donner un peu d'air au cœur expansif du jeune prince, la fille d'une évêque d'Irlande, lady Jersey, comtesse de ce nom.

A la première vue, ces deux grandes dominatrices se

comprirent et réglèrent le partage de l'autorité qu'elles allaient fonder sur la tête du prince. La reine laissa lire ces mots cabalistiques dans ses yeux pleins de cette douceur inflexible qui avait fait plier depuis vingt ans la volonté de son mari : « Moi, je gouvernerai le roi tant qu'il » vivra ; vous, vous gouvernerez le régent quand son » tour sera venu de régner. Laissez-moi faire, je vous » laisserai faire. Moi, j'entretiens un homme dans une » éternelle enfance ; vous, entretenez l'enfant pour qu'il » ne soit un homme que le plus tard possible. »

Comme toutes les grandes conspirations qui doivent réussir, celle-là ne fut ni écrite ni exprimée. Elle naquit et se perpétua par la fusion des mêmes intérêts, d'une double volonté intelligente et par l'accord de deux femmes, accord indissoluble qui ne mettait entre elles aucun grain inflammable de rivalité. Aussi la conspiration réussit-elle au delà de leurs espérances, si jamais l'ambition, l'hypocrisie et la cupidité ont placé des limites à l'espérance.

La comtesse de Jersey a été le plus fin, le plus beau type de cour qui ait jamais étonné et ravi le monde politique. Ni nos Montespan, ni nos la Vallière, ni nos Fontanges, ni nos Châteauroux, ni nos du Barry n'auraient pu servir d'ombre à cette création infernale et céleste, à la beauté d'ange et au cœur de démon. Qu'était Mme de Montespan? Une grosse bonne femme bien blanche, de quelque esprit. Mlle de Fontanges? Une petite sotte, qui s'avisa d'aimer sérieusement le roi : aussi fut-elle empoisonnée par la peine. Qu'était Mme de Châteauroux? Une grande dame romanesque qui ne sut pas même faire la fortune des siens. Qu'était Mme du Barry? Une modiste de la rue de la Ferronnerie, qui avait l'esprit ordurier du marché des Innocents et la gaieté équivoque de la Courtille et des

Porcherons; qui fit ficher le camp à la monarchie quand elle croyait que c'était seulement le café de la France (ainsi elle appelait Louis XV) qui fichait son camp. Mais la comtesse de Jersey fut plus qu'une maîtresse de roi : elle fut la souveraine de toutes les maîtresses d'un régent, dédaignant de prendre une place dont elle aimait mieux disposer à son gré que d'en sortir au gré d'un amant blasé. Son éducation répondait à sa merveilleuse beauté, qui n'eut, dit-on, pas d'égale. Elle savait toutes les langues des grandes cours, écrivait avec cette facilité ironique et charmante particulière aux Irlandaises, et pour comble de supériorité elle n'avait pas de cœur, immense avantage : car si un grammairien provençal a pu dire que les grandes pensées viennent du cœur, il a oublié d'ajouter que les grandes faiblesses, les grandes sottises, les grandes confusions, les grandes erreurs, les grandes déceptions, les grandes ruines, les grandes infortunes viennent aussi du cœur. Et tout compensé, pour certaines natures que nous ne jugeons pas, le bonheur, la gloire, le pouvoir, valent mieux que les résultats opposés.

Sa présence à la cour de Georges III fut un événement et un miracle. Elle parlait latin et grec au vieux monarque, politique avec la reine et les ministres, fantaisies de toutes les nuances avec les jeunes courtisans, modes, dentelles et rubans avec les dames d'honneur, et de tout un peu avec le jeune prince. On l'appela l'Hirondelle de la cour. Elle méritait ce nom, car elle y annonçait le printemps; elle y apportait la rosée, la verdure et les fleurs dans son tablier. Toute la cour en fut rajeunie et charmée. Les jeunes princesses n'avaient pas assez de bras pour l'entourer, pas assez de sourires sur les lèvres pour l'accueillir. Mais celui qui ne vit plus que par ses beaux yeux, qui ne parla plus que par sa bouche, d'une inépuisable

fécondité en paroles heureuses, ce fut le jeune et gracieux prince de Galles.

Jusque-là on l'avait tenu enfermé comme un séminariste : du grec le matin, du latin à midi, du français le soir, de la géographie et des mathématiques toujours. Jamais de fêtes, jamais de bal, jamais de plaisir. Le seul plaisir qu'il goûtât était d'aller avec une demi-douzaine de professeurs du château de Windsor au palais de Saint-James.

— Que je voudrais connaître Londres! murmurait-il souvent à dix-sept ans

Il connut mieux que Londres par lady Jersey, il connut l'univers; il connut ce frémissement si doux et si inquiet qui n'est pas encore l'amour, mais qui va l'être, et qui met une âme jeune en rapport harmonieux avec toute la nature. Windsor ne lui parut plus une prison, un cachot, un exil, mais un lieu de délices, un *Paradis mobile*, comme l'appelle Pope dans son classique morceau la *Forêt de Windsor*.

Tous les matins il parcourait le parc à cheval à côté de lady Jersey, qui montait comme une véritable amazone. Ils se défiaient de vitesse, ils se reposaient à l'ombre des mêmes buissons et respiraient tous les deux ces énergiques saveurs qu'exhale le pin des montagnes.

Et la reine aimait à suivre du regard par une des croisées du château son fils heureux, ce fils dont elle exaltait l'imagination pour mieux endormir la raison et la réflexion; ce fils qu'elle voulait charmant, vif, gracieux, élégant, beau, passionné, tout, excepté roi, tant qu'elle serait la reine mère.

Elle était servie à souhait par lady Jersey : en quelques mois, le prince fut le plus brillant cavalier de la cour; il parlait chevaux comme Charles II, en attendant comme



lui de savoir faire aussi en maître la cour aux dames. Malheureusement, il savait aussi comme ce roi, qui n'a guère légué la gloire de son nom qu'à une espèce de petits chiens, il savait aussi faire admirablement des dettes. Précocité ravissante! au bout d'un mois de cette nouvelle existence, on présenta un jour à l'intendant du château une première note des dépenses faites par le jeune prince à ses fournisseurs de Windsor. Elle est trop curieuse pour que l'histoire des petits faits ne l'ait pas recueillie. La voici telle que la donne Thomas Dawnson dans son *Passe-temps de Windsor.*

DOIT LE PRINCE DE GALLES, AVEC TOUT LE RESPECT QUI LUI EST DU :

1° Au marchand de fouets..........................	50	liv. sterl
2° Au carrossier..................................	103	—
3° Au maréchal-ferrant............................	40	—
4° Au marchand de gâteaux.........................	200	—
5° Au marchand de glaces..........................	80	—
6° Au marchand de poudre de chasse et d'armes......	70	—
7° Au marchand de gants...........................	30	—
8° Pour avoir tué une vache qui n'appartenait pas au château, par une imprudence bien naturelle au prince..................................	10	—
Total..................	583	—

Ainsi, en un mois, le jeune prince de Galles avait dépensé, dans la petite localité de Windsor, quatorze mille cinq cent soixante-quinze francs. Bon Dieu! que n'allait-il pas dépenser à Londres où il y a bien autre chose que des marchands de gâteaux et des marchands de gants! Il est

vrai qu'on n'y est pas exposé à tuer des vaches par imprudence.

On parla beaucoup sans doute, d'abord tout bas, puis en souriant finement, de l'intimité du jeune prince avec la belle lady Jersey... Mais on comprend si bien tout dans ce monde élevé, où tout est permis, excepté de juger, et surtout de désapprouver! Quel mal à ce que le prince ne veuille aller à la promenade et à la chasse qu'avec lady Jersey? Faut-il pas qu'il attende d'être marié pour aimer? Et d'ailleurs, comme rien ne lui fait une nécessité d'aimer la femme qu'il aura un jour, qu'il aime avant, qu'il aime pendant ou après le mariage, la chose n'est pas très-grave. Et puis, ne vaut-il pas cent fois mieux qu'il essaye des passions avant que les passions ne le surprennent? Où est le danger? Après lady Jersey il y aura une autre lady, après une comtesse, une duchesse, après une duchesse une autre duchesse. Voilà, et autres choses, ce qu'on disait. Ce n'est pas tout à fait ce que pensait lady Jersey, sous son grand front couronné d'un diadème de cheveux qu'elle voulait couvrir d'un autre diadème, non pas de celui qui vaut quelques cent mille francs par ses perles et ses diamants, mais du diadème invisible qu'ont porté en France Mme de Maintenon, en Espagne Mme des Ursins, celui qu'on fait soi-même, qu'on tresse de génie, de persévérance, d'adresse et d'inébranlable volonté.

Elle savait bien, lady Jersey, sans que la vie le lui eût appris, que les maîtresses de cour ont un règne si rapide que souvent on ne le voit pas passer. Elle savait le sort de Mme de Montespan, dont le cercueil ne jouit pas même tout de suite des honneurs de la terre sous le règne du bien-aimé qui l'avait tant aimée aussi.

Lady Jersey savait cela, elle savait tout, comme en général savent tout les grandes destinées de femmes qu'ap-

pelle l'histoire pour jouer ses plus grands drames et ses plus surprenantes comédies.

Et voici qui le prouve.

Un jour qu'elle et le prince de Galles avaient battu la forêt de Windsor et ses milliers d'allées, allant où les menait leur charmante fantaisie, ils se trouvèrent aux limites d'un carrefour.

Tout à coup le prince jette un cri de surprise...

CHAPITRE VIII

Une jeune fille de seize à dix-huit ans était tout à coup apparue au prince de Galles, s'était timidement approchée de son cheval, et les yeux baissés, les joues colorées d'un rose transparent, les lèvres émues, elle attendait. La fière comtesse, qui avait quelques pas d'avance sur le prince, n'entendant plus le galop, dans le bruit duquel se fondait celui de son poney, se retourna et revint de toute vitesse pour connaître la cause qui avait ralenti la course de son compagnon.

Le tableau se compléta par sa présence à ce rond point de la vaste et silencieuse forêt.

Elle releva son voile vert et le bord de son feutre gris pour voir plus à l'aise le visage de la jeune inconnue, dont les regards s'étaient enfin levés comme pour appeler

l'attention du prince, mais dont la bouche comprimée par l'effroi ne s'ouvrait pas encore.

— Mademoiselle a sans doute quelque motif pour se placer ainsi devant les pas de Son Altesse, dit d'une voix indulgente lady Jersey, en rangeant son cheval en face de celui du prince, en sorte que la jeune fille se trouva entre elle et lui.

— Oui, madame, j'ai un motif.

— Veuillez le dire, Son Altesse vous écoutera.

— De tout mon cœur, reprit le prince.

— Avec attention, dit lady Jersey, trouvant l'accueil fait par le jeune homme un peu trop encourageant au début.

— Nous attendons, mademoiselle, nous attendons, continua-t-elle, voyant que la confidence tardait bien à venir.

— Mon père, put-elle dire enfin... mais c'est tout ce qu'elle dit.

— Votre père?

— Le prince est un peu pressé, dit à son tour lady Jersey, qui s'apercevait que l'embarras du prince augmentait en raison de celui de la jeune fille, et je vous prierais de ne pas l'arrêter trop longtemps.

— Mais non, mais non! interrompit étourdiment le prince de Galles, je ne suis pas pressé, et j'attendrai que mademoiselle veuille bien me dire... Mais nous ne sommes pas bien pour causer, vous à pied, moi à cheval. Milady, obligez-moi de tenir un instant la bride... Mais non... Oh! pardon, je vais l'attacher à cette branche de chêne...

Le prince était sauté à terre, avait noué la bride à un arbre. Il se découvrit avec une familiarité bien gracieuse. Pendant ce temps l'inconnue avait sorti de la poche de sa robe écossaise un pli assez large, dont la forme carrée ne laissait pas de doute sur le caractère du contenu.

— Je l'avais deviné: c'est un placet.

— Oui, madame, répliqua un peu enhardie celle qui le présentait.

— Très-bien! Son Altesse le lira ce soir, demain, à loisir...

— Mais non! je le lirai tout de suite, répliqua le prince en le prenant avec empressement... mais non!...

— C'est différent, murmura lady Jersey, qui regarda plus attentivement encore les traits beaux et naïfs de la jeune solliciteuse.

— Que vous êtes-bon! s'écria celle-ci, qui fit le mouvement de s'éloigner.

Le prince la retint doucement par le bras, et ses bras étaient nus, comme il était d'usage alors à la campagne de les avoir.

— Puisque monseigneur le permet...

— Je vous en prie.

Lady Jersey ne perdait pas la plus fugitive nuance de cette aventure au milieu du bois, à la saveur si romanesque, et qui lui remettait naturellement en l'esprit le charmant fabliau d'Henri IV et Fleurette. L'impression produite sur le prince ne lui échappait pas. Celui-ci décacheta lentement le pli, tandis que la jeune fille s'adossait contre un chêne au bord du chemin et jouait de la pointe de son joli pied distrait avec les touffes d'herbe de la lisière.

— Vous ne lisez pas? dit en riant la comtesse.

— Pardon, madame, répondit un peu piqué le prince, qui, en effet, ne lisait pas du tout.

Il lut pourtant et à haute voix :

« Prince,

» La renommée de bonté que vous avez déjà dans tout

» le canton me fait oser vous demander une faveur, une » grâce... »

— A moi? s'interrompit le prince avec un étonnement naïf : on lui adressait pour la première fois un placet.

— A vous, murmura la jeune fille appuyée contre le vieux chêne, adorable contraste qui prêtait à cette scène une couleur digne d'être reproduite par le suave peintre Laurence ou le gracieux Landseer, le Müller anglais.

— Puisque c'est à vous, continuez, dit lady Jersey en jouant avec le bout de sa cravache.

Et le prince continua :

« Mais j'ai peu d'espoir de l'obtenir... »

— Pourquoi cela? dit le prince, pourquoi cela? répéta-t-il plus vivement encore.

— Si vous vous arrêtez ainsi à chaque phrase, dit la comtesse, le placet deviendra un dialogue plus ou moins spirituel, mais nous n'en aurons jamais la fin.

— Vous avez raison, madame.

Il reprit comme un écolier grondé :

« Mais j'ai peu d'espoir de l'obtenir. Ma mère s'est » déjà adressée à Sa Majesté votre père, qui a répondu » par un refus. »

— Mais alors, dit la comtesse, je ne vois pas...

— C'est vous, madame, cette fois, qui interrompez.

— Je vous demande pardon, prince, mais il me semble que puisque Sa Majesté n'a pas cru devoir accorder...

— Tenez! dit brusquement le prince qui se sentait l'impatience de l'autorité au contact de cet acte d'autorité qu'on lui soumettait, tenez! mademoiselle, laissons ce papier. Il plia comme il put le placet et le fourra dans la poche de sa veste de chasse. — Dites-moi ce qui est écrit là-dessus, ou plutôt répondez-moi, poursuivit-il en

prenant délicalement la main de la jeune fille, qu'il empêcha de s'agenouiller.

— Votre père ?... disiez-vous...

— Il est mort.

— Pauvre enfant!

— Nous sommes huit enfants! Mon père a été tué au service: il était lieutenant...

— Rien que lieutenant?

— Il ne pouvait pas être davantage.

— Pourquoi rien que lieutenant?

— C'est que mademoiselle est catholique, interrompit sensément lady Jersey; et vous n'ignorez pas, prince, que les catholiques ne peuvent pas dépasser ce grade dan sles rangs de l'armée anglaise.

— En effet... dit le prince, qui ignorait profondément cette odieuse particularité de l'époque. Mais continuez, mademoiselle.

— Or, mon père étant catholique et étant mort dans ce grade inférieur, ma mère s'est vu refuser la petite pension qu'elle sollicitait de Sa Majesté, votre père, pour nous aider à vivre en Irlande.

— Vous êtes Irlandaise ?

— Une Fitz-Herbert; j'arrive d'Irlande pour solliciter...

— Vous êtes venue exprès? vous avez traversé la mer...

— Le capitaine m'a donné le passage presque pour rien.

— Et quelle est la pension que vous demandez ?

— Cent livre sterling.

— Rien que cela ! Mais c'est une plaisanterie...

— Mais, prince, interrompit à demi-voix lady Jersey, prenez garde !

Le prince n'entendait pas lady Jersey.

— C'est une véritable plaisanterie... cent livres de pen-

sion... Mais les valets de chiens de mes oncles Glocester et Cumberland ont des pensions plus fortes, trois fois plus fortes... et un brave soldat... un lieutenant... tué au service de mon père, au mien... car je suis un peu mon père... cent livres sterling !...

— Ah ! mon prince, disait la jeune fille, dont les yeux, les joues, les lèvres, se couvraient de larmes touchantes.

— Cent livres sterling ! mais c'est une aumône !

— Mais, prince, disait de son côté lady Jersey moitié sérieuse, moitié comique, vous n'avez pas encore de liste civile...

— Je vous accorde deux cents livres sterling de pension... sur ma cassette.

— Vous n'avez pas de cassette.

— Demain vous toucherez une année de pension.

— Mais vous n'avez pas un penny, s'écria lady Jersey effrayée de cette générosité, et vous voulez !... vous n'avez pas un penny.

— C'est vrai ! dit le prince tout ébahi.

La jeune Irlandaise devint soudainement triste. La pension s'envolait. Lady Jersey éclata de rire.

Le prince confondu remonta brusquement à cheval, indigné contre lui-même d'avoir tant promis et d'avoir si peu à donner. Il piqua des deux pour repartir. La comtesse arrêta le mouvement.

— Mademoiselle, dit-elle à la jeune Irlandaise en lui tendant la main, tout n'est pas encore perdu. Venez demain ici à la même heure, et peut-être aurons-nous une réponse favorable à vous apporter.

Les deux chevaux s'élancèrent à la fois.

Trois cents pas plus loin, le prince, sur le visage duquel la colère, la mauvaise humeur, le dépit concentré, la honte,

l'insensibilité, la reconnaissance écrivaient leur lutte, se retourna brusquement. Il s'écria :

— Milady, regardez ! elle est à genoux, elle nous regarde ! elle est à genoux !

— Venez ! dit impérieusement la comtesse, venez ! — C'est assez en un jour, dit-elle plus bas ; oh ! oui, c'est assez ! c'est trop !

Quand les chevaux reprirent le trot, elle dit au prince, beaucoup plus rêveur qu'en allant :

— Avouez que votre bon cœur vient de vous entraîner bien loin. Vous avez promis deux cents livres sterling de pension... que vous voilà forcé de faire...

— N'est-ce pas ?

— Un prince ne jette pas sa parole au vent comme le premier homme venu. Vous n'êtes pas roi...

— Dieu veuille que je ne le sois pas de longtemps !

— Où trouverez-vous ces deux cents livres ?

— Je vendrai...

— Quoi ?

— Je n'en sais rien, répondit le prince, en qui s'éveillait déjà cet esprit de ressources qu'il poussa si loin. Je les demanderai à ma mère.

— En faveur d'une Irlandaise, d'une catholique ? Vous serez bien reçu.

— Cependant...

— Voulez-vous, prince, suivre mon conseil ?

— S'il doit me rapporter deux cents livres.

— Oui.

— Je vous écoute.

— Le vicomte Malden est de votre âge, il a fait ses études avec vous, il a partagé vos jeux...

— C'est lui dont vous voulez que je fasse mon secrétaire ?

— Oui...

— Ensuite ?

— Il est riche.

— Plus que moi.

— Pour le moment.

— Ce moment peut être long.

— Je lui demanderai cette somme...

— Mais...

— Il sera trop heureux...

— Vous le protégez.

— Un peu, je l'avoue.

— Beaucoup.

— Il vous aime tant! mais acceptez-vous ?

— J'accepterais du diable pour obliger cette adorable enfant.

— Votre secrétaire vous sera de son côté éternellement reconnaissant.

— Il est donc mon secrétaire ?

— Aux appointements de deux cents livres sterling.

— Qu'il me donne. Je ne me ruinerai pas.

— Vous la trouvez donc adorable ? reprit la comtesse.

— Pas autant que vous.

— Vous êtes dans vos jours de largesse, prince.

Le prince se tut et la comtesse de son côté garda le silence jusqu'au château.

Quand ils furent arrivés, elle dit au prince de Galles, en lui serrant la main :

— Pas un mot de cette aventure.

Le prince, après l'avoir regardée :

— Pas un mot.

Ils rentrèrent tous les deux dans les appartements.

En passant dans les siens, la comtesse se débarrassa brusquement de son costume de chasse, lançant au loin ses gants, sa cravate et son feutre; elle bondissait d'im-

patience. Elle éprouvait un dépit dont elle craignait d'approfondir la cause; elle le sentait pourtant : elle l'étouffait. Ah ! on n'est pas impunément jeune et belle; on ne vit pas impunément, même à la cour, auprès d'un jeune homme qui exhale l'amour par tous les pores. La crise fut violente; elle fut courte. Lady Jersey marcha sur sa jeunesse, sur ses sens, sur son cœur, comme, dans un incendie, on marche sur des tisons pour les éteindre : elle s'éteignit; elle devint froide. Elle sonna : un valet accourut :

— Lord Malden!

— Il est au château.

— Je le sais. Qu'il vienne sur-le-champ.

Deux minutes après, le vicomte de Malden était introduit auprès de la comtesse.

— Madame...

— Vous êtes secrétaire du prince. Je vous l'annonce.

— Et c'est à vous que je dois...

— Oui... à moi... mais écoutez-moi, vicomte...

— Ce bonheur!... il n'en est qu'un que je mets au-dessus de celui que vous m'annoncez. Jamais mon amour pour vous n'a comme aujourd'hui...

Le vicomte Malden pressait à genoux les mains glacées de la comtesse.

— Vous aimez tous ainsi!

— Combien ne vous l'ai-je pas dit de fois?

— Prouvez-le-moi une seule!

— Parlez!

— Demain je n'accompagnerai pas le prince de Galles à la promenade.

— Il ira seul?...

— Non, avec vous.

— Je l'accompagnerai?

— Non... vous le suivrez.

— Je le suivrai?

— Oui, sans être vu... entendez-vous?... sans être vu.

— Je vous écoute.

— Et vous me direz au retour tout ce que vous aurez vu.

— Mais...

— Rien de plus. Acceptez-vous?

— Quand vous ordonnez, madame...

— Je vous en prie. Vous me direz tout, répéta-t-elle. A propos, vous donnerez ces deux cents livres au prince. Vous les donnerez de votre part.

La comtesse ouvrit son secrétaire et y prit la somme qu'elle venait de dire.

— Adieu, maintenant, adieu!

— Vous penserez à moi?

— Oui... oui... adieu!

— A ce que vous m'avez promis?...

— J'avais promis de vous faire nommer secrétaire du prince. Vous l'êtes...

— Vous m'aviez aussi promis...

— La cloche du château, — vous l'entendez? — sonne l'heure du dîner, interrompit la comtesse, congédiant ainsi d'une manière soucieuse et froide le vicomte de Malden.

— Mais je suis fou d'amour pour vous!

— Le dîner! le dîner! adieu!

— Cruelle!

— Vous avez raison: vous êtes fou!

CHAPITRE IX

Après le dîner, la reine pria la comtesse de Jersey de passer avec elle dans les petits appartements, et là, bien reposée dans son fauteuil de velours, bien enveloppée de ces longues dentelles noires flamandes, qu'elle affectionnait tant, elle dit affectueusement à la comtesse :

— Et le jeune prince ? qu'en faisons-nous ?

— Toujours charmant, Votre Majesté.

— Je m'en aperçois bien. Vous parvenez donc à le distraire de toute pensée trop sérieuse pour son âge, pour sa santé ?

— J'y parviens quelquefois, madame, et son excellent naturel... fait le reste.

— Continuez, comtesse, continuez. Il n'aura que trop tôt les ennuis et les soucis des affaires. Ce serait d'ailleurs un meurtre de gâter ce teint si frais, ces joues si roses,

ce front si jeune, par le frottement de toutes ces vilaines questions politiques. Aime-t-il l'équitation ?

— Oui, Majesté beaucoup.

— La chasse?

— Passionnément.

— La danse?

— Comme une femme. Il aime tout madame. J'ignore ce qu'il n'aime pas, poursuivit la comtesse, qui ne savait répondre que par monosyllabes aux questions de la reine.

— Je m'en félicite, comtesse, et je vous en remercie bien cordialement. Je m'applaudis chaque jour de vous avoir confié cette partie de son éducation. Vous recevrez le prix de cette attention, de ces soins... vous aurez un jour toute son affection.

— Toute son affection! murmura intérieurement la comtesse, les yeux attachés au cadran de la pendule, comme si elle eût voulu contraindre les aiguilles à marquer les heures du lendemain.

Enfin la royale soirée s'écoula et la nuit bien agitée de la comtesse eut aussi une fin. Elle avait du mal à museler ses vingt ans. Elle les tenait pourtant par le cou, elle les étranglait, elle allait les faire impitoyablement mourir. Mais quel assaut! quelle résistance! quel combat! Les femmes qui n'ont pas de cœur en ont eu un, mais elles l'ont tué en silence. Le suicide s'est fait.

Le matin une autre comédie l'attendait, mais une comédie espagnole où il y a plus de véritable sang répandu que dans les tragédies.

— Que m'apprend-on? vint lui dire le prince, prêt, comme de coutume pour la promenade, que vous ne m'accompagnez pas? mais c'est impossible!

— On vous a dit vrai, prince, je suis aujourd'hui un peu indisposée.

— Oh! alors... comme j'en suis désolé!

— La fraîcheur d'hier...

— C'est juste. L'air était d'une pureté hier...

— Vous voulez dire d'une humidité...

— Ah! oui, d'une humidité; je me trompe.

— Comme son esprit flotte ailleurs! pensa la comtesse.

— Ainsi, c'est décidé, vous ne venez pas avec moi?

— Non... vous m'excuserez...

— Ah! je vais bien m'ennuyer!

— Vous êtes trop bon, prince.

— Mais je serai revenu de bonne heure.

— Merci! cependant, il ne faut pas...

— Oh! non, je vous le promets, je vous l'assure.

— Vous n'y êtes pas forcé.

— A propos, reprit le prince tout en se regardant avec satisfaction dans la glace, mon secrétaire m'a remis deux cents livres sterling.

— N'était-ce pas convenu entre vous et moi?

— Je poursuis ma folie, vous voyez. Je donnerai la pension promise à cette petite Irlandaise.

— C'est un devoir pour vous, prince, vous avez promis.

— Elle ne viendra peut-être pas. D'ailleurs, je vous avoue que je ne me souviens plus du tout, mais du tout, de l'endroit de la forêt où nous avons fait sa singulière rencontre.

— Eh bien! ni moi non plus, dit la comtesse jouant le même air faux que le prince de Galles.

— Mais à bientôt, milady, à bientôt! Si vous l'exigez, je n'irai que demain à ce rendez-vous.

— Du tout, du tout!...

— Pour peu que vous le désiriez...

— Je ne désire que l'exactitude de vos promesses, moi.

— C'est uniquement pour vous obéir, si j'y vais.

— C'est moi maintenant qui l'y force! pensa lady Jersey. Mais partez, je vous en prie, partez!

— On dirait que vous êtes pressée de me congédier.

La comtesse sourit.

— Voulez-vous que je vous envoie Malden? Vous ferez de la musique pendant mon absence. Je n'ai guère que de la musique à faire faire au secrétaire que vous m'avez donné.

— Je veux bien, répondit lady Jersey, envoyez!

— Il sera heureux pour moi, madame...

— Quand Son Altesse voudra partir, vint dire un des grooms du prince.

— Demandez à Madame.

— Tout de suite! dit lady Jersey, voulant épargner au prince l'embarras de son impatience.

Le prince de Galles baisa la main de la comtesse et s'éloigna.

Il ne m'a jamais aimée! dit celle-ci quand le prince eut quitté l'appartement, mais il ne m'aime plus: mot d'une profondeur rare dans son effroyable contre-sens.

Elle mit ensuite sa main crispée à l'endroit du cœur et elle dit, pour en dompter la révolte:

— A bas les griffes, tigre! je ferai un tapis de ta peau et je marcherai dessus.

« Comme le prince de Galles, quoique bien jeune en-
» core, atteignait l'âge de prendre place à la chambre des
» lords, on commença à s'occuper, dit Georges Croly dans
» son *Histoire de Georges IV,* de lui créer une pension.
» Mais, ajoute-t-il avec une sérieuse naïveté : *The times*
» *were hostile to royal expenditure*. Les temps étaient hos-
» tiles aux prodigalités envers la majesté royale; et le roi,
» dans le double but de ne pas alourdir les charges publi-
» ques et surtout de ne pas encourager l'esprit de dépense

» qu'il avait remarqué chez son fils, — il n'avait pas ou-
» blié la note de Windsor, — demanda seulement 50,000
» livres sterling par an, payables en dehors de la liste
» civile. La proposition fut fortement débattue dans le
» cabinet. Fox insista pour que la pension fût élevée à
» 100,000 livres par an, mais Sa Majesté tint ferme. Il ne
» demandait aux chambres que 60,000 livres pour les frais
» de premier établissement. Les chambres votèrent. A
» partir de ce moment, ajoute Croly, commence la bizarre
» carrière du prince, dont il fait le portrait suivant:

» Son rang seul eût suffi pour lui assurer des flatteurs,
» mais il eut des titres plus hauts aux hommages. Il était
» un des plus beaux hommes de l'Europe (*He was one of*
» *the handsomest men in Europe*). Son maintien était
» ouvert, sa figure expressive, et toute sa personne re-
» marquable par une élégance aisée et une dignité parti-
» culière. Ses contemporains le peignent encore comme
» un modèle des hommes à la mode et d'une perfection
» inouïe. Il possédait les qualités qui attirent et retiennent;
» il parlait les principales langues modernes avec netteté;
» il était aussi musicien plein de goût, et de bonne heure
» il avait acquis une connaissance étendue de la littéra-
» ture anglaise. Markham et Jackson, ses deux profes-
» seurs, l'avaient doté d'un excellent fond d'études clas-
» siques, et la nature l'avait favorisé du talent de parler
» en public avec facilité, dignité et énergie. Cependant,
» s'il faut convenir que ses qualités firent l'étonnement
» de son siècle, des jeunes gens qui l'admirèrent, des
» femmes, dont il fut follement l'idole, il ne faut pas ou-
» blier non plus que chaque pas qu'il fit dans la vie le
» plongea davantage dans de grands, dans d'énormes
» embarras pécuniaires, qu'il s'écarta largement de ses de-
» voirs naturels en s'aliénant l'affection de son père, et en

» se jetant dans les bras d'une faction aussi hostile à sa » dignité qu'à sa couronne [1]. »

Toujours préoccupé de son fils aîné, dont il ne croyait pas avoir assuré l'avenir en lui montant une maison, Georges III, dans ses moments lucides, songea sérieusement à lui choisir une femme parmi cette pléiade de princesses allemandes du milieu de laquelle il avait détaché la sienne, Sophie-Charlotte, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz. Mais, par malheur, il n'avait plus lord Harcourt sous la main, pour aller en grande pompe négocier un mariage pareil au sien pour son fils, ce fils dont la haute naissance fut marquée à Londres par l'entrée des lingots d'or et d'argent enlevés sur les Espagnols par trois frégates anglaises au cap Saint-Vincent ; un trésor de treize millions sterling, trois cent vingt-cinq millions de notre monnaie ! Mais s'il n'avait plus lord Harcourt à sa disposition, il lui était permis d'avoir recours aux trente-huit portraits de princesses allemandes, destinées de tout temps à s'asseoir sur tous les trônes et à les féconder.

Le bon père, qui avait pris ses précautions secrètes pour se munir de ces graves images de futures belles-filles, les avait alignées et placées sous ses yeux attentifs par ordre alphabétique ou de principauté, et il attendait que l'inspiration lui indiquât un choix. Il allait des yeux du duché d'Oldenbourg au menton de galoche de la seigneurie de Kniphausen ; des cheveux roux du Mecklembourg-Strélitz au front altier de Saxe-Weimar ; des épaules de Saxe-Cobourg-Gotha aux pieds de Schwarzbourg-Sondershausen ; de la bouche d'Anhalt-Bernbourg aux bras potelés d'Anhalt-Cœthen, écartant des robes à

[1] *The personal history of his late majesty George the Fourth*, vol. I. chap. IV, pages 63 et 64.

panier, traversant des nuages de poudre ou méditant sur de vastes perruques enrubannées.

Ah! son fils serait bien heureux quand il lui dirait : Prince, prends une épouse parmi ces belles tapisseries historiques qui ne t'apporteront pas un sou : — à quoi bon! tu es assez riche par toi-même, — mais qui t'apporteront dix, douze, quinze et même vingt enfants, des Glocester, des Cambridge, des Cumberland et des princesses sans fin. Et ces braves duchesses, princesses et altesses semblaient toutes lui sourire du fond de leur ivoire et de leur émail et lui dire : Majesté, prenez-moi, moi je sais lire la Bible en dix-sept langues ; moi je sais chanter les psaumes à ravir ; moi je danse le menuet d'Exaudet comme à la cour de Versailles ; moi je suis une bonne ménagère ; moi... c'était une mer pleine de délices filiales, conjugales et nuptiales, pour ce prince abîmé dans la contemplation de ces trente-huit portraits, plus Mecklembourgeois les uns que les autres. S'il avait pu les donner toutes les trente-huit à son fils, que d'héritiers! que de fils! que de petits-fils! Ce n'est pas que son fils les eût refusées... oh non! pourvu qu'elles eussent été toutes les trente-huit jolies, aimables, jeunes, jeunes surtout. La Confédération entière ne lui eût pas fait peur.

Georges III se livrait à cette occupation dont l'utilité n'était pas sans importance, on en conviendra, tandis que son fils ne songeait guère en ce moment à se marier. Peut-être y songeait-il aussi, mais à sa manière : que la route lui soit belle et l'ombre protectrice dans les longues avenues des bois!

Quant à lady Jersey, enfermée aussi dans ses appartements, elle pensait de son côté au prince de Galles, mais dans un ordre de sentiments qui ne lui laissait pas toute la patience dont Georges III jouissait en ce moment en

parcourant sa galerie de portraits. Malgré sa volonté si ferme, elle cédait à l'impulsion qui la poussait haletante et brûlante à la poursuite de celui qu'elle avait envoyé seul au rendez-vous. Elle y était aussi à ce rendez-vous, elle y était par le cœur, par l'esprit, par l'âme, par la jalousie, par la jalousie qui donne la seconde vue, celle qui ne trompe presque jamais. Oh! elle voyait, elle entendait des choses, des paroles qui l'empêchaient de garder un instant la même place! Elle se levait, s'asseyait, ouvrait la croisée, la refermait. Pourquoi n'était-elle pas partie? Pourquoi n'avait-elle pas suivi le prince? Pourquoi cette résistance? Pourquoi ne s'était-elle pas défendue? Pourquoi souffrir quand on peut vaincre?

— Je ne veux vaincre qu'une chose, s'écria-t-elle en jetant au feu un magnifique éventail qui lui tomba sous la main, un joujou de cent livres sterling, peint par le célèbre Mayer; je ne veux vaincre que moi! Il y a dans ce vieux château de Windsor une reine qui est le roi : je dois, je veux lui succéder, et pour cela, souffrons! Si ce cœur si aimable, si passionné, si dangereux, nous revient, tant mieux! s'il m'échappe, tant mieux encore, je serai plus tôt libre.

C'est au milieu des cris et des violences de cette guerre civile allumée dans son cœur que la main frémissante de la comtesse, qui prenait tout avec égarement et rejetait tout avec colère, saisit dans un coin de sa bibliothèque un petit livre placé par le hasard, cette providence du mal, sur un rayon. En ce moment il causait un bruit d'enfer à Londres. On se l'arrachait dans les théâtres et dans les clubs. On le lisait, puis on le jetait aussitôt au feu. La comtesse l'ouvrit comme on ouvre une porte qui mène on ne sait où, et elle s'arrêta machinalement au titre. Il méritait mieux qu'une attention aussi fortuite :

List of Covent-Garden ladies, containaing the histories and some curious anecdotes of the most celebrated ladies now in the town, or, on kepping and also of many of their keepers. « Liste des dames de Covent-Garden, contenant » l'histoire des plus célèbres ladies maintenant en circu- » lation ou en puissance de protecteurs; celle de plusieurs » de ces protecteurs; le tout suivi de quelques anecdotes » curieuses. »

Étrange livre! se dit la comtesse un peu effrayée, et cela moins par corruption d'esprit que par l'instinct de réserve inné chez la femme : que peut-il contenir? Qu'est-ce donc que ces femmes de Covent-Garden? Elle feuilleta le livre comme on relève les pétales d'une fleur inconnue sans savoir au juste ce qu'on cherche, sans penser qu'on touche peut-être du poison. Mais l'inconnu! l'inconnu! qui l'a jamais fui! D'ailleurs ce démon de livre avait pour ainsi dire des titres et des sous-titres en forme de crochets qui harponnaient l'attention au passage et ne la lâchaient plus. La comtesse de Jersey lut encore ceci :

Miss Thomson, n° 19 Berners-street.

« Cette dame s'est montrée l'été dernier à Brighton; » elle a chanté avec grand succès sur le théâtre de cette » ville. Elle a un corps imposant, *commanding figure;* son » teint est beau, mais marqué de rousseurs. Elle s'habille » très-élégamment et consomme un grand luxe de queues » traînantes, répétant cet adage qu'elle tient de ses pro- » tecteurs pris dans la marine : que le vaisseau muni de » bonnes voiles arrive toujours à bon port. — *That the* » *ship with good sails will always reach a good port.* »

La lumière se faisait par degré dans le corridor sombre où la comtesse avait mis le pied : elle comprit!

— Mais ce sont des biographies de certaines femmes de Londres, s'écria-t-elle... des histoires d'actrices... des anecdotes de coulisses... — ce qu'elle se démontra plus clairement encore quand elle arriva, toujours sans vouloir continuer, à cette seconde biographie :

Miss Gilbert, Clement's-Lane.

« Elle est restée pendant quinzejours absente du théâtre » de Covent-Garden par suite du malheur dont elle fut » frappée. Un voleur s'étant introduit chez elle pendant la » nuit, lui vola, devinez quoi ? Son talent ? — Non. — » Son amant ? — Non. — Son râtelier ! ! »

Ces deux fragments auraient dû suffire et au delà pour donner une idée complète du livre entier à lady Jersey. Pourtant elle ne le fermait pas... Il y a dans l'abîme une voix qui appelle, dans la pente une raison qui attire, disons le mot, il y a dans le mal quelque chose qui pousse... Le diable, qui prend toutes les formes, ne déteste pas celle du livre... Lady Jersey commença donc une troisième biographie des femmes de Covent-Garden, parmi lesquelles il s'en trouvait aussi beaucoup de Drury-Lane. Elle lisait déjà ce titre :

MISTRESS ROBINSON...

quand on gratta à sa porte : soudainement elle fit une corne à la page, ferma le livre et le repoussa avec vivacité dans les rayons de la bibliothèque. Mais ce nom de Robinson lui resta dans la mémoire et comme sur les lèvres... Elle ne l'oublia plus... Plus tard elle devait y revenir... Elle y revint.

Le vicomte de Malden entra.

— Vous m'avez chargé d'une commission ou d'une mission, comme il vous plaira de l'appeler, madame, qui n'était pas sans difficulté, je vous jure.

— Où serait le mérite, vicomte?... Mais de quelle espèce de difficulté entendez-vous parler?

— Il n'y a pas encore la moitié des feuilles aux arbres, et il n'est pas du tout aisé de suivre quelqu'un sans être vu.

— Mais enfin vous avez vu! dit lady Jersey, qui ne priait pas même lord Malden de s'asseoir, quoiqu'il parût très-fatigué et qu'il fût crotté comme un piéton qui aurait traversé une ville de la Bretagne en plein hiver. Elle avait bien d'autres préoccupations!... Mais enfin vous avez vu?

— Des choses extraordinaires!

— Vous m'effrayez, milord!

— Mais charmantes...

— Comme il me rassure!

— Saviez-vous où vous m'envoyiez?

— Pas précisément... Pourtant je mentirais si... Mais qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu?

— Oh! entendu!... rien.

— Comment, vous n'avez rien entendu! — mais alors...

— Permettez, madame, je puis tout pour vous, mais me rendre invisible... et il eût fallu se rendre invisible pour s'approcher assez pour entendre sans être vu.

— Et du moins qu'avez-vous vu? demanda la comtesse, résignée à se contenter de l'espionnage muet du vicomte de Malden.

— D'abord, le prince, à la lisière du bois, est descendu de cheval, est allé à la rencontre d'une jeune fille qui paraissait l'attendre...

— Qui l'attendait.

— Ah! vous saviez, madame...

— Je soupçonnais... j'ignorais... mais si j'avais tout su, je ne vous aurais pas envoyé, ajouta-t-elle vivement. — Je vous écoute.

— Avec un grand empressement, le prince a pris les deux mains de la jeune fille et lui a dit :

— Que lui a-t-il dit?

— Ah! voilà... malheureusement, j'étais à quarante pas dans la feuillée.

La comtesse hocha la tête avec impatience :

— Vous plaisantez, vicomte, avec une chose sérieuse.

— Ah! du moment où c'est si sérieux que cela, pardon!... je vous dirai alors que le berger a remis un petit paquet à la bergère... je ne sais quoi...

— La pension, murmura lady Jersey.

— Plaît-il?

— Rien. Continuez. Le berger, disiez-vous...

— Et la bergère semblaient se regarder beaucoup et se parler fort peu. Tout à coup, le ciel, qui était couvert depuis le matin... vous savez?...

— Je n'en savais rien... Mais qu'a à faire le ciel en ceci?

— Comment! ce qu'il a à faire? Il s'est mis à fondre en eau, et voici ce qui a eu lieu : le prince, passant prestement son bras autour de la jeune personne, fille de berger, fille de fermier ou de tenancier, je l'ignore, l'a mise en croupe avec lui sur son cheval. Ils sont ensuite partis... partis comme dans les ballades.

— Ils sont partis!... répéta si singulièrement lady Jersey, que le vicomte fut obligé de dire un peu cavalièrement :

— Vouliez-vous qu'ils restassent là?...

— Et vous les avez suivis?

— Toujours.

— Vous êtes charmant.

— Je vous remercie, mais j'étais bien mouillé... Oui, je les ai suivis. Ils sont sortis de la forêt, ont pris une route que je ne connais pas...

— Mais que vous retrouveriez au besoin, n'est-ce pas?

— Sans doute... Le beau temps est revenu, et quand le soleil s'est montré de nouveau, il éclairait le prince au milieu d'un cottage jouant avec plusieurs jeunes enfants et faisant un bouquet avec la jeune fille qu'il avait accompagnée. C'est bien innocent!

— Aujourd'hui, murmura la comtesse.

— Et fort exact surtout, ajouta le vicomte, qui poursuivit ainsi à travers les pénibles distractions, les nébulosités, les réflexions souterraines de la comtesse. Puis il est parti après avoir été embrassé par toute la famille, qu'il a beaucoup embrassée lui-même...

— Ah!... mais c'est... c'est du pastoral... Daphnis et Chloé...

— Êtes-vous contente de moi?

— On ne peut plus contente, monsieur de Malden. Mais, dites-moi, comment avez-vous trouvé cette jeune personne?...

— Mlle Fitz-Herbert?

— Ah! elle se nomme Fitz-Herbert.

— Oui, milady : mais me suis-je bien acquitté de ma mission?

— Oui, cent fois oui... Quel est ce bruit que j'entends dans la cour?

— C'est le prince que j'ai devancé de quelques minutes.

Lady Jersey courut à la fenêtre.

— En effet, c'est lui... Vite deux questions et deux réponses, vicomte ; je vous ai déjà fait la première question :

comment trouvez-vous cette miss Fitz-Herbert? J'ai mes raisons pour vous consulter.

— Elle est avec vous la plus jolie femme que j'aie vue depuis que j'existe. J'attends votre seconde question, madame.

— Croyez-vous que le prince?...

— Mais oui...

— Vous croyez...

— Que Mlle Fitz-Herbert sera la première maîtresse du prince de Galles.

— Eh bien! c'est mon avis, dit tranquillement la comtesse de Jersey en souriant. Ce sera sa première maîtresse!

Elle venait d'avaler le poison.

— Mais le prince, se reprit-elle, ne monte pas, je ne le vois pas...

Elle courut de nouveau à la fenêtre.

— Ah! le voici... Il vient... mais non... il se rend aux appartements de son père... Sa Majesté l'aura fait demander...

Le prince de Galles — lady Jersey ne se trompait pas — venait d'être appelé par son père, et l'on suppose assez dans quel but Georges III l'honorait de cette entrevue.

— Voyons! lui dit-il en le conduisant à la table sur le tapis de laquelle il avait mis en ligne les portraits des trente-huit princesses allemandes : quelle est celle que vous préférez?

— Pourquoi faire? demanda naïvement le prince de Galles.

— Pour épouser...

— Pour épouser, répéta le prince en passant assez cavalièrement en revue toutes ces descendantes d'Attila, de Genseric et de Théodoric. Ah! c'est pour épouser...

— Eh bien ?...

— Eh bien, mon père, voilà bien les mères; j'attends que vous me montriez les filles de celles-là.

— Les filles de celles-là ?... impert... Le roi s'arrêta.

— Monsieur ! dit-il à son fils en le regardant en face, vous ne sortirez plus du château de Windsor que vous n'ayez fait un choix entre ces trente-huit princesses allemandes.

Le prince s'inclina et sortit.

Il rencontra sur l'escalier le vicomte de Malden.

— Mon cher vicomte, venez, j'ai à vous parler.

Restée seule, lady Jersey courut à sa bibliothèque et reprit le petit livre si curieux et si équivoque qu'elle avait déjà ouvert. Elle reprit à l'endroit marqué par elle... elle lut à demi-voix :

Mistress Robinson...

Puis elle ne lut plus que des yeux et de l'âme... L'âme de lady Jersey !

— Oui ! s'écria-t-elle en fermant de nouveau le livre, mais cette fois avec une joie sombre, — il y a quelque chose là-dedans ! Il y a quelque chose !

HAPITRE X

Le temps marchait, il semblait tripler de vitesse en France vers les dernières années du règne de Louis XVI, qui allaient être aussi les dernières de la monarchie. C'était l'ivresse universelle des idées, et cette ivresse fit tout chanceler sur le plateau de l'Europe. Immense erreur de croire que le bouillonnement se concentrait dans les limites de Paris. Vienne, Berlin, Dresde, Florence, Stockholm, Madras, éprouvaient les convulsions nerveuses parties du foyer cérébral.

Londres surtout ressentait les moindres frémissements de Paris, de Paris qui n'avait jamais été plus agité dans sa fièvre, plus brillant dans son agonie, plus fou dans son dernier bal. La philosophie, l'*Encyclopédie* sous le bras, marchait la tête haute ; la bourgeoisie dictait fièrement ces redoutables cahiers où se trouvaient réglés les comptes de douze siècles de monarchie ; le clergé se sacrifiait

avec bonne grâce; les plus fiers évêques étaient devenus des abbés de Bernis, des abbés Gresset, des abbés Métastase et même des abbés Grécourt. L'abbé Raynal, autre singulier abbé, venait d'écrire son histoire philosophique des deux Indes, où il est question de tout, excepté des Indes. La chimie découvrait que l'univers de Platon n'était qu'un assemblage de gaz; Franklin détrônait à Passy la foudre et les tyrans, tandis que Delisle de Salles détrônait tout simplement Dieu, ce premier des tyrans, qui n'avait plus même l'amusement de l'innocente foudre. La chirurgie était aussi sur le point de détruire le vieux préjugé de la mort par la transfusion du sang. Montgolfier inventait les ballons; Cagliostro faisait de l'or, Mesmer des dupes avec le magnétisme: la famille avait pour code l'épître à Uranie; les jeunes filles lisaient le sein à demi nu la *Mélanie* de La Harpe, les jeunes gens la *Religieuse* de Diderot.

Et que faisait la cour pendant ce temps? La cour faisait comme tout le monde : elle était philosophe, sceptique, athée, et de plus elle dansait : elle dansait à Versailles, à Marly, à Trianon, à Meudon, pensionnait Mme du Barry, comme veuve de Louis XV, et criait à bas la *Bastille !* dans les petits soupers de Luciennes.

Voilà ce qu'imitait l'Angleterre en y ajoutant l'exagération funeste et ridicule de l'imitation. La bière échauffée est plus terrible cent fois que le vin en fermentation. S'il s'était rencontré un Mirabeau à Londres au lieu d'un Fox ou d'un Shéridan, l'Angleterre aurait eu en 1793 son 21 janvier. Heureusement pour elle, la guerre avec la France éteignit cette belle ardeur. Un coup de canon dissipa l'orgie; à cet appel, la noble Angleterre, renversant les tables, parut debout sur ses vaisseaux, le bon sens au front, l'honneur dans la poitrine, l'épée à la main.

Mais jusqu'à ce moment, et c'est celui où nous sommes dans le cours de cette histoire dont nous suivons les méandres, Londres fut livré à tous les égarements d'une vie sociale sans frein. Les seigneurs se ruinaient en petites maisons, en chevaux, en actrices, en fêtes et en orgies. Ils poussaient le servilisme du plagiat jusqu'à parler français, et quel français ! Livres, mémoires, correspondances, pamphlets, comédies, discours du temps, sont veinés d'un français bleuâtre qui constate les ravages de l'épidémie dans le corps social anglais.

Le révérend Georges Croly, l'historien du prince de Galles, après avoir tracé la figure hardie de la France en termes éloquents que nous aurions voulu copier, s'écrie tristement : *It was in the midst of the luxurious period that the prince of Wales commenced his public career.* « Ce fut au milieu de cette période de luxe que le prince de Galles fit son entrée dans le monde. »

C'est à ce début dans la vie qu'il fit restaurer et embellir son palais de Carlton, fameux dans les souvenirs de l'histoire contemporaine sous le titre de Carlton-House. Paris, Rome, Naples, dessinèrent les plus beaux meubles, taillèrent les plus riches tentures, envoyèrent leurs plus belles statues, leurs plus rares mosaïques pour décorer Carlton-House, qui fut pour le prince de Galles ce que Vaux fut pour Fouquet, Versailles pour Louis XIV : un abîme de dépenses. Il y laissa sa pension, sa liste civile, son crédit, l'espérance de son règne et une partie de son règne.

Il est vrai qu'on dînait toujours à Carlton-House, qu'on y soupait sans cesse, qu'on y jouait constamment. Les plus grands orateurs d'Angleterre, les plus illustres poëtes, les journalistes de l'opposition, les femmes à la mode, celles qui allèrent un jour de maison en maison en disant :

Nommez Fox, et demandez-nous ce que vous voudrez, et Fox fut nommé ! celles qui chantaient, déclamaient et dansaient sur les théâtres; tout ce qui avait un nom, un vice, un talent, une haine contre la cour, une colère contre le ministère, était bien venu jour et nuit à Carlton-House.

Nous nous trouvons un peu éloignés, il semble, de lady Jersey, du vicomte Malden, de miss Fitz-Herbert, de Windsor, du cottage dans le bois; pourtant nous ne nous en séparons pas, on va le voir. D'ailleurs, pas plus que les autres hommes, les princes ne recommencent l'existence à chaque pas. Un morceau de leur passé se coud toujours à leur présent : chez les uns, cette mosaïque est simple; chez les autres, elle est composée de tant de fragments, qu'elle est de toutes les couleurs et de mille pièces. Ainsi fut celle du prince de Galles. Il ne faut pas oublier non plus qu'une main mystérieuse le lançait ou le retenait à son gré; lui mettait une passion à chaque pas, pour qu'à chaque pas il trébuchât sur le chemin déjà si scabreux du devoir.

Miss Fitz-Herbert, lady Jersey, lord Malden, vont donc revenir et bien d'autres noms et d'autres beautés !

« En 1787, dit Croly dans un chapitre de son histoire, » curieux chapitre intitulé en toutes lettres : *The prince's embarrassments,* « Embarras du prince, » la position du » prince de Galles commençait à éveiller toute l'attention » et toute l'inquiétude du parlement et du pays. La pen- » sion qu'on lui avait accordée trois ans auparavant fut » reconnue entièrement insuffisante pour ses dépenses, » et il n'y avait d'autre remède à cela que d'avoir recours » à la nation. »

Puisque nous touchons à ce fameux chapitre des dépenses qui s'ouvrira si souvent en parlant du prince, n'ou-

blions pas de dire ce fait caractéristique de sa personne et de l'époque où il régna. Les succès des anglais, dans l'Inde, avaient mis les perles et les cachemires à la mode. Au lieu de tapis, il parut original au prince d'étendre des cachemires aux larges palmes sous les pieds de ses visiteurs, et la fantaisie, d'ailleurs excellemment poétique, se réalisa. Carlton-House, fut drapé dans ses principales pièces des plus doux cachemires de Delhi et de Gondalour. L'ivresse tombait sur les tissus du Bengale, et le bal foulait les roses d'Orixa. Ce luxe effrayant prit une place si étendue dans l'imagination contemporaine, qu'il devint proverbial à Londres de dire d'une femme dont la mise dépassait les moyens et les mœurs, dont les cachemires n'avaient pas exactement payé les droits à la douane de l'honnêteté : « Elle a sur les épaules un morceau des tapis de Carlton-House. »

Les amis du prince, ainsi qu'on les appelait, car il comptait déjà de chauds protecteurs politiques, avaient, dans l'origine, protesté contre l'exiguïté de la somme de cinquante mille livres sterling qu'on lui avait allouée à titre de pension. Mais le prince, réprimant leur zèle, avait manifesté son extrême répugnance à devenir une cause de mésintelligence entre le roi et ses ministres. « Le prince, dit Croly, devait alors cent cinquante mille livres sterling
» pour les frais seulement et embellissements de son pa-
» lais de Carlton-House. Alarmés sans doute, — Croly, dit
» *peut-être* (*perhaps*), moi je dis sans doute, — par la froi-
» deur notoire qui régnait entre lui et la cour, les créan-
» ciers voulurent être payés immédiatement. Le fait devint
» public : le roi en fut instruit, et sur son ordre une en-
» quête fut ouverte. Le résultat de cette enquête fut que
» le roi, surpris et indigné, fit appeler son fils et lui dit
» dans une conversation que le secrétaire de Fox a con-

» servée pour l'édification des héritiers présomptifs de
» tous les âges, s'il est dans la destinée du monde de
» compter encore beaucoup d'héritiers présomptifs : »

— On dit, monsieur, que vous habitez un palais de Sardanapale.

— Oui, mon père.

— Que vous avez des salons d'or, de perles et de cachemires.

— Oui, Majesté.

— Que vous avez fait des achats immenses de chevaux.

— Oui, mon père.

— Que vous passez une partie de vos nuits à jouer, et l'autre...

— Oui, Majesté.

— Que vous recevez chez vous tous les membres de l'opposition, tous ceux qui votent contre mon ministère, et par conséquent contre moi.

— Oui, mon père.

— Que vous avez des dettes considérables pour votre âge.

— Oui, Majesté.

— Vous en convenez !

— Voulez-vous que j'ajoute le mensonge à mes dettes ?

— Vous devez à Dieu et au diable.

— Vous venez précisément de nommer les deux seules personnes auxquelles je ne doive pas [1].

— Milord, je veux que vous vous corrigiez, que vous vous réformiez. J'ai le moyen, le moyen bien simple de

[1] Ce mot, qui a été attribué à vingt hommes d'esprit différents, est bien au prince régent. Du reste, il y a des mots qu'il faut être riche pour dire : un prince seul pouvait trouver celui-là.

vous ramener à l'ordre. Vous n'aurez plus un schelling de moi.

— Que votre volonté soit faite, mon père.

— Elle le sera. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Et moi, je sais ce qui me reste à faire.

— Adieu !

— Adieu ! Majesté.

CHAPITRE XI

Rentré chez lui, à son palais de Carlton-House, le prince réunit ses officiers, ses intendants, ses domestiques, et il leur dit : « Vous allez fermer mes appartements, mes croisées, mes écuries, et quand vous aurez rempli mes ordres, vous vous retirerez chacun chez vous, dans vos familles, où il vous plaira. Je n'ai plus besoin de vos services. »

Ce commandement fut exactement suivi.

Et dès ce jour tout bruit cessa dans Carlton-House et autour de Carlton-House. Le seul domestique qui fut conservé dans ce licenciement général répondait aux nombreux visiteurs habituels du prince : *Son Altesse ne reçoit plus, n'ayant rien reçu de son père.*

Cet événement fut la grande nouvelle du jour. On se portait en foule pour aller contempler l'originale solitude

de Carlton-House, et l'on attendait cinq heures du soir pour voir passer l'unique serviteur de l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, portant d'une main un plat sur lequel était un bifteck entouré de pommes de terre, et de l'autre une bouteille de bière, sobre et frugal repas de celui qui, une semaine auparavant, traitait à sa table les fourchettes d'or de la pairie et de la chambre des communes.

« Traité durement par son père, dit le révérend Georges » Croly, le prince de Galles de son côté se conduisit bru- » talement.

» L'indignation royale aurait pu être adoucie en son- » geant à l'inexpérience du prince, en faisant la part des » mauvais conseillers, de l'influence et des séductions ex- » térieures. La douceur eût fait ce que la nécessité allait » imposer plus tard.

» D'un autre côté, le prince de Galles, dès qu'il sut la » réponse de son père, son implacable refus, désorganisa » sa maison, renvoya tous ses officiers, ferma ses appar- » tements de Carlton-House, et commença une vie d'er- » mite.

» L'impression que cette résolution fantasque produisit » sur le roi, fut celle-ci : il pensa que la conduite de son » fils lui avait été conseillée dans le but médité de soule- » ver des haines contre le ministère et de l'envelopper » lui-même, le roi ! dans cette universelle réprobation pu- » blique. Sa froideur et son éloignement pour son fils » s'en accrurent considérablement ; un accident funeste » arrivé à cette époque prouva combien l'antipathie était » prononcée.

» Une femme nommée Marguerite Nicholson tenta » d'assassiner le roi. La nouvelle de l'attentat fut immé- » diatement communiquée aux grands pouvoirs politiques

» et à toutes les personnes liées à la famille royale. Le » prince de Galles seul fut excepté. On ne daigna pas même » l'instruire de ce grave accident de famille. Il l'apprend » à Brighton ; il court à Windsor ; il est reçu par la reine » seulement. Le roi fut inaccessible.

» Mais ce système de reclusion que s'était imposé le » prince était trop étouffant pour qu'il le supportât long- » temps, à son âge, dans son rang et avec ses habitudes. » Peu à peu les fenêtres de Carlton-House s'ouvrirent, et » tout s'anima comme par le passé ; les amis et les sou- » pers revinrent. Son luxe affronta de nouveau les in- » vestigations et le blâme. »

Qu'avait donc fait le prince pour reprendre le luxe et la joie des anciens jours ? Il avait encore fait des dettes, par une admirable propriété qu'ont les dettes de se féconder sous une main habile.

Les premières dettes font peur : les secondes encouragent : on a besoin des autres.

Cependant Georges III, malgré son courroux paternel, n'avait pas renoncé à la pensée de se continuer dans l'aîné de ses fils. Il y pensait beaucoup au contraire, malgré le grave échec des trente-huit portraits de princesses allemandes. Le prince, puisqu'il aimait tant la dépense, pensait-il encore, obtiendrait des chambres, en se mariant, une dotation qui le mettrait à l'abri des ignominies des emprunts et des dettes. Il songea donc à une nouvelle entrevue avec lui.

D'un autre côté, la discussion du budget fut considérée par l'alderman Newnham, riche marchand de Londres, comme l'occasion de faire publiquement le panégyrique du prince de Galles, et de demander aux ministres qu'on tirât d'embarras un aussi digne prince. La réponse de Pitt fut brève, mais péremptoire :

« Il n'est pas de notre devoir, dit-il, de soulever un » pareil sujet de discussion sans avoir, au préalable, pris » les ordres de Sa Majesté, et je n'ai été jusqu'ici honoré » d'aucun ordre semblable. »

La gênante et bizarre position du prince n'était pas améliorée par cette demande officieuse et par cette réplique adroite. En politique, l'éloquence ne termine rien. Ce sont les faits qui commandent.

La grande campagne politique s'ouvrait. L'opposition était déterminée à écraser le ministère. La sagesse de Pitt vit venir la tempête et lui opposa l'énergie de son beau caractère.

L'alderman Newnham revint encore à la charge et demanda si l'on voulait décidément ou non tirer le prince de Galles de la position précaire où il se trouvait. Du reste l'alderman déclara qu'il allait faire une motion spéciale à cet objet.

Londres prêtait une attention inouïe à ces débats, et la chambre ne se préoccupait pas moins de cette motion, lorsque M. Roll, député du Devonshire, déclara que *la question offrait des points délicats qui touchaient essentiellement aux lois civiles et religieuses du royaume, et qu'il était nécessaire d'approfondir.* Ces paroles redoublèrent la curiosité publique; elles effrayèrent les amis du trône et répandirent un parfum de scandale qui fit lever tous les jolis nez roses de ces dames de Carlton-House.

Mais l'entrevue du roi et de son fils, qui se rattachait étroitement à ce fait si fécond en interprétations, allait avoir lieu, et le mot de l'énigme tomberait des lèvres du prince pour être ramassé par l'avidité publique.

Sa Majesté dit au prince de Galles :

— Vous avez dédaigné de faire un choix entre les no-

bles et grandes princesses parmi lesquelles nous avons toujours eu le bonheur de trouver des compagnes, des reines dévouées, des femmes fécondes, des mères sans tache. Je ne reviendrai pas sur ma proposition. Mais voici ce que j'ai à vous dire sans caractériser de nouveau la conduite que vous tenez aux yeux de Londres et de l'Europe. Vous ne sortirez d'embarras, de l'embarras honteux où vous vous êtes jeté, qu'en vous mariant, parce qu'en vous mariant, le pays, plus riche, plus généreux que moi, comprendra peut-être la nécessité de vous donner une maison, de pourvoir à votre entretien... Vous remplacerez par la paternité politique la paternité de Dieu, qui ne peut plus rien pour vous, qui l'avez méprisée, offensée, outragée..... Mais enfin, dit Georges III en essuyant une larme, mes petits-fils me feront oublier mon fils.

Il tendit sa noble et royale main à son fils.

— Georges, puisque tu ne veux pas une femme de mon choix, dis-moi celle que tu voudrais prendre; je l'aimerai comme ma propre fille; indique-moi une cour d'Europe où il existe une princesse de notre religion qui puisse s'unir à toi, et je te promets...

— Majesté, dit le prince de Galles en s'inclinant devant son père: Je suis marié ! »

CHAPITRE XII

Georges III tomba anéanti après avoir entendu ces étranges paroles de son fils : « Je suis marié ! » Il resta écrasé dans son fauteuil, la tête prise et serrée entre ses mains, les doigts écartés sous ses cheveux, le regard collé à terre.

Le prince de Galles s'était hâté de sortir du palais de Windsor après sa brusque confession, ne devinant que trop la tempête qui allait succéder à ce calme redoutable. Il ne se trompait pas.

La colère du roi, quelques minutes contenue, éclata comme un orage. Ses nerfs se raidirent, l'écume lui vint aux lèvres et sa vue se troubla, dernier symptôme qui, invariablement reproduit à chaque retour de sa folie, finit dans sa vieillesse par le rendre aveugle.

Il repousse sous lui son fauteuil, glisse, renverse les

flambeaux placés au bord de la table, et n'évitant que par miracle de tomber dans le feu de sa vaste cheminée, il se met à rouler sur le tapis au milieu de soupirs, de pleurs, de gémissements, de lamentations déchirantes.

On accourt à tous ces bruits : le roi n'est plus là ; il est déjà sorti ; il a disparu, franchissant d'un bond toutes les marches qui le séparent des pièces basses du château. Il était nuit. Personne ne vit l'allée droite ou tortueuse du bois où il s'engagea d'un pas furieux pour enfiler d'autres allées, pour prendre d'autres détours, pour se perdre comme sa raison dans l'obscurité, et désespérer ceux qui vaient.

Tout le monde fut bientôt à sa poursuite : la reine, ses enfants, les officiers effarés, les domestiques hors d'haleine.

Faites avec autant de frayeur que de respect, ces perquisitions, dont on ne voulait pas répandre le bruit, avaient quelque chose de particulièrement sinistre, de morne, d'indéfinissable. Les torches se croisaient en tout sens et à toutes les distances, à travers le squelette des arbres qui redevenaient aussitôt obscurs et muets. Ces mots seuls, jetés à demi-voix, quand on se rencontrait, composaient tout le dialogue de ce drame nocturne :

— L'avez-vous vu ?

— Non, et vous ?

— Non !

— Allez par ici. — Nous par là.

— Un signe si vous l'apercevez.

— Et vous aussi, un signe.

Ces fouilles dans le bois n'avaient rien amené au bout d'une heure.

Sur les ordres de la reine, de plus en plus inquiète, on se repliait vers le château pour aviser à d'autres moyens

de découvrir la retraite du roi fugitif et en démence, quand d'autres serviteurs accoururent émus, haletants, hagards, indiquant avec leurs torches les croisées des appartements du roi.

Le roi était revenu au château pendant qu'on le cherchait dans le bois; il était remonté dans ses appartements, mais plus furieux, plus exaspéré encore. Dans cette course, sa démence avait pris des forces et un caractère qu'on ne lui avait jamais connus. Il brisait autour de lui avec cette joie des mauvais instincts, particulière à la folie, les glaces avec les fauteuils, les lustres de Venise avec les vases de Sèvres, les pendules avec les flambeaux, les tableaux avec les tabourets. Le fracas était horrible, les dégâts immenses : des pertes irréparables s'accumulaient de minute en minute autour de ces murs, quelques heures auparavant si calmes et si riches.

Le plus terrible de cette situation sans exemple dans les annales de la royauté anglaise, c'est qu'aucun usage n'autorisait qui que ce soit à porter la main sur le chef de l'État et à l'enchaîner. Garrotter un roi ! on se bornait à le suivre avec sollicitude, à s'interposer le plus possible entre lui et les objets au choc desquels il pouvait se blesser. Ses serviteurs le suppliaient de loin par des gestes respectueux de se calmer, la reine l'en priait à haute voix ; mais on la priait, elle aussi, de ne pas s'exposer aux coups que le roi laissait tomber autour de lui, coups aveugles, meurtriers, qui brisaient le marbre et l'ébène : un seul coup l'aurait tuée.

L'épouvante était générale, le secours presque impossible. Il ne pouvait venir que du hasard : ce hasard se montra, il se rencontra dans un homme qui, voyant les portes du château ouvertes et entendant un bruit inaccoutumé, attiré enfin par l'appel d'un événement,

invoqué par le cri du danger, traversa vite la cour, franchit non moins vite les marches, entra, monta, comprit qu'un seul faisait peur à plusieurs, à tous qu'il tenait en échec ; il s'élance, hardi et déterminé sur celui-là ; il va le saisir... le roi s'élance en ricanant sur les rideaux de la croisée, s'y accroche avec la dextérité d'un singe, et leur donnant une secousse frénétique, il commence un va-et-vient qui le met tantôt dans l'appartement, tantôt hors de la croisée, à soixante pieds du sol.

La stupeur refoula tous les spectateurs de cette émouvante scène au fond de la salle, où ils restèrent terrifiés. L'oscillation ne cessait pas, arrachant un cri d'effroi à chacune de ces courbes périlleuses dans les airs. Et comme le fou, ainsi que tous les fous, se plaisait au danger, il en redoublait pour lui le charme en cherchant à redoubler le péril. Avec ses pieds, avec ses mains, avec tous ses efforts, il imprimait au rideau un balancement toujours progressif ; enfin, l'ivresse de ce jeu devint à tel point furibonde, que la tringle fléchissait, que les anneaux grinçaient sur la tringle, et que roi, rideau et tringle allaient infailliblement tomber ou dans le salon ou dans la cour. Et, comme pour augmenter cette dernière chance, Georges III disait en riant :

— Si l'on m'approche, je le jure, c'est dans la cour que je me jette — oui — c'est dans la cour — dans la cour, dans la cour, dans la cour !

Personne n'osait approcher. Mais en un clin d'œil et sans qu'on eût reçu des ordres, tous les matelas du château furent étendus sous la croisée, et l'on n'attendait plus que l'accident de la chute pour s'emparer du roi et le livrer aux médecins.

Mais dès que les matelas eurent été placés, le roi abandonna brusquement sa balançoire, passa de l'appui de la

croisée au parquet, et allant prendre un flambeau dans la cheminée, il mit froidement le feu aux rideaux. Le feu! Le feu! On court l'éteindre ; mais le roi, au même instant, recommence une autre scène de folie.

Debout sur l'une des croisées au-dessous desquelles il n'y avait pas de matelas, il crie avec l'accent d'une résolution des plus significatives: — Un ! — deux ! — Il va dire: trois! et se briser le crâne sur les pavés de la cour, quand la reine accourt... la reine épouvantée vient avec le plus jeune de ses fils dans les bras : elle le jette dans ceux du roi en lui disant: Tuez-le donc aussi! le roi regarde, il s'arrête; il regarde avec curiosité, puis avec intérêt, puis avec compassion cet enfant qui est presque nu — il l'approche de ses lèvres, il lui sourit, il l'embrasse, il lui sourit encore, sa poitrine se gonfle, il va pleurer, il pleure, des ruisseaux de larmes partent tout à coup de ses yeux, et cette douce sensibilité, cette divine tendresse, le brisent, le domptent, le livrent, bon, sage et tranquille à ses médecins, à sa couret à sa famille, qui pleurent tous avec lui de ce retour à la raison.

Ce n'était plus qu'un enfant comme celui qui venait de le sauver.

CHAPITRE XIII

Parti avant l'explosion mentale de son père, le prince de Galles était rentré à son palais de Carlton-House, où, comme d'usage, l'attendaient à souper ses jeunes amis, quelques officiers de la marine anglaise, le vicomte de Malden, Fox et Shéridan, tous les deux déjà membres de la chambre des communes, tous les deux déjà redoutables par l'opposition systématique qu'ils faisaient au ministère, tous les deux destinés à remplir un jour de leur immense renommée, le monde politique et littéraire.

« La vie de Fox, dit textuellement Croly, est une mémorable leçon donnée à l'orgueil et au talent [1]. Avec » toute sorte d'habileté possible, avec toute espèce de » bonheur, avec une incessante et infatigable résolution » de parvenir au sommet de toutes choses, sa vie entière

[1] *The personal history of George the Fourth*, vol. I, page 119.

» fut une succession de désappointements. En commen-
» çant sa carrière parlementaire, Fox désigna hautement
» trois buts à son ambition, et il jura de les atteindre.
» Voici ces trois buts : — Qu'il deviendrait l'homme le
» plus populaire de l'Angleterre, le mari de la plus belle
» femme, et premier ministre. » Citons la phrase anglaise dans toute la fierté de celui qui la prononça : — ***That he should be the most popular man in England, the husband of the handsomest woman, and prime minister.*** Croly ajoute : « Il fut l'homme le plus populaire de l'Angleterre,
» si toutefois les électeurs de Westminster sont la nation ;
» son mariage lui valut, il est vrai, d'être l'époux d'une
» très-belle femme, mais il ne lui rapporta rien de plus ;
» et il fut juste assez longtemps, ce qui veut dire assez
» peu de temps premier ministre pour avoir le droit d'as-
» sister aux levers. Pendant une vie de cinquante-huit
» ans, l'existence ministérielle de Fox ne fut que de dix-
» neuf mois, tandis que Pitt, plus jeune que lui de dix
» ans, et mort à quarante-sept ans, passa sa vie entière,
» depuis son entrée au parlement, à la tête des affaires
» de son pays. »

Shéridan, destiné à devenir et à rester le premier poëte comique de l'Angleterre, était comme Fox, une âme ardente au plaisir et à la gloire. Beaux tous les deux, éloquents tous les deux, autant qu'il est donné à la langue anglaise de le permettre, ils parvinrent aux mêmes grandeurs après avoir traversé les mêmes obstacles. Ils menèrent ensuite de front et à grandes guides les deux chars de leur large existence, à la plus brillante époque peut-être de la monarchie anglaise.

On courait les entendre à la tribune, on allait applaudir Fox dans les salons et Shéridan au théâtre ; leurs pertes au jeu étaient devenues proverbiales ; les femmes anglaises

ne juraient plus que par eux ; enfin, gloire incomparable ! ils étaient de tous les petits soupers du prince de Galles, ces soupers qui duraient souvent plusieurs jours et plusieurs nuits.

Fox eut pourtant l'avantage sur Shéridan, il mourut jeune. Aussi Shéridan murmurait un jour avec beaucoup de sens : « Ce Fox a toujours été heureux ; il n'est mort qu'une fois. Moi je meurs vieux et pauvre... Combien de fois n'est-ce pas mourir ! »

Mais détournons nos regards de cet angle trop sérieux et trop triste ; la grande, l'éblouissante lumière nous appelle.

Les bougies font pleuvoir leur pâle congélation le long des rameaux d'or des flambeaux ; le cristal reflète l'argent ciselé des surtouts ; les superbes livrées de trente domestiques rehaussent la splendeur des salons qu'ils traversent : ces salons pleins de fleurs, doucement chauffés, soufflent l'atmosphère de l'Italie dans le corps de ce palais qu'enveloppent à l'extérieur la brume et la fumée.

— Eh bien ! leur demande en souriant le prince, de quoi a-t-il été question aujourd'hui à la chambre?

— De vous, prince, répondit Shéridan, et de vous seul.

— De moi ! La chambre est beaucoup trop bonne : et à quel propos, je vous prie ?

— Vous savez prince, que l'autre jour, lorsque l'alderman Newnham demanda au ministère s'il était décidé à payer vos dettes...

— Ce député est, je crois, mon tailleur ?

— Oui, prince ?

— Je comprends enfin toute sa sollicitude pour mon corps, puisque c'est lui qui l'enveloppe. Mais poursuivez, Shéridan, poursuivez.

— M. Roll, député du Devonshire, déclara, vous le savez aussi, que la *question offrait des points délicats qui touchaient essentiellement aux lois civiles et religieuses du royaume, et qu'il était nécessaire d'approfondir.*

— Je sais aussi cela : cet excellent M. Roll faisait allusion à mon mariage avec miss Fitz-Herbert.

— Oui, prince, et il ajoutait que votre mariage avait été accompagné de cérémonies défendues par les lois de l'État... que vous aviez entendu la messe !...

— Et qu'avez-vous répondu, Fox ?

— J'ai répondu...

— Videz votre verre de madère avant de me dire ce que vous avez répondu.

Quand Fox eut vidé son verre, il reprit :

— J'ai dit qu'un homme élevé comme vous, destiné à s'asseoir sur le premier trône du monde, ne compromettrait jamais son avenir en donnant sa main à une femme si éloignée de la couronne.

— Très-bien ! moi j'ai dit...

— Shéridan... ce n'est pas encore à vous à parler. Laissez dire Fox.

— J'ai ajouté... Fox s'interrompit lui-même pour dire : Je crois qu'on n'a pas assez fait chauffer le bordeaux ce soir.

— C'est singulier, reprit Shéridan, moi je le trouve trop chaud.

— C'est pour dire le contraire.

— Mais non !...

— Mais si !

— Vous avez raison tous les deux, intervint le prince. Fox ne trouve pas ce soir le bordeaux assez chaud parce qu'il ne s'aperçoit pas que depuis un quart d'heure il met de la glace dans son verre ; et vous, Shéridan, vous le trouvez trop chaud, parce que sur chaque verre de bor-

deaux vous buvez deux verres de porto. Revenons à votre discours, maître Fox.

— J'ai ajouté : La seconde accusation détruit complétement la première : car le prince de Galles, contrairement à Henri IV, renoncerait à la plus belle des femmes plutôt que d'entendre une messe.

— Mais non, Fox, mais non! j'entendrais plutôt dix mille messes que de renoncer à une seule femme. Mais qu'a dit la chambre?

— La chambre a applaudi.

— Excellente chambre!

— Cependant, beaucoup de membres criaient : « Il est marié! — Oui! il est marié! — Il n'est que trop marié! — Lui ne pas épouser une catholique! — Mais il épouserait une Turque! une Chinoise! Il épouserait tout le genre humain! » Et moi je répondais : C'est infâme! c'est infâme! c'est infâme!

— Fox, vous aviez tort à cet égard : j'épouserais... je ne sais qui... pour un temps limité...

— Oui, mais vous comprenez, prince, que je pouvais pas dire cela, parce qu'il s'agissait de gagner la bienveillance de la chambre, afin qu'elle votât le payement de vos dettes et les dix mille livres de plus par an que vous lui demandiez en outre. La messe avait tout gâté.

— Et toi, Shéridan, qu'as-tu dit? c'est ton tour.

— Sheridan a été amusant, caustique comme toujours.

— Fox dit cela de moi, parce qu'il a été sublime.

— Non...

— Voyons Shéridan...

— Vous savez, prince, combien il est difficile de retrouver à froid les inspirations du moment...

— Malden, versez de cette inspiration de champagne à Shéridan.

— Ah ! prince, ne croyez pas que le vin de Champagne... La conviction... la conviction avant tout...

— Malden, videz ce flacon de madère dans la conviction de Shéridan.

Shéridan sourit, but et parla.

— Et quoi ! vous supposez, messieurs, que le prince de Galles, ce jeune homme pétri de séductions, a besoin de descendre au ridicule subterfuge d'une soumission hypocrite au dogme catholique, pour arriver à la possession d'une femme à laquelle il a infailliblement plu !

— Ceci est très-bien, Shéridan, très-beau ! Malden, vous ne versez pas. Shéridan, je bois à tes éloges...

— Ah ! messieurs, ai-je poursuivi, il ne faudrait pas avoir vu le prince de Galles une seule fois pour mettre en doute son infaillible ascendant sur les femmes.

— Ah ! diable ! tu allais loin... l'éloge de l'homme allait tuer la pension.

— Attendez, prince !

— J'attends, cher Shéridan, j'attends.

— Toute la chambre attendait aussi, continua Fox.

— Et Newnham, mon ami Newnham, le tailleur, que disait-il, que faisait-il ?

— Il pleurait.

— Le gredin ! — Mais il sait pourtant mieux que personne que je suis marié... Il était témoin, je l'avais pris comme témoin en sa qualité d'alderman.

— Oui, prince, il pleurait à chaudes larmes, tandis que je terminais ainsi : — Mais loyal autant que beau et gracieux, notre prince n'use jamais de son ascendant ; il ne l'a reçu du Ciel qu'afin de prouver aux autres hommes qu'il n'en faut jamais faire aucun usage quand on veut, comme lui, se maintenir dans le sentier de la vertu.

— Bravo ! Shéridan ! puisses-tu, pour récompense, re-

trouver ce petit sentier en rentrant chez toi ce soir. — Venons à la morale de la fable. M'a-t-on voté de quoi payer mes dettes et vous donner à souper ?

— Renvoyé à demain pour le vote.

— Eh bien, à demain, nous aussi, les affaires ! Malden attaquez ce vieux bourgogne qui date de Louis XIV, et saluons nos grands orateurs d'une rasade immense.

Le prince fut obéi : la rasade fut immense.

Du reste soif ou non, il fallait vider son verre, une fois son verre plein, à la table du prince de Galles ; les verres de Carlton-House, par leur forme, ne trouvaient aucun point d'appui sur leur base arrondie. On les posait sur un petit plateau d'argent par le bord même de l'embouchure quand on avait bu.

— A ce moment, un des officiers du prince, et qui arrivait de Windsor, lui dit tout bas quelques mots à l'oreille.

— Messieurs, dit ensuite le prince de Galles après un très-court instant de réflexion, le dernier toast que vous avez porté a été pour vous, que celui-ci — on remplit tous les verres — soit pour moi.

Et tous avec chaleur :

— Au prince de Galles !

— Non, messieurs, au régent, au roi d'Angleterre, à moi, roi et régent !

Les convives de Carlton-House se regardèrent.

— Le roi Georges III, vient-on de m'apprendre, est devenu complétement fou ; le régence me revient donc de droit demain...

— Non, dès aujourd'hui !

— Dès ce soir ! à l'instant !

— Vive le régent !

C'est à travers ces cris que le petit domestique noir de

la comtesse de Jersey entra et vint remettre au prince un billet de la part de sa maîtresse.

— La comtesse a raison, dit le prince, après l'avoir rapidement lu : ce n'est pas moi qui serai roi, c'est ma mère... pas de régent ! — Messieurs, reprit-il tout haut, la nouvelle était fausse : le roi n'est pas plus fou qu'auparavant : c'est nous qui sommes fous pour avoir troublé le cours de notre souper par cet incident si grave. Ma plus belle royauté est celle que me fait votre amitié, votre esprit, votre poésie... Toi, Shéridan, dont l'imagination est toujours au ciel... Mais où est Shéridan?... où est donc Shéridan ?

— Sous la table, prince.

— Déjà !... Vite ! vite! versez-lui cette carafe d'eau glacée sur la tête.

La carafe d'eau glacée fut répandue sur la tête et par extension sur les mains et sur la poitrine de Shéridan.

Après avoir reçu cette douche, Shéridan surgit, défait et blafard, de dessous la nappe.

— Comme il est triste ! oh! comme il est triste ! crièrent tous les convives.

— C'est que c'est la première fois, dit le prince de Galles que Shéridan trempe son vin.

— Non, messieurs, pardon, prince, ce n'est pas cela... sous la table, je m'étais endormi ; j'ai fait un rêve... un rêve affreux...

— Et qu'as-tu vu?

— Le capitaine Mathews !

— Qu'est-ce donc que le capitaine Mathews?

— Le capitaine Mathews !

Shéridan avait pris sa voix la plus creuse.

— Eh bien ! oui... le capitaine...

— Ce que c'est !... Je vais vous le dire.

CHAPITRE XIV

— L'histoire du capitaine Mathews! l'histoire du capi- Mathews?

— C'était en 1772, dit le célèbre Shéridan d'une voix traînante. Les charmes de sa personne, son talent exquis pour la musique, et l'éclat que sa profession répandait sur l'une et sur l'autre, attirèrent naturellement autour d'elle une foule d'adorateurs entre lesquels l'indentité de vues alluma bientôt une violente rivalité, jusqu'à ce que, tous les hommes aspirant à lui plaire ou à fixer son attention, elle finit par devenir un objet de vanité autant que d'amour.

— Ceci est fort bien, mon doux Shéridan, mais nous serions heureux de savoir un peu de qui vous parlez.

Le vicomte de Malden et Fox répétèrent :

— Oui, nous serions même très-heureux de savoir de qui vous parlez.

— Je parle de miss Linley.

— La célèbre cantatrice?

— Et ma célèbre femme, ajouta Shéridan en s'essuyant le front encore mouillé de l'eau glacée qui lui ruisselait des cheveux en luisantes gouttières.

— En effet, miss Linley est devenue madame Shéridan,

— Quelqu'un prétendrait-il le contraire? Non!... Si quelqu'un prétend le contraire, qu'il le dise...

— Voyons, Shéridan.

— Oui, mon honorable prince... je poursuis. Elle n'avait que seize ans lorsque je la vis pour la première fois à Bath. J'en devins amoureux; mon frère Charles aussi en devint amoureux... et tout le monde... mais oui, tout le monde... en devint amoureux. Un délire contagieux s'empara de toute la jeunesse d'Oxford... car elle alla à Oxford où je la suivis. De même que sainte Cécile, dont on lui donnait habituellement le nom, elle accueillit dans son cœur une image plus précieuse et plus brillante que tous les dons que lui offraient les riches et les puissants de ce monde. Cette brillante image, c'était moi, Richard Shéridan, poëte et gueux alors, aujourd'hui membre du parlement pour le bourg de Stafford, assis ce soir à la table du plus gracieux prince de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

— Shéridan, dit le prince, il y a encore trois carafes d'eau glacée sur la table; je vais en arroser vos éloges intempestifs, si...

— Ils ne sont pas intempestifs!

— Ils sont intempestifs!

Tous crient : « Ils sont intempestifs!! » sans savoir au

juste ce qu'ils criaient... mais ils criaient bien et fort, et à faire trembler les carreaux de Carlton-House.

— C'est pour elle, reprit Shéridan en essuyant une larme, qui alla se mêler au torrent étendu sur son visage, c'est pour elle que j'écrivis ces vers :

Vois cette grotte, où sur le roc aride,
La verte mousse a fait un lit si doux[1].

— Nous connaissons tous ces admirables vers, mais nous demandons le capitaine Mathews, repartit le prince.

— Oui, nous demandons tous l'histoire du capitaine Mathews.

— Il s'appelait aussi Thomas, ajouta Shéridan.

— Va pour Thomas... mais son histoire! son histoire!

— Thomas Mathews.

— Bien... mais... son histoire.

— Voici. Le capitaine Mathews était lié avec la famille de miss Linley. Où avait-il servi? Dieu le sait... Enfin il était capitaine. Capitaine de quoi?... Ceci est différent : Dieu lui-même ne le saurait pas. Il fumait, prisait, chiquait...

Sèche tes pleurs, ma douce amie[2].

— Ah çà! mon cher Shéridan, vous parlez du capitaine : vous citez des vers... Choisissez!

— Je les fis aussi pour miss Linley, ces vers. Or, le ca-

[1] *Mémoires sur la vie privée, politique et littéraire de Richard Brinsley Shéridan*, par Thomas Moore ; traduits par Parisot.

[2] Cette chanson est regardée comme un chef-d'œuvre de la littérature anglaise.

pitaine Thomas Mathews, abusant de la jeunesse de miss Linley et des bontés qu'on avait pour lui dans la famille, adressa à la jeune fille des hommages qui furent, vous n'en doutez pas, nettement repoussés. Alors que fit l'affreux capitaine d'infanterie invisible ou de cavalerie imaginaire?... que fit-il?...

— Oui, que fit-il?

— Ce qu'il fit?... Une autre fois, je vous en prie, ne me faites pas boire tant de vin de Champagne ou ne me versez pas tant d'eau glacée sur la tête.

— Sois tranquille, Shéridan, une autre fois, lui répondit le prince, nous te ferons boire de l'eau glacée et nous t'inonderons de vin de Champagne. Es-tu content? Si tu continuais... Par grâce, que fit le capitaine Mathews?

— Il dit à miss Linley qu'il la perdrait de réputation si elle ne lui cédait pas. La pauvre enfant me fit part de la menace, et moi j'allai droit au capitaine Mathews qui était grand, sec, brun, dégingandé, un véritable capitaine à la Callot, dessiné à la manière noire, ayant des moustaches partout et des épées de tous côtés : un porc-épic en habit rouge. Au premier mot que je lui jetai au visage, je crus qu'il allait me lancer dans les airs comme un tambour-major lancerait sa canne; il plia le dos, rentra ses piquants, avala ses épées ; enfin le capitaine Mathews nia qu'il eût jamais dit la moindre parole qui pût porter atteinte à la réputation de miss Linley.

— Je ne lui donnerai pas un régiment, à ce drôle-là, dit le prince de Galles.

— Je lui aurais donné des coups de bâton, ajouta Fox.

Et les autres convives, presque tous officiers de terre ou de mer, d'ajouter :

— C'était une vile canaille, un manant, un poltron, un sabot, qu'il fallait faire tourner à coups de fouet.

— C'est aussi mon avis, dit le prince de Galles; mais je ne devine pas comment l'apparition en rêve d'un pareil coquin a pu troubler l'esprit de Shéridan et l'attrister à ce point. L'histoire ne doit pas être finie.

— Elle n'est pas finie, en effet, répliqua Shéridan... elle n'est pas finie; et cette répétition de sa phrase fut accompagnée d'un geste. Il porta sa main au côté gauche au-dessous de son cœur. Un soupir de douleur s'exhala de sa bouche altérée.

— J'en étais sûr! s'écria le prince de Galles dont la perspicacité fut saluée par tous les jeunes et charmants courtisans qui l'entouraient.

Shéridan, dont les pensées commençaient à se classer un peu mieux dans le cerveau, continua ainsi :

— Ne pouvant vaincre la répugnance qu'elle éprouvait de plus en plus à se produire aux regards d'un grand nombre d'hommes depuis qu'elle était l'amour exclusif d'un seul, miss Linley prit la résolution de s'enfuir secrètement en France pour se réfugier dans un couvent. Elle part, je la suis... J'avais vingt ans, elle dix-huit... ah! ne craignez rien, messieurs... ne craignez rien!...

— Mais, au contraire, interrompit le prince de Galles, nous voulons craindre.

— Oui, nous voulons craindre, et craindre beaucoup.

— Eh bien! alors, craignez! Le 25 mars 1772, je fus marié à miss Linley, dans un petit village de France, peu éloigné de Calais, par un prêtre bien connu pour rendre ce service aux amants honnêtes et pressés.

— Comment, Shéridan, tu commenças, toi aussi, par le mariage!

— Comme vous, prince.

— Et tu entendis la messe?

— Comme vous, prince; et en musique.

— Chut! Ne va pas le dire demain au parlement... Et ma pension!... Revenons vite à Mathews, je t'en prie.

Shéridan s'essuya péniblement le front et se rendit à l'invitation du prince.

— Pendant les trois ou quatre semaines que nous fûmes absents, miss Linley et moi, ou plutôt ma femme et moi, car nous étions bien mariés si nous l'étions secrètement, le capitaine Mathews ne cessa de fatiguer ma famille de ses visites, rapportant partout des bruits, en imaginant, cherchant tous les moyens possibles de me nuire. Enfin, sa vengeance alla jusqu'à faire insérer ces lignes, dont je ne perdrai jamais le souvenir, dans le journal intitulé: *The Bath-Chronicle*. Écoutez!

— Nous écoutons.

CHAPITRE XV

— Voici, reprit Shéridan, les lignes que le capitaine Mathews fit insérer dans le journal *The Bath-Chronicle :*

« M. Richard Shé... ayant cherché, dans une lettre » laissée exprès, à justifier sa scandaleuse fuite de cette » ville par des insinuations outrageantes pour ma réputa- » tion et celle d'une jeune dame, innocente, quant à ce » qui me concerne et à ce que je sais; et, depuis cette » époque, n'ayant tenu aucun compte de mes lettres, ni » même informé sa famille du lieu où il s'est caché, je ne » puis plus penser qu'il mérite d'être traité en homme » d'honneur, et en conséquence je ne m'occuperai plus de lui » que pour l'afficher publiquement, ainsi que je le fais ici, » comme un menteur et un perfide coquin. Étant en outre » convaincu qu'il y a eu beaucoup de méchantes gens qui

» ont pris plaisir à répandre cette infâme calomnie, si » quelques-uns de ceux que ne protégent ni l'âge, ni les » infirmités, ni leur profession, veulent avouer la part » qu'ils y ont eue, et affirmer ce qu'ils ont dit de moi, ils » peuvent compter qu'ils recevront le châtiment dû à leur » bassesse.

» THOMAS MATHEWS. »

— Voilà bien un poltron comme il n'en exista jamais, s'écrièrent avec animation tous les convives du prince et le prince lui-même, après avoir entendu les dernières paroles de Shéridan. Il s'excuse, il s'humilie, et à peine êtes-vous parti...

— J'écrivis immédiatement au capitaine Mathews que j'allais incontinent traverser la mer et que je ne prendrais pas de sommeil en Angleterre que je ne l'eusse récompensé comme il le méritait. Et je pars.

— Cours, Shéridan !

— Arrive !

— J'arrive à Londres à neuf heures du soir. A dix, j'informe Mathews, qui, à son tour, me fait savoir, par M. Ewart, qu'il est en ville. Je me rends vers minuit chez M. Cochlin, où logeait l'insolent capitaine. Je ne pus le voir qu'à deux heures; il était au lit. Il se lève, me prie de m'asseoir, se confond en courtoisies, mais impossible d'arracher de lui autre chose que des paroles évasives, qui rejetaient tous les torts sur mon frère...

— Mais sa lettre ? sa lettre ? son atroce lettre ?

— C'est mon frère même que je pris pour second. Je fis porter ensuite un cartel au capitaine, qui, de son côté, prit pour témoin M. Ewart.

— Enfin ! il acceptait le duel, dit le prince avec la joie avide que cause toujours aux jeunes gens le récit d'un

duel. Va, va! Shéridan, je me fie à ta bravoure; poursuis.

— Nous nous rencontrâmes, le capitaine Mathews et moi, au rond-point d'Hyde-Park. Mathews ne trouva pas l'endroit convenable pour vider le combat. Nous gagnâmes aussitôt les derrières d'un édifice, de l'autre côté du rond-point, où le sol était parfaitement uni. J'appelai Mathews et je tirai mon épée (il avait refusé de se battre au pistolet). Mais Mathews avait, disait-il, aperçu une sentinelle de l'autre côté du bâtiment. Autre déplacement : nous allâmes dans un endroit du parc plus isolé. Mathews prétendit encore que nous pouvions être vus par des personnes qui se trouvaient pourtant à une grande distance de nous. Il proposa d'attendre que le parc fût à peu près évacué : c'est ce que nous fîmes.

— Ce poltron nous fait suer, dit Fox, avec toutes ses marches et contre-marches.

— Le lièvre ne voulait pas mourir, ajoutèrent les officiers de marine, compagnons du prince.

Shéridan reprit :

— Les promeneurs se retirèrent et nous revînmes occuper le terrain. Je tirai de nouveau mon épée. Mathews témoignait encore quelque crainte au sujet d'une personne qu'il croyait voir à l'horizon.

— Ah! c'est trop fort!

— C'est trop lâche!

— C'est...

— Ne vous hâtez pas, messieurs, dit Shéridan, qui continua ainsi — Le capitaine Mathews finit par proposer de remettre l'affaire au lendemain [1].

[1] Le duel de Shéridan et du capitaine Mathews est resté célèbre en Angleterre.

Tous les jeunes et bouillants convives du prince de Galles frappèrent la table avec leurs poings.

— Au lendemain !

— Je me retournai vers le capitaine, dit Shéridan, et je lui demandai s'il voulait décidément se moquer de moi ? Cependant, comme concession dernière, j'allai vers le promeneur qui faisait ombrage au capitaine, et je le priai... c'était un officier... il se retira poliment.

— Ah ! le combat allait enfin s'engager.

— Le promeneur parti, je revins à l'endroit où j'avais laissé Mathews... Il n'y était plus...

— Il n'y était plus !

— Comment ?

— Il avait pris la porte du parc... disparu !

— Mais, s'écria Fox, je serais allé chercher ce misérable au dernier fourneau de l'enfer.

— Je cours chez lui ; j'entre dans sa chambre ; il y était ; nous croisons le fer ; mon épée est sur sa poitrine : *Je demande la vie !* me crie-t-il. Je lui prends alors son épée que je brise, et j'en jette les morceaux dans un coin. Il désavoua immédiatement ce qu'il avait écrit dans la gazette de Bath, et je sortis. Voici du reste les termes précis de sa rétractation :

« Étant convaincu que les expressions dont j'ai pu me
» servir au détriment de M. Shéridan étaient l'effet de la
» colère et des faux rapports qui l'avaient excitée, je ré-
» tracte ce que j'ai dit et je lui *demande pardon* de ce que
» j'ai fait insérer dans le *Bath-Chronicle*.

» THOMAS MATHEWS. »

— Non ! il n'y eut jamais de pareil avilissement chez un homme, s'écria Fox aussi fier et brave à l'épée qu'éloquent la plume à la main.

Il était indigné.

— Mais encore une fois, interrompit le prince de Galles, ceci ne nous explique pas la pâleur de Shéridan quand il est sorti de dessous la table. On peut voir en rêve le capitaine Mathews sans éprouver une terreur si forte.

— Mon prince, répliqua Shéridan, cette fois, c'est moi qui vous dis : Ce n'est pas fini.

L'attention tripla autour de la table du prince.

« Ce n'était pas fini ! »

— Un jour, reprit Shéridan, un monsieur Barnett me remit un cartel... devinez de qui ?...

De tout le monde, excepté d'un seul homme.

— Il était de cet homme, répliqua Shéridan.

— Le capitaine Covardini, Poltronos, Fracasso, Mathews vous adressait un cartel ! Allons donc ! dans quels termes ? dans quelle langue ?

— Il m'adressait un cartel, un cartel parfaitement en règle, avec désignation de second, indication de terrain...

— Étrange conduite !

— Le capitaine Mathews m'attendait, me disait-il dans ce cartel, à Kingsdown. J'y cours : ce n'était plus le même homme ; il était froid, calme et presque poli. Cette révolution me frappa : je ne sus que penser : du reste, je ne pris pas beaucoup le temps de penser. Je tirai mon épée ; Mathews dégaîna et se mit bravement en garde. Je m'avance sur lui ; il avance : je romps pour m'élancer sur le capitaine ; il m'attendait, il me traverse ; je tombe avec la moitié de son épée dans le ventre. Avec l'autre moitié, il me bat le visage en me disant : *Demandez la vie !* « Non, pardieu ! m'écriai-je la bouche pleine de sang, je ne la demanderai pas ! » Je m'évanouis. On m'emporta ; je restai six mois couché ; plus de six mois ; et, depuis ce duel, je souffre de mon horrible blessure

chaque fois où, comme ce soir, je me livre à quelque excès.

— Voilà qui est inouï, dit pensivement le prince de Galles.

— Ce qui est encore plus inouï, acheva Shéridan, c'est que je ne sais pas si le capitaine Mathews était un poltron ou un brave fantasque; c'est que jamais personne en Angleterre ne l'a plus revu, que je ne l'ai plus revu moi-même, excepté ce soir dans le rêve liquoreux que je dois au champagne mousseux, au madère vieux, et au délicieux porto de Votre Altesse[1].

Comme la noble compagnie était restée très-soucieuse après ce dénoûment inattendu, le prince, pour la secouer, s'écria :

— Messieurs, les cartes nous attendent; passons dans la salle de jeu.

A la suite du prince de Galles, qui riait encore de la singulière rencontre de son favori Shéridan avec l'incroyable capitaine Mathews, tous les invités passèrent de la salle à manger dans le salon de jeu.

Cette pièce, spécialement affectée aux délices des cartes et des dés, offrait aux regards, des sujets emblématiques peints par un élève d'Hogarth, le peintre aimé d'Horace Walpole. Par une assez plaisante fantaisie du prince ou de l'artiste, je ne saurais dire lequel des deux, chacun de ces sujets représentait une conséquence burlesque ou fatale de la passion du jeu. Ici le joueur s'arrachait les cheveux devant un as de trèfles, cause de son malheur; là il

[1] Cette lutte si bizarre et si acharnée entre le capitaine Mathews et Shéridan, a fourni à ce dernier le sujet de sa fameuse comédie intitulée *les Rivaux*, représentée le 17 janvier 1775 sur le théâtre de Covent-Garden.

donnait un coup de poignard à une dame de cœur qui l'avait probablement trompé dans l'attente d'un retour indéfiniment différé; sur l'imposte, trois joueurs se balançaient à l'extrémité aérienne d'une potence, leur dernière extrémité sur la terre; entre deux croisées, on voyait encore un vieux joueur, blanchi par l'âge et l'absence complète des atouts, échanger, en plein hiver, son manteau contre un morceau de pain noir.

Admirablement exécutés, ces tableaux, car on pouvait leur donner ce nom, étaient entourés de devises philosophiques destinées à relever encore leur pittoresque moralité, et à graver dans le cœur la fugitive empreinte laissée dans les yeux. L'immortel quatrain de Mme Deshoulières s'étalait dans un cadre d'or au-dessus de la cheminée, qui avait la forme d'un jeu de tric-trac :

> Il est trois portes à cet antre :
> L'espoir, l'infâmie et la mort;
> C'est par la première qu'on entre,
> C'est par les deux autres qu'on sort.

Appeler soi-même un antre le cabinet de jeu où l'on reçoit ses amis, leur montrer la fin qui les attend comme joueurs, c'est de la crue et amère jovialité anglaise, ou il n'y en a plus au monde.

Depuis son entrée dans la pièce de jeu, Shéridan n'avait pas perdu sa mine soucieuse et chagrine, quoique l'histoire du capitaine Mathews ne dût plus raisonnablement l'affecter. On l'avait écoutée, elle était finie.

Quelle préoccupation contristait donc ainsi la belle physionomie de l'éloquent orateur et du spirituel poëte ?

Le prince de Galles l'invita à jouer au piquet avec lui, s'efforçant de l'égayer par les saillies les plus vives de son

esprit, chaque fois qu'il perdait quelques points. Shéridan en perdit tant qu'il perdit successivement d'abord dix livres, puis vingt, puis trente, et, particularité comique, à chacune de ses pertes, après avoir levé les yeux au plafond, après avoir soupiré, gesticulation ordinaire et banale des joueurs, il prenait les basques de son habit, les ramenait sous ses yeux et proférait entre les dents quelque sourde malédiction à l'adresse de la fatalité.

Ce geste se répéta si souvent, que le prince ainsi que les autres joueurs ne manquèrent pas de le remarquer; mais le respect dû à tout homme qui perd empêchait qu'on ne cherchât à savoir de Shéridan les motifs de ces imprécations, dont il accablait les pans de son habit.

Cet habit n'avait rien en lui qui parût motiver l'anathème de Shéridan. Sans être à la dernière mode, il ne s'en éloignait pas ridiculement. On sait du reste que le représentant de Stafford, se modelant ainsi que Fox sur l'élégance exquise du prince, avait toujours une tenue irréprochable. La couleur de cet habit était tabac d'Espagne, nuance un peu hasardée pour les hommes de goût; mais on pouvait dire du vêtement de Shéridan, comme de certains tableaux, que le dessin rachetait la bizarrerie du coloris.

Sur une perte de soixante-dix livres sterling, Shéridan se leva avec fureur et s'abandonna, malgré la présence du prince, à toute sa rage. Il ne renversa pas la table, il ne sema pas les cartes sur le parquet, il ne s'en prit ni aux flambeaux ni aux fiches; sa colère s'ouvrit une autre issue. Shéridan ôta son habit, le saisit, l'écartela par les deux manches, ainsi que l'eût fait un brocanteur de Charing-Cross pour en faire admirer à un acheteur la solidité et les grâces, et il l'apostropha avec une véhémence cicéronienne.

— Non ! s'écria-t-il, non ! il n'est rien de comparable à la haine que tu m'inspires, parce qu'il n'est rien de comparable au mal que tu m'as causé depuis que tu es sur la terre, je veux dire sur mes épaules. Maudite soit la Chine où est né le premier ver qui a produit le premier cocon, maudit soit le premier coçon qui a engendré la première soie; maudit soit le môine qui apporta en Europe la soie, le ver et le cocon; maudit soit la filandière qui a préparé la soie au tisserand ; maudit soit le tisserand qui a tissé l'étoffe, et maudits, cent fois maudits le teinturier et le tailleur qui ont coloré et taillé l'étoffe destinée pour mon malheur à devenir cet habit tabac d'Espagne!

— Mais, Shéridan, pourquoi ?...

— Vous demandez pourquoi ! Vous demandez pourquoi !... Mais toutes les fois, oui, toutes les fois que j'ai mis cet habit tabac d'Espagne, cet habit inusable, qui durera plus que le pic de Ténériffe, il m'est arrivé une contrariété, un chagrin, un malheur, une catastrophe. Ne riez pas ! — Oh ! ne riez pas ! — La première fois que je le mis, je tombai de cheval à Waltham-Abbey, dans le comté d'Essex, et je me démis le bras.

— Mais, Shéridan, dit le prince, on se démet le bras avec tous les habits.

— Non, prince, non ! il y a des habits... D'ailleurs, je faillis me noyer dans la Tamise, toujours avec cet habit tabac d'Espagne. Regardez-le, le misérable !

— Mais c'est peut-être lui, Shéridan, qui t'a empêché de te noyer.

— Lui, empêcher un malheur ! — Vous ne le connaissez pas ! — C'est encore cet habit tabac d'Espagne que je portais le jour où je me battis avec l'effroyable capitaine Mathews... Il est cause — l'habit — que je fus presque mortellement blessé malgré mon sang-froid, mon adresse,

mon bon droit. Eh bien! vous, prince, vous, mes amis, commencez-vous à comprendre la sincérité, la valeur de mes profondes récriminations contre cet habit tabac d'Espagne? Vous n'êtes que persuadés, je vais vous convaincre: je fais jouer ma comédie des *Rivaux*. Au premier acte, j'avais un habit bleu; le premier acte réussit; il va aux nues; on joue le second acte; j'avais encore l'habit bleu; le second acte va encore plus aux nues: un auteur sue beaucoup à une première représentation; au troisième acte, de quoi vais-je m'aviser? de quitter l'habit bleu et de mettre l'habit tabac d'Espagne, qui est léger et commode — il faut lui rendre cette justice. — Les sifflets partent aussitôt, et ils vont de scène en scène jusqu'au dénoûment; ils renversent la pièce, la pièce tombe. O infâme habit tabac d'Espagne! — Vous allez me dire: Mais, Shéridan, c'est que ton troisième acte ne valait pas les deux premiers; c'est qu'il ne valait rien du tout. — Cela n'est pas! C'est le meilleur! mais je continue: J'ai juré de vous convaincre. Au bout de six mois, la pièce des *Rivaux*, qui était tombée, est reprise. Grand succès! immense succès! Mais aussi je n'avais pas mis le tabac d'Espagne, car je ne l'appelle plus même un habit. C'était pourtant la même pièce, la même comédie... C'était donc... mais vous êtes convaincus, et je n'ai pas besoin d'ajouter que cette nuit, si j'ai perdu cent livres sterling au jeu de Son Altesse, c'est que j'ai eu la faiblesse de jouer avec cette livrée taquine et maudite. Êtes-vous convaincus, bien convaincus? termina Shéridan en secouant l'habit tabac d'Espagne.

— Parfaitement convaincus, mon cher Shéridan. Une seule observation, si vous le permettez: Puisque cet habit, chaque fois que vous le mettez, vous inflige quelque peine ou quelque malheur, pourquoi le mettez-vous?

Shéridan resta interdit, son habit à la main. Brisant vivement son embarras :

— Et si je ne le mettais pas, répondit-il vivement, quel droit aurais-je de l'insulter, de le maudire et de le fouler aux pieds ?

La raison fut trouvée si merveilleuse, que toutes les cartes tombèrent des mains des joueurs comme emportées par une bourrasque.

— Pour moi, reprit Shéridan sans remarquer l'effet de sa logique sur les convives du prince de Galles, pour moi, je suis si pénétré de l'influence maligne de ce vêtement, que je parierais... oui, je parierais que si Charles Price lui-même le portait, il ne gagnerait jamais au jeu ; Charles Price, lui qui fait venir les rois et les as à sa volonté, qui gagne toujours, qui n'attend rien de la fortune, mais tout de son habileté, de sa prodigieuse escroquerie.

— Vous parlez de Price, dit le vicomte de Malden, comme s'il était encore vivant... est-ce qu'il n'a pas été ?...

— Il est, pardieu ! bien vivant, dit le prince de Galles, et je n'en doute pas, puisque c'est à moi qu'il doit la vie. Le jour de ma majorité politique, suivant l'usage, j'avais le droit de faire grâce à un certain nombre de condamnés. Price n'a jamais, je crois, versé le sang, je lui accordai sa grâce. Cependant je mis des limites à cette générosité dont je n'ai pas eu depuis à me repentir. Il eût été imprudent de laisser Price reprendre ses anciennes habitudes. Je connaissais son miraculeux talent de faussaire, son adresse inimaginable à contrefaire les billets de banque. Je consultai lord Grafton, et lui et moi fûmes d'avis que les facultés de cet homme seraient utilement employées dans la confection si délicate des dessins, ornements, vignettes, fantaisies, lettres, chiffres empreints sur les billets de

banque. Il fut placé à la Banque, d'où il ne sort qu'une fois par mois, et encore suivi à distance par quelques constables, quoique Price, depuis sa grâce et son élévation à l'emploi de graveur unique de la Banque d'Angleterre, ait pris des formes convenables, des dehors tout à fait d'un honnête homme. Price n'est presque plus reconnaissable : on le nommerait lord maire rien que sur sa bonne mine.

— Eh bien ! je le répète, interrompit Shéridan, votre lord maire de Newgate, votre Charles Price lui-même, s'il redevenait filou comme autrefois, s'il endossait cet habit tabac d'Espagne...

— Fox, dit le prince au grand politique, vous qui n'avez pas un habit tabac d'Espagne, voulez-vous faire une partie avec moi ?

Fox et le prince de Galles s'assirent à la même table de jeu, tandis que Shéridan, conservant sa bouderie, alla se mettre dans un coin, après avoir toutefois passé ce fameux habit tabac d'Espagne dont il avait raconté l'histoire.

Quand le prince se fut assis, et tandis que Fox mêlait les cartes, un domestique était accouru sur un signe. Le prince lui donna tout bas un ordre. Le domestique s'éloigna.

— Shéridan compose, dit le prince au bout de quelques minutes... il compose peut-être un poëme en vingt-quatre chants sur son habit...

— La vie est bien trop courte pour écrire des poëmes en vingt-quatre chants, dit Fox en prenant une prise de tabac dans la tabatière qu'il plaçait toujours près de lui, soit en jouant, soit en écrivant. — N'est-ce pas, Shéridan, que la vie est trop courte pour les poëmes ou les poëmes trop longs pour la vie ?

— Ce n'est que trop vrai, répondit Shéridan d'une voix creuse; elle est si courte que...

L'arbre qui fournit la matière
De la modeste tabatière
Que Fox fait crier sous ses doigts,
Peut-être fournira le bois
Dont on fabriquera sa bière[1].

— Admirable ! dit le prince. Il est impossible d'exprimer d'une manière plus brève, plus spirituelle et plus poétique à la fois, la rapidité de la vie. Allons ! si le tabac d'Espagne, sous forme d'habit, nuit au bonheur de notre cher poëte, le même tabac, enfermé dans une tabatière, ne trouble pas sa verve pour le moment. Shéridan, écrivez ces vers sur mon album. Ces vers sont à moi : je vous les achète.

Le domestique auquel le prince avait donné un ordre, avant de s'asseoir à la table de jeu avec Fox, rentra dans la salle

[1] Voici les trois vers anglais de Shéridan :

Of that same tree which gave the box,
Now rattling in the hand of Fox,
Perhaps his coffin shall be made.

CHAPITRE XVI

Il était accompagné d'un homme d'un extérieur tout à fait convenable, mais bien loin encore d'être en harmonie avec les façons et les manières distinguées des personnages au milieu desquels il arrivait. Sans se déranger, le prince l'examina et lui dit :

— Priez M. Shéridan de vous prêter son habit.

— Son habit ?...

— Mon habit?... dit Shéridan.

— Oui, votre habit.

— Et pourquoi ? demanda Shéridan.

Les yeux fins et pénétrants du nouveau venu semblaient dire aussi : Pourquoi cet habit ?

— Shéridan, je vous en prie...

— Mais, mon prince...

— Je vous en prie, Shéridan... et vous, je vous l'ordonne.

Indécis, étonné, retirant un bras du fond de la manche, tandis que le personnage avec lequel il allait pratiquer l'échange d'habit en faisait autant, Shéridan ne savait ce que cela voulait dire.

— Parbleu ! Shéridan... je suis étonné que vous ne deviniez pas, vous si fin.

— Je ne devine pas.

— N'avez-vous pas dit : Je gage que si Price lui-même mettait mon habit, il perdrait au jeu ?

— Je l'ai dit et je le maintiens !

— Eh bien ! Price vient de mettre votre habit...

— Price ! s'écria Shéridan.

— Price lui-même, ajouta le prince de Galles.

— Charles Price moi-même, dit Price.

— Et Price, continua le prince, — au grand étonnement, au grand plaisir et au grand amusement de tous les invités, — et Price, mon cher Shéridan, qui va faire la partie avec Malden, le plus fort joueur de nous tous, pour qu'il y ait quelque parité entre l'honnêteté intelligente et ce drôle, et ce... filou...

— Mon prince, dit Price dans le plus beau langage de salon, je ne suis plus un filou puisque vous m'avez placé à la Banque de Londres comme graveur, et je crois que je ne suis pas tout à fait un drôle, puisque vous me faites l'insigne honneur de m'appeler au milieu de vous.

Une légère rougeur alluma les joues du jeune prince qui ne savait pas encore qu'un homme de son rang élève tous ceux qu'il range sous sa familiarité. Il venait de l'apprendre aux dépens de son amour-propre. Mais aussi, disons-le, qui aurait jamais cru que Charles Price, l'hôte de la forêt de Newgate, l'ami et le disciple du vieillard vert, changerait au point d'avoir la physionomie calme et béate, le maintien décent, la mise régulière et carrée d'un ministre

puritain; tout marron des pieds à la tête : redingote marron, gilet marron, culotte marron, bas marrons; regards et sourire marrons. C'était Price plus que jamais redevenu ce qu'il appelait lui-même *être son oncle*. Il était bien son oncle; il avait l'air de se respecter et de se vénérer.

Et Price se mit à jouer avec le vicomte de Malden qui, plus versé dans les choses de cour que le prince lui-même, à ce moment de leur vie, ne fut pas blessé de faire la partie avec un homme d'une célébrité aussi équivoque que celle de son partner. Le prince l'avait ordonné, il obéissait. D'ailleurs, l'excentricité nationale admet bien d'autres fantaisies.

Voilà donc Charles Price, revêtu de l'habit tabac d'Espagne de Shéridan, échangeant des cartes avec le vicomte de Malden, sous les yeux attentifs d'une vingtaine de jeunes gens silencieux. Gagnera-t-il? Perdra-t-il? Suivons bien ses mains! Voyons! s'il fait sauter la coupe! ou s'il prendra d'autres cartes ?

Et Price, entouré de montagnes d'or et de plusieurs collines, jetait ses cartes avec une netteté de gestes qui défiait les soupçons les plus éveillés.

— Mais il perd déjà dix guinées, dirent les jeunes et avides spectateurs de cette intéressante partie.

— Mais oui, il perd !

— Il perd encore.

— Il a des jeux affreux !

— Jamais de belles cartes !

— Il perd encore... mais oui !

— Il y est pour cent guinées !

— Pas possible ?...

— Que voulez-vous ?... Malden semble choisir lui-même ses cartes et choisir les meilleures.

— Price, en effet, a des cartes indignes, abominables.

Shéridan souriait du haut de son jabot.

— Price perd encore cinquante guinées !

— Cela fait cent vingt déjà de perdues.

— Cent cinquante, messieurs, dit Price traquillement.

— Cent cinquante !!

— Oui, messieurs.

Shéridan souriait de plus en plus. Il se pavanait.

Malden voulut s'arrêter.

Charles Price insista poliment.

Les cartes furent prises de nouveau.

— C'est jouer d'un malheur !... s'écrièrent tous les jeunes gens à la fois, envoyant Price perdre encore vingt-cinq guinées.

— Un dernier coup, dit Price, si Votre Seigneurie...

— Très-volontiers...

Les cartes furent battues, jetées et passèrent en éventail dans les mains des deux joueurs.

— Encore perdu !

— C'est Charles Price qui perd... Mais cet homme qu'on disait si subtil ! si...

— Deux cents guinées... messieurs. Les voici, monsieur le vicomte, en billet de banque.

Price prit dans son portefeuille plusieurs billets, et après les avoir comptés avec soin, les tendit au vicomte de Malden...

L'étrangeté n'était pas là : elle était dans Shéridan maniant, froissant, pétrissant les pans de son habit et s'écriant :

— Eh bien ! voyez-vous, même Price, même Price ! le grand Price ! l'incomparable Price, le Price des Price, qui ne peut pas gagner une seule fois, un seul penny, avec cet infernal habit tabac d'Espagne !

— Que veut dire ?... demanda Price en rendant à Shéri-

dan son habit, Price qui ignorait tous les détails de la comédie où l'on venait de lui donner un rôle.

— Rien, rien, Price... un fait indifférent pour vous.

— Vous pouvez vous retirer maintenant, lui dit le prince de Galles.

— Pardon, dit Shéridan satisfait comme le soleil quand il a dispersé la pluie ; pardon, je voudrais, mon prince, vous demander la permission de retenir Charles Price encore quelques minutes.

— J'y consens.

— Et celle, ajouta Shéridan, de voir Charles Price faire encore une partie de cartes avec qui vous voudrez ; mais cette fois, sous son propre habit marron.

— J'y consens, cher Shéridan, et c'est avec moi qu'il la fera. A nous deux, Price !

Price salua, et reçut noblement les cartes des mains du prince de Galles.

Après quelques échanges de cartes, les spectateurs purent manifester leur opinion ou plutôt se communiquer leurs observations.

— Ah ! cette fois, c'est Price qui gagne.

— Il gagne cent livres au prince.

— Cent vingt, s'il vous plaît.

— Cent cinquante !

— Cinq cents ! ! !

— Oui, messieurs, cinq cents livres, dit le prince en se levant... cinq cents livres !...

— Que Price n'eût jamais gagnées avec mon odieux habit ; qu'il a gagnées parce qu'il a quitté mon habit, dit Shéridan en montant sur une table et en gesticulant d'un air de triomphe. Tu es bien heureux, Price, que je t'aie conseillé de prendre ta revanche sous ton propre habit...

— Hum ! hum ! fit Price peu convaincu.

— Cependant, tu avais perdu deux cents guinées.

— Hum! hum!

— Tu as rattrapé cinq cents livres en reprenant ton habit.

— Hum! hum!

— Que veulent dire tous ces hum! hum!

— D'abord, dit Price en riant et sur le seuil de la porte, les deux cents guinées que j'ai payées au vicomte de Malden en billets de banque ont été payées... en billets faux... car je ne veux tromper personne ici.

— Ils étaient faux? dit le prince.

— Ils le sont encore, prince... Tenez, ajouta Price en coupant un coin à deux billets de banque, pris, l'un dans ceux qu'il avait donnés à M. de Malden, l'autre dans sa propre poche, et en les brûlant ensuite à deux bougies éloignées : la fumée de celui-ci est blanche: c'est le bon; la fumée de celui-là est rousse: c'est le faux. Les billets que j'ai gagnés au prince, fumée blanche! très-blanche!...

— Bravo! Price! bravo!

— Vous voyez, illustre monsieur Shéridan, je retouche les habits avec les ciseaux de la fortune. Et je suis poëte, moi aussi!...

— Coquin, lui dit le prince, tu m'as donc volé cinq cents livres?

— Mille livres, mon prince.

— Cinq cents.

— Non, mille!

— Tu m'as donc escroqué les cinq cents autres?

— Prince, je vous devais de vous prouver mon habileté en vous trompant ici tout le premier, vous qui m'avez fait placer à la banque pour mon habileté; et j'ai doublé la somme que je vous ai gagnée, pour me prouver à moi-même que je n'étais pas descendu dans ma propre opinion.

Du reste, je suis prêt à reprendre les billets faux du vicomte de Malden, et à les remplacer par les vrais que je vous ai gagnés. Fumée blanche contre fumée rousse.

Le prince fit signe à Price de se retirer.

— Monsieur Shéridan, dit Price en s'en allant, vous êtes membre de la chambre des communes?

— Oui.

— Vous êtes l'ami du prince de Galles?

— J'ai cet honneur.

— Vous aimez le plaisir, les fêtes et prodigieusement les jolies femmes?

— Achève!

— Vous jouez avec délices?...

— Oui... Achève donc!

— Vous n'êtes pas riche...

— Non! oh! non!... mais enfin?...

— Eh bien, remerciez-moi, monsieur Shéridan; je viens de rendre un grand service à votre probité politique... J'ai coupé les deux poches de votre habit tabac d'Espagne: Vous ne pourrez jamais y mettre le prix de votre conscience.

Price qui, comme tous les grands voleurs, connaissait profondément les hommes, venait de donner à Shéridan une de ces leçons que le poëte recevait peut-être pour la première fois, mais dont l'homme politique ne profita pas toujours.

Charles Price se retira à reculons et avec force saluts adressés à la société ébahie de Carlton-house.

CHAPITRE XVII

— Maintenant — dit le prince de Galles en remplissant son verre d'un vieux rhum, qui était devenu pâle et limpide comme de l'eau de roche à force d'avoir vécu au fond de la cave — maintenant que chacun de nous boive sans la nommer, sans la nommer ! messieurs, à la femme dont le nom est sur les lèvres et l'image dans le cœur. Imitez-moi.

L'invitation fut religieusement écoutée ; chaque convive versa du rhum dans son verre, se leva ensuite en silence et but d'un trait.

Un soupir général suivit ce toast formidable et mystérieux.

— Je suis sûr que Shéridan, dit le prince rompant le premier le silence, n'a pas bu à sa femme.

La remarque fut saluée d'un long éclat de rire.

— Je croirais manquer à la promesse que nous venons tous de faire à Son Altesse, si je répondais à sa question, répondit Shéridan.

— Je vais plus loin, continua le prince de Galles : je gage qu'aucun de ceux qui m'honorent de leur présence, et qui ont commis la légèreté prématurée de se marier, n'a bu à sa légitime moitié. Qui tient le pari ?

On se tut.

— Voyons ! continua le futur roi d'Angleterre, je vous dégage tous de votre promesse ; non que je tienne à vous faire dire le nom de la femme, fille ou veuve que vous aimez, mais uniquement pour savoir si je me suis trompé en supposant que pas un de vous dans son cœur n'a bu à sa femme légitime.

— A propos de femmes, intervint Shéridan, qui ne voulait ni changer, ni affronter un sujet délicat de conversation, à propos de femmes, j'en ai vu une hier matin qui ferait assurément parler d'elle si le sort et les circonstances venaient en aide à la vocation qu'elle rêve : une femme d'une beauté incroyable, surprenante.

— Jeune ? demanda le prince.

— Vingt ans à peine.

— Spirituelle ?

— Elle écrit mieux que nous tous.

— Sage ?

— Elle veut être actrice.

— Où as-tu découvert cette perle, Shéridan ?

— Elle s'est présentée chez moi, hier matin, pâle, agitée, tout en larmes, les lèvres frémissantes d'un courroux conjugal qui ajoutait encore à son admirable beauté.

— Ah ! elle est mariée ?

— Et qui ne l'est pas ?

— Tu as raison, Shéridan.

— Et mariée à un homme qui la fait souffrir comme une esclave, qui la tourmente, qui la tyrannise, qui la bat ! Un misérable !

— Un vrai misérable! répétèrent avec le prince tous les jeunes gens attentifs aux paroles de Shéridan.

— Elle a balancé si elle irait se jeter dans la Tamise ou si elle se présenterait chez moi.

— Et tu as eu la préférence sur la Tamise?

— Naturellement.

— Et peut-on savoir, monsieur Shéridan, ce qu'attendait de vous cette intéressante éplorée, à laquelle, pour ma part, je m'intéresse beaucoup aussi... je ne sais pourquoi... peut-être parce que jusqu'ici je n'ai vu que des femmes heureuses, calmes, qui n'avaient jamais été battues... On doit aimer les femmes battues, on les console, on les plaint, on les défend, on rosse le mari... C'est l'amour et la guerre... c'est la difficulté en intrigue... c'est souvent le danger... et vive le danger! Mais je t'ai trop interrompu, Shéridan ; pardon, messieurs; continue, Shéridan : que te voulait donc cette magnifique lamentation?

— Elle sait que j'écris pour la scène, que mes relations avec les théâtres sont fréquentes, que je suis presque, avec Garrick, le possesseur de Drury-Lane...

— Bon ! elle veut être actrice, tu l'as dit.

— Oui, prince, actrice.

— Et as-tu vu en elle des dispositions?...

— Immenses ! Elle est d'une taille élégante et souple ; sa voix est d'un timbre doux, pénétrant, admirable ; jamais Shakespeare — car elle m'a récité plusieurs passages de Shakespeare — n'aura été interprété d'une manière plus simple, plus naturelle, plus tendre. Elle excellerait surtout dans la comédie. Son regard va jusqu'au fond de l'âme, parce qu'elle vous regarde avec son âme ; elle rit,

elle pleure, elle déclame, elle parle sans effort, comme l'oiseau chante, comme l'eau coule, comme l'étoile brille. Elle serait une étoile dans le ciel des arts, si jamais elle y prenait place. Comme elle jouerait Ophélia dans *Hamlet*, Viola dans la *Douzième nuit*, Fidélia dans l'*Honnête marchand*, Rosalinde dans *Comment l'aimez-vous?* Perdita dans *les Contes d'Hiver*, Cordélie, dans *le roi Lear*, Juliette dans *Romeo et Juliette*, lady Anne dans *Richard III*, lady Macbeth, et vingt autres rôles, dans vingt autres ouvrages, sans compter les miens ! Quels beaux yeux ! quelles mains pures et divines, quelle pudeur voilée et et quelle énergie éclatante dans tous ses traits! — Ah ! quelle actrice ! quelle actrice !

— Oh ! les actrices, reprit sur le même ton le prince, les actrices ! ce doit être un bien grand charme de les connaître, de les fréquenter au théâtre, d'aller dans leurs loges. Oh ! vous êtes bien heureux, vous autres auteurs, qui les voyez, qui leur parlez quand vous voulez. On dit qu'elles s'expriment avec une liberté des plus amusantes, des plus folles. Et puis, on les mène souper ; on va souper chez elles ; elles viennent souper chez vous. Elles soupent donc toujours?

— Elles ne dînent jamais, répliqua Shéridan avec une gravité comique ; elles ne dînent jamais, mon prince.

— Voyons, ne plaisante pas. Je suis tout oreille à ton histoire. Mais pourquoi as-tu dit en parlant d'elle : « Si elle était actrice, si elle jouait... » Pourqnoi ne serait-elle pas actrice? pourquoi ne jouerait-elle pas?

— Pourquoi?

— Oui... dis-nous...

— Parce qu'elle est trop jolie, trop belle, trop intelligente, trop accomplie, et c'est trop de qualités pour une débutante.

— Je ne comprends pas ! s'écria le prince...

— Vous ne comprenez pas les rivalités éveillées tout à coup par la venue de ce phénomène au milieu d'actrices fanées, fourbues, éraillées, qui ont d'autant plus de prétentions qu'elles ont plus d'années et moins de talent. La jalousie au théâtre ! Je connais toutes les jalousies : les jalousies d'écolier, les jalousies d'amant, les jalousies d'homme politique, les jalousies d'auteur, les jalousies de courtisans ; aucune jalousie n'approche de celle des acteurs. Ils en sont stupides. Les jalousies d'actrices vont jusqu'à l'antropophagie. Je ne jurerais pas qu'une actrice n'eût jamais mangé une autre actrice.

— A souper... interrompit Fox, puisqu'elles ne dînent pas.

— A souper, répondit gravement Shéridan.

— Cependant, dit le prince de Galles, il faut que cette jeune et charmante femme débute... et toi seul peux obtenir...

— Moi seul je ne le puis pas, Garrick et moi ne le pourrions pas. Si elle consentait à se casser six dents, à se crever un œil, à perdre sa voix et ses cheveux, je ne dis pas... alors, peut-être que ces dames se laisseraient toucher.

— Mais ces dames, pourtant...

— Ces dames sont sociétaires... elles ont voix délibérative au conseil.

— Ainsi, dit en soupirant le prince de Galles, cette ravissante mistress... mais tu ne nous as pas dit son nom?...

— Mistress Robinson, répondit Shéridan...

— Mistress Robinson ne jouera pas, ne sera pas actrice pour cause de perfection ; et elle continuera, comme par le passé, à être battue par l'indigne Robinson, puisque Robinson il s'appelle?

— Hélas ! oui, répliqua Shéridan en regardant avec attendrissement le fond de son verre.

— Et que deviendra-t-elle?

— Voilà, prince, ce qu'il n'est pas facile de dire... Un homme riche, libre, épris d'elle, qu'elle aimera, l'enlèvera peut-être un jour à son infâme époux et maître...

— Shéridan! Shéridan! prenez garde! prenez garde, dit Fox... vous êtes amoureux de mistress Robinson...

— C'est moi qui en suis amoureux ! interrompit le prince de Galles. — Oui, c'est moi !... Il me semble que je la vois, que je l'entends, que je suis au théâtre, tremblant pour elle à chaque pas qu'elle fait, à chaque mot qu'elle dit ; je l'aime pour le danger qu'elle veut braver afin d'échapper à l'ignominie de son ménage ; je l'aime par l'impression qu'a faite en moi Shéridan en me disant la rare beauté de cette femme, sa jeunesse, ses malheurs, son talent, son génie et toutes ses perfections d'artiste. Oui, mille fois oui, j'en suis amoureux !

Cette sortie si chaleureuse et si peu attendue du prince de Galles, faite avec un attendrissement vrai et des éclairs de passion, laissa tout interdit Shéridan, qui de son côté, montra qu'il n'était pas tout à fait indifférent à la prodigieuse beauté de sa protégée, mistress Robinson. Il demeura muet, et s'il essaya ensuite quelques paroles, elles prouvèrent par leur pâle insignifiance la peine morale qui venait de froisser l'enthousiasme de sa pensée et altérer la netteté ardente de sa parole. Une tristesse jalouse le glaça comme s'il eût déjà d'autres titres que celui de protecteur auprès de la femme dont il avait fait un si magnifique et complaisant éloge devant le prince et ses jeunes amis.

Le vicomte de Malden semblait prendre note dans son



esprit des incidents de la nuit et les garder avec soin dans sa mémoire.

La tenue indécise de Shéridan n'avait pas non plus échappé au prince de Galles, et l'expliquant dans un sens peut-être vrai, il dit avec bonté au poëte :

— Shéridan, il vous convient mieux qu'à personne de créer une position à cette jeune femme, qui a eu bien raison d'aller à vous pour être aidée de bons et sages conseils. Si nous avons nos nuits de folie, nous devons avoir nos minutes de sagesse. C'est sagesse de vous engager, Shéridan, à vous faire l'arbitre, et l'arbitre unique de la destinée de mistress Robinson, à laquelle je vous prie en grâce de ne pas répéter ma trop flatteuse opinion sur elle. Laissons cela.

La voix du prince devenait plus grave et plus sérieuse, par degrés, lorsqu'il tournait ses regards vers un angle du salon ; et il les avait tournés souvent depuis la seconde moitié de la nuit.

— Fox, Shéridan, j'ai réfléchi pendant notre souper, beaucoup réfléchi sur la discussion grave qui doit se rouvrir aujourd'hui au parlement à l'occasion de mes dettes et de mon augmentation de pension : laissez faire mes ennemis, laissez-les agir, — entendez-vous ? — en toute liberté contre moi. Ne prenez pas la parole.

— Mais, prince, dit Fox, prodigieusement étonné de cette résolution du prince de Galles, si nous laissons ainsi agir vos ennemis, si nous ne prenons pas la parole pour combattre leurs arguments, qui sont précieux, songez-y, vous n'aurez pas votre pension ; et vos dettes...

— C'est précisément à tout cela, je viens de vous le dire, mon noble Fox, que j'ai pensé, et je vous prie une seconde fois de rester l'un et l'autre muets aujourd'hui au parlement

Shéridan n'était pas moins surpris que Fox.

Le prince de Galles ouvrit ensuite, à l'aide d'un petit bouton de cristal, une petite porte pratiquée dans l'épaisseur du mur, à l'angle même, point de mire de son attention depuis quelques minutes, et le corps déjà à demi dans un appartement où languissait une clarté douce, blanche, endormie comme si elle eût traversé les parois d'un vase d'albâtre, il dit à sa charmante compagnie :

— Il est jour, messieurs, adieu! — A bientôt, à bientôt!

Le prince de Galles disparut par la porte secrète qui se referma dans l'épaisseur du chêne assourdi par le velours, et les jeunes courtisans de Carlton-House se retirèrent.

CHAPIRE XVIII

Appuyant à peine la pointe des pieds sur ces somptueux tapis de cachemire, dont il a déjà été parlé à l'occasion du fol ameublement de Carlton-House, le prince s'approcha d'un lit entouré d'un nuage laiteux de mousseline mouchetée et relevée partout par des étoiles d'argent et des petits croissants d'or. Rien de vaporeux, de diaphane comme ces rideaux et ces courtines où s'engouffrait le silence et où l'oiseau mystérieux du sommeil aimait à creuser son nid. Au milieu de ce lit moelleux, sous deux couvertures fines comme de petites plumes de cygne, reposait sans dormir celle que les Anglais ont saluée comme une des plus radieuses créatures de leur temps et de leur pays, même après avoir vu lady Jersey. Mais Mlle Fitz-Herbert avait de plus que l'altière comtesse une douceur universelle répandue sur son visage et sur son âme, ce vi-

sage de Dieu. C'était la bonté faite beauté, à l'éternelle gloire de celui qui envoie de loin en loin sur la terre un de ces types miraculeux, pour prouver aux hommes qu'ils ne doivent jamais désespérer de leur profonde laideur.

Le prince s'assit près d'elle, la regarda lentement de son plus tendre et plus amical regard, et après lui avoir baisé la main, il lui dit :

— Vous ne dormez donc pas ?

— Je vous savais près de moi, comment aurais-je pu dormir ?

— Vous êtes adorable !

— Mais vous êtes venu bien tard : voici le jour; il faudra bientôt nous séparer.

— Pourquoi nous séparer ? Personne ne sait que vous habitez chaque nuit, depuis quelques mois, ce coin mystérieux du palais, ce réduit suspendu au milieu de mes jardins, inconnu même à mes gens.

— Excepté à votre mère.

— Oh ! elle ! elle est pleine d'indulgence.

— Elle est venue cette nuit.

— Ma mère !

— Oui — il y a à peine une heure.

— Que dites-vous ? Et le motif, quand mon père a été, dit-on, saisi cette nuit même par un accès de sa maladie?

— Pour le même motif qui a produit chez lui cet accès.

— Expliquez-vous, ma chère amie !

— Elle m'a suppliée de vous supplier à mon tour de consentir à vous marier... à faire un mariage rendu nécessaire, indispensable.

Mlle Fitz-Herbert essuya une larme.

— Eh bien ! dit le prince en penchant son noble front

sur la joue mouillée de Mlle Fitz-Herbert, je venais aussi pour le même motif.

— Vous !

— Oui.

— Vous consentiriez donc ?

— Je consens à rester marié avec vous.

— Avec moi !

— Mon parti est parti, irrévocablement pris. Je suis las de voir traîner mon nom sur tous les bans du parlement pour obtenir l'aumône de quelques mille livres sterling.

— Elles vous seront payées, toutes vos dettes seront acquittées, et c'est encore là ce que m'a dit votre mère, si vous consentez à prendre la femme qu'elle vous a choisie.

— Ah ! c'est elle, cette fois qui l'a choisie. — Il y avait un trente-neuvième portrait ! Eh bien ! non, plus de pension, je n'en veux plus, si ce doit être à ce prix. Je persiste dans l'opinion que je vous apportais en venant. Je veux vivre avec vous et pour vous ; avoir ma femme, ma bourgeoise, comme Shéridan, comme Fox, comme tant d'autres qui ont épousé qui leur a plu, et à qui ils ont plu. Je mange ce qui me plaît, je monte le cheval qui me plaît, j'habite le palais qui me plaît, je veux avoir la femme qui me plaît. C'est vous qui m'avez plu, ajouta le prince en déroulant les longs et superbes cheveux de sa femme, et je ne veux pas en épouser d'autre. Eh bien ! on le dira, on le saura, on le publiera. — Qu'est-ce que cela me fait ? — Est-ce que mon oncle Glocester et mon oncle Cumberland n'ont pas épousé de simples ladies ?... Je fais comme mes oncles.

— Ils ne devaient pas être rois, et vous pouvez être roi dans quelques années, dans quelques mois, dans quelques heures peut-être.

— Ne parlons pas de cela, dit le prince de Galles.

Mlle Fitz-Herbert passa vivement de l'autre côté de la ruelle.

— Vous me boudez ?

— Oui.

— Quand je quitte mes conseillers, mes amis, mes défenseurs pour accourir vers vous ?

— Je vous dis que le désir de votre mère...

— Mais ce n'est pas le vôtre... après tout !

— C'est le mien.

— C'est impossible! savez-vous ce que c'est qu'une femme de la main gauche ? c'est une bâtarde dans l'ordre conjugal.

La superbe Irlandaise se releva de toute sa fierté, mais la résignation lui fit aussitôt baisser le regard et la tête...

— Une bâtarde !

Le prince continua :

— C'est pis qu'une bâtarde, car la bâtardise n'est qu'un malheur; le morganatisme est une faute, un crime; non pas pour le prince, mais pour la femme qu'il a épousée. La religion lui a donné un vain titre, à celle-là; les lois rien; le monde ne lui doit que de la curiosité en bas et du mépris en haut. Quand la reine se promène à six chevaux dans la grande allée du parc, *elle* s'en va, obscure et délaissée et à pied par les sentiers de la foule; quand la reine va au théâtre, on lui ouvre la grande loge, la loge de velours et d'or; *elle* se perd là-haut, dans les galeries, avec les petits bonnets des marchandes de la Cité; quand la reine accouche, les cloches sonnent, le canon tire, les vaisseaux se pavoisent, le peuple se prosterne; quand l'épouse du côté gauche accouche, on rit dans les salons, on murmure dans le peuple qui voit un surcroît de dépenses adultères

dans cette inutile fécondité. La reine fait des rois, l'autre fait des petits.

Un cri déchirant, terrible, saignant, un cri à briser le cœur, sortit de la poitrine de Mlle Fitz-Herbert.

Le prince la pressa dans ses bras, sur son cœur, sur ses lèvres.

— Jamais! dit-elle en le repoussant, jamais! si vous ne consentez pas à épouser la princesse Caroline de Brunswick. Jurez-le-moi!... jurez que vous l'épouserez.

— La princesse Caroline de Brunswick...

— C'est elle que votre mère vous a choisie pour femme.

— Mais vous, — mais vous, que deviendrez-vous! s'écria le prince de Galles ému lui-même du tableau si terrible et si vrai qu'il venait de faire à M[lle] Fitz-Herbert du sort promis aux femmes royales de la main gauche. Mais vous, mais vous? répéta-t-il.

— Moi, répondit M[lle] Fitz-Herbert en pressant ses bras autour de son mari et en l'embrassant avec une tendresse profonde, — moi, je vous aimerai toujours. — N'est-ce donc rien?

CHAPITRE XIX

L'ascendant de Mlle Fitz-Herbert l'emporta ; tant de dévouement, tant d'abnégation touchèrent le prince de Galles, qui n'opposa plus qu'une résistance de plus en plus faible au projet d'alliance arrêté par sa mère.

On payerait ses dettes, on augmenterait sa pension, et il épouserait la princesse Caroline de Brunswick. « Aussi, dit l'historien du prince de Galles, le révérend Georges Croly, avant le jour pour lequel M. Newnham avait promis sa redoutable motion, M. Pitt annonça, par ordre du roi, au prince de Galles, que si cette motion était retirée, tout s'arrangerait à la satisfaction de Son Altesse. Le prince y ayant consenti, les deux chambres reçurent, le 21 mai, un message du roi, qui leur apprenait que Sa Majesté avait statué qu'il serait pris annuellement dix mille livres sur la liste civile, pour les ajouter au revenu du prince, qui,

de son côté, avait donné les assurances les plus positives de ne pas dépenser à l'avenir au delà de son revenu. Le roi ordonna de mettre sous les yeux du parlement un état des dettes du prince, auxquelles il espérait que ses fidèles communes pourvoiraient. Les communes votèrent, en effet, une adresse au roi pour le prier de faire payer, pour le compte du prince, sur les fonds de la liste civile, la somme de 781,000 livres sterling (1,952,500 francs), *qu'elles promettaient de rembourser.* »

Voilà donc le prince de Galles soulagé du poids de ses éternelles dettes au prix d'un demi-scandale et de sa liberté; car l'acceptation des termes du traité dressé par la cour lui imposait irrévocablement l'obligation d'épouser la princesse Caroline de Brunswick, fille de ce fameux duc de Brunswick-Wolfenbüttel, qui a joué un rôle si marquant au commencement de notre révolution française. On sait que ce trop fameux duc, qui passait pour le capitaine le plus expérimenté de son siècle, obtint en 1792 de l'empereur François II et du roi de Prusse le commandement des forces réunies par la coalition formée contre la France. On sait aussi qu'il avait déjà franchi nos frontières, son trop célèbre manifeste à la main, lorsqu'il fut obligé par la fortune des armes de congédier ses troupes, de brûler son manifeste et de rentrer bien vite chez lui.

CHAPITRE XX

La colère de lady Jersey fut grande lorsqu'elle apprit le mariage du prince avec la fille du duc de Brunswick. La reine mère ne lui en avait pas fait confidence, soit qu'elle eût le pressentiment que cette union déplairait à la comtesse, soit qu'elle voulût faire acte d'autorité absolue en la lui cachant. Elle ne se trompait pas en agissant ainsi. Lady Jersey avait bien consenti à ne pas entraver l'ambition de la reine mère, à ne pas gêner son influence sur son fils tant que le vieux roi vivrait et régnerait; mais elle n'admettait pas au nombre des droits qu'elle lui laissait celui de marier son fils, surtout celui de le marier si jeune, surtout celui de le marier sans son assentiment. La coalition était rompue sur ce point. Lady Jersey dévora l'injure de l'infraction, mais elle arma immédiatement toutes les for-

teresses qu'elle s'était ménagées dans le cas d'une trahison.

Elle ne craignait pas Mlle Fitz-Herbert, quoiqu'elle n'ignorât pas la part qu'elle avait prise à ce projet de mariage ; elle avait pour elle plus de pitié que de haine. Elle la laissa donc, dans sa peu dangereuse influence, peser sur le prince du poids de ses ailes poétiques. Mais pour l'autre ennemie elle eut d'autres armes.

Elle avait su par le vicomte de Malden, toujours amoureux d'elle, l'impression immense causée chez le prince par le portrait qu'avait fait Shéridan de mistress Robinson ; elle était au courant des difficultés avec lesquelles se trouvait aux prises, pour débuter au théâtre de Drury-Lane, cette femme destinée à être si célèbre un jour. Elle savait même de plus que Shéridan — et elle avait eu connaissance du fait par le pamphlet équivoque sur lequel elle était tombée par hasard le jour où elle attendait si impatiemment le retour du prince — elle savait que mistress Robinson n'était pas si novice au théâtre qu'elle le prétendait. Ce redoutable pamphlet disait dans cette biographie, berceau impur de toutes les biographies, que mistress Robinson, déjà connue sous le nom de Perdita, avait paru sur quelques petits théâtres de Londres.

Après avoir rassemblé avec patience tous ces documents et en avoir composé un plan de conduite, qu'elle se proposait de mettre à exécution, la comtesse écrivit à Garrick, directeur de Drury-Lane, qu'il serait agréable à la cour qu'il engageât une jeune actrice du nom de mistress Robinson. On avait parlé à Saint-James, disait-elle, de cette jeune femme comme d'une intelligence élevée, particulièrement la duchesse de Devonshire, à qui mistress Robinson avait dédié des vers ravissants.

Le bon plaisir de la cour avait été un ordre pour Garrick. Il engagea sur-le-champ mistress Robinson.

Lady Jersey attendit ensuite; elle attendit comme l'artilleur qui vient de pointer sa pièce et qui, avant d'y mettre le feu, se délecte en idée de la dévastation qu'il va produire.

Cette femme, d'une rare beauté, allait donc faire les délices de Londres, et l'on peut dire de l'Angleterre; car sa renommée d'actrice était destinée à égaler celle de ses charmes, d'après le témoignage de Shéridan, qui lui rendit des hommages dont ni lui ni elle n'ont cherché à dénaturer le caractère dans leurs écrits. Nous l'avons dit : elle se nommait mistress Robinson. Sa vie fut un enchaînement de prospérités et de souffrances, qu'à son déclin elle s'est plu à raconter elle-même dans des mémoires facilement écrits et empreints de cette couleur rapide, fine et délicate, familière aux femmes, et particulièrement aux femmes de théâtre, à qui la vérité ne coûte rien, pas même la peine de la chercher dans leur souvenir.

Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de détacher des Mémoires de mistress Robinson les pages authentiques où elle rappelle avec toute la tendre poésie du regret ses amours avec le prince régent d'Angleterre, amours secrètement allumés par la comtesse de Jersey et si habilement conduits par elle au but qu'elle avait marqué dans son imagination infernale.

C'est mistress Robinson qui parle.

« La famille royale, devant laquelle je n'avais pas encore joué, donna l'ordre qu'on représentât devant elle pour l'ouverture de la saison, la pièce intitulée : *Contes d'hiver*. Je faisais Perdita. J'avais déjà joué ce rôle; mais je ne fus pas moins effrayée de paraître pour la première fois devant les premières notabilités du royaume.

» Au foyer, on se moquait beaucoup de ma timidité; M. Smith, surtout, artiste supérieur qui devait jouer avec

moi dans les *Contes d'hiver* le rôle de Léon ; il ajoutait en riant, et c'était son exclamation favorite : « Par Jupiter, » madame Robinson, vous ferez la conquête du prince, » car vous êtes plus belle que jamais. » Moi, je souriais du compliment, prévoyant peu les événements extraordinaires auxquels cette soirée allait donner naissance. J'étais debout dans les coulisses de gauche, juste à l'opposé de la loge du prince, quand M. Ford, fils d'un des direcrecteurs, aujourd'hui jurisconsulte célèbre, vint à moi et me présenta un de ses amis, le vicomte Malden, le même qui devint plus tard comte d'Essex. Nous entrâmes en conversation pendant quelques minutes : le prince nous regardait très-attentivement, et il semblait adresser ses remarques au colonel Lake et au frère de lord Levisham, qui était de sa suite.

» Alarmée par la trop grande attention dont m'honorait le prince, je précipitai ma scène ; j'étais émue, j'étais ravie, j'étais transportée ; je n'éprouvai qu'un désir, celui de ne plus être sous les yeux du public, afin de m'abandonner tout entière et sans témoins à mon extase. C'est ce qui fit que je jouai trop vite. Ma vive préoccupation ne m'empêcha pas cependant d'entendre très-distinctement les éloges du prince. Il ne les épargna pas plus que les regards, et chacun dans la salle s'en aperçut. A la fin de la pièce, au moment où la famille royale rendit aux acteurs la révérence d'adieu, mes yeux rencontrèrent ceux du prince, et leur brûlante expression alla jusqu'à mon cœur. Il m'honora de deux signes de tête auxquels je ne pus répondre que par le sentiment de bonheur et de reconnaissance qui vint colorer mes joues.

» Pendant toute la seconde pièce, lord Malden ne cessa de m'entretenir ; lord Malden était jeune, aimable, parfaitement distingué. Il me rappela avec une intention

pleine de délicatesse les applaudissements que le prince m'avait donnés. Notre conversation dura jusqu'à la fin du spectacle.

» Je me disposais à retourner à ma chaise, qui m'attendait, quand je rencontrai la famille royale ; j'eus encore la faveur de recevoir du prince un salut gracieux. Je rentrai chez moi ; j'avais à souper une société nombreuse qui ne s'entretint toute la soirée que de la beauté et des grâces de l'héritier présomptif. La sensation que j'avais produite sur lui ne fut pas oubliée. Tout le monde, disaient mes convives, pouvait attester que le parterre et les loges, pendant tout le spectacle, avaient promené leurs regards du prince à Perdita, de Perdita au prince. Enfin ils parvinrent à me persuader que j'aimais aussi le prince.

» Deux ou trois jours après cet événement, car c'était bien un événement, lord Malden me fit une visite du matin. M. Robinson n'était pas au logis. Je le reçus avec quelque embarras ; je crois que celui du lord surpassait le mien. Il essaya de parler, s'arrêta, balbutia encore, puis il parvint à me dire :

» — Daignez écouter, madame, le secret que je vais vous confier. La position particulière dans laquelle je me trouve m'a seule déterminé à accepter cette mission délicate, cette démarche extraordinaire. Condamnez-la, mais écoutez-moi, madame.

» Je le priai de s'expliquer.

» Il tira une lettre de sa poche:

» — Lisez s'il vous plaît, madame, me dit-il.

» Je souris en lisant la suscription ; la lettre était adressée à *Madame Perdita*. Je l'ouvris : peu de mots, mais bien sentis, bien tendres. On signait : FLORIZEL.

» — Que signifie ceci ! dis-je à demi fâchée.

» — Ne devinez-vous pas l'auteur de ce billet? reprit lord Malden.

» — Peut-être est-ce vous, répondis-je gravement.

» — Non, en vérité, dit-il; je ne l'aurais jamais osé.

» — Dites-moi donc, de grâce, d'où peut venir cette lettre ?

» Lord Malden hésita, parut fâché de s'être chargé de la commission, de peur, murmura-t-il, qu'elle ne diminuât l'estime qu'il désirait que j'eusse pour lui ; mais, continua-t-il, je ne pouvais refuser... non, je ne pouvais refuser de vous remettre ce billet, car le prince qui m'a chargé de l'apporter...

» — Le prince ! — Étonnée à l'excès, agitée, troublée comme je ne l'avais encore été de ma vie, je répondis par un refus absolu à la mission de lord Malden.

» Dès qu'il m'eut quittée, je lus encore, je relus mille fois cette lettre, si courte, mais si dangereuse : je ne pouvais me persuader qu'elle vînt du prince; je voulais qu'elle m'eût été écrite par lord Malden lui-même. J'y voyais un piége. Amoureux de moi, lord Malden tenait à savoir si je me laisserais jamais éblouir par l'éclat que jette aux yeux d'une femme le nom d'un héritier royal. Une foule d'autres idées se succédaient dans mon esprit pour y laisser celles-ci, le doute, celles-là, la méfiance, toutes de l'obscurité.

» Le jour suivant, nouvelle visite de lord Malden. Cette fois, sa timidité étant moins grande, il parla du prince en termes plus précis. Il loua ses manières engageantes, son esprit vif et lumineux, sa sensibilité surtout, qui devait un jour faire de lui l'idole de son peuple.

» J'entendis ces louanges avec une satisfaction dont lord Malden dut faire part sans doute à son ami et à son maître. Il revint le lendemain pour me dire que le prince était

malheureux de ce que je n'avais pas répondu à sa première lettre; il m'en remit en même temps une seconde où le royal amoureux me conjurait d'aller le soir même au concert spirituel, à moins que sa conduite ne m'eût déplu. Là, par des signes sur lesquels il appelait mon attention, il me confirmerait qu'il était bien l'auteur des deux lettres que je possédais.

» J'allai donc au concert.

» Je venais d'entrer, je m'asseyais à peine au balcon que les regards du prince me cherchaient déjà: ils me trouvèrent vite. Il tenait à demi ouvert devant lui le feuilleton du concert (c'est un petit imprimé qui se distribue dans les salles de spectacle de Londres, et où on lit le nom de chaque acteur à côté du rôle qu'il joue dans la soirée). Mettant la main à son front, le prince concentra toute son attention sur moi.

» J'étais fort déconcertée; mon mari était avec moi: je craignais qu'il ne s'aperçût de tout ce qui se passait. Cependant le prince continuait à me faire des signes et à figurer des caractères sur le bord de sa loge, comme s'il eût écrit, tout en causant avec le duc d'York (alors évêque d'Osnaburg), qui me regardait aussi avec une attention toute particulière. Un des gentilshommes de la suite du prince lui apporta un verre d'eau.

» Il me regarda si expressivement avant d'y porter ses lèvres, que toute l'assemblée en fut frappée. Le parterre, à qui rien n'échappe, le remarqua également, et le lendemain un des journaux de Londres disait que la veille au théâtre, *quelqu'un* avait captivé les regards d'un auguste spectateur.

» J'apportai pendant plusieurs mois une résistance victorieuse à toutes les propositions qui me furent faites d'avoir une entrevue avec le prince. Je pressentais que sa conversation achèverait le trouble de mon cœur. Ce n'est

pas le titre de prince qui me flattait en lui ; nul homme, je l'ai su depuis, n'a exercé autant de séduction, n'a eu autant d'empire sur les femmes. Il est le plus beau des hommes comme il en est le plus persuasif et le plus tendre. Il écrivait aussi bien qu'il parlait.

» Après avoir entretenu pendant quelques mois avec le jeune prince une correspondance sentimentale, je me sentis de moins en moins résolue à ne le voir jamais qu'en public. Un motif puissant m'avait conseillé ma première sévérité, je vais le dire : c'était la crainte de compromettre le futur souverain auprès du peuple qu'il doit gouverner un jour. Mes compatriotes jugent leurs princes dès le berceau. Leurs premiers pas, leurs premières paroles, leurs premières actions sont des horoscopes où le peuple anglais lit irrévocablement son bonheur ou sa décadence à venir. En sorte que l'esprit public se fonde, s'établit et s'appuie sur l'amour que le prince parvient à obtenir au début de la vie. On le loue, on le chérit déjà, on commence même à lui essayer la couronne. Si, à ce moment, on ne la lui décerne pas intérieurement, on la lui disputera plus tard, fît-il des prodiges pour la justifier.

» Par l'entremise de lord Malden, j'avais reçu le portrait du prince, peint par le fameux Mayer. Jusqu'à ce jour j'ai conservé ce gage précieux qui me rappelle sa tendresse, mais aussi sa légèreté. Je le reçus dans une boîte contenant un cœur fait de papier, découpé de la main même du prince : sur un des côtés étaient tracés, aussi par lui, ces mots perfides, puisqu'ils n'étaient point vrais : *Je ne changerai qu'en mourant !* Sur l'autre, on lisait la même phrase, mais en anglais.

» Quoique mon amour fût vif et sincère, j'engageai le prince à se souvenir qu'il était bien jeune, que si j'écoutais ses désirs, je devais renoncer à mon mari, à ma pro-

fession; je lui disais encore que le public, devenu confident de son amour, s'efforcerait de me le ravir en me noircissant dans son esprit. Après avoir été la plus heureuse et la plus glorieuse des femmes, j'en deviendrais la plus à plaindre.

» Les réponses du prince étaient de nouvelles assurances de l'amour le plus pur comme le plus durable.

» A chaque nouvelle visite que je recevais de lord Malden, au nom du prince, j'étais de plus en plus convaincue qu'il regrettait d'avoir accepté le rôle de négociateur. Cependant il était au désespoir chaque fois que je lui proposais de suspendre toute correspondance entre le prince et moi. « Non, madame, me disait-il, régnez sur un cœur fait pour vous; soyez-en la vie, la joie, l'enivrement et le bonheur. »

» Il s'arrêtait aussitôt; je voyais qu'il craignait, changeant brusquement de rôle, de parler pour lui; il tremblait d'aller plus loin; l'ombre du maître lui fermait la bouche. *Sa délicatesse m'eût toujours laissé ignorer ses sentiments personnels, si j'avais toujours été aimée du prince.*

» Lord Malden me dit un jour que le duc de Cumberland était venu de bonne heure chez lui pour lui dire tout le chagrin que ressentait le prince à l'occasion d'une lettre que je lui avais écrite. Employez tout votre crédit, avait-il dit à lord Malden, pour que mistress Robinson soit moins cruelle envers un jeune prince qui l'adore. Mon neveu en perdra la tête si vous n'obtenez d'elle qu'elle soit moins sévère.

» Lord Malden me proposa donc d'aller voir le prince, mais avec tout le mystère possible. Afin de rendre cette visite plus secrète encore, il me proposa de me déguiser en homme (on se rappelle peut-être que j'avais déjà paru

au théâtre dans les travestis). Je repoussai vivement ce moyen, qui ne m'aurait pas déguisée davantage. Bref, je refusai de toutes les manières. Le prince fut désolé : il me l'exprima dans un billet que je reçus par lord Malden le jour suivant.

» Si jamais le public a jugé sévèrement ma conduite avec le prince, c'est qu'il ignore celle de mon mari avec moi ; c'est qu'il ignore aussi que je ne voulus manquer à mon devoir que lorsque je m'en fus affranchie par le divorce.

» Lord Malden proposa sa maison ; mais la surveillance d'un tuteur rigide, qui examinait de près toutes les démarches du prince, rendait cette rencontre assez difficile. On pensa qu'il valait mieux qu'elle eût lieu chez le prince ; je rejetai encore cette idée.

» Il fut enfin décidé que je me rendrais à Kew, qui est situé sur le bord de la Tamise, à l'opposé d'un palais qui sert de résidence à la famille royale une partie de l'été, et que ce serait l'endroit fortuné où le jeune prince et moi échangerions nos serments.

» Cette entrevue si souvent remise et tant redoutée eut enfin lieu à Kew. Lord Malden et moi dînâmes à une auberge qu'on trouve dans l'île qui est entre Kew et Brentford. Nous attendîmes le signal convenu pour passer la rivière dans un bateau loué à cet effet.

» Le mouchoir parut sur la rive opposée. L'obscurité de la nuit le rendait presque invisible. Lord Malden me prit par la main, et j'entrai tremblante dans le canot destiné à me conduire à l'autre rive. Au bout de quelques minutes, nous abordâmes aux portes du vieux château ; nous ne demeurâmes là qu'un instant. Le prince et le duc d'York, qui se promenaient dans l'avenue, se hâtèrent de nous joindre. Le prince ne m'avait encore dit que quelques

mots, qu'un bruit qui venait du château nous fit tous tressaillir. La lune commençait à se lever. L'idée qu'on ne découvrît la promenade nocturne du prince, me glaça d'un effroi inconnu; enfin, après avoir entendu de sa bouche l'expression de la plus suave tendresse, nous nous séparâmes. Lord Malden me suivit, et nous retournâmes à l'île dont nous étions sortis. Le prince ne quitta pas l'avenue tout le temps que je fus avec lui, et le duc d'York fut constamment avec nous; il entendit tout ce que nous dîmes.

» Je n'oublierai jamais les grâces adolescentes du prince, la douceur de son sourire, la tendresse de sa voix, et j'espère m'en souvenir encore lorsque la mort m'aura affranchie de l'esclavage de la terre.

» Depuis cette époque fortunée, j'ai souvent, au même lieu, goûté le même plaisir; la conversation du prince en faisait tout le charme. Nos promenades duraient quelquefois jusqu'à près de minuit.

» Je ne me rendais à ces délicieux rendez-vous qu'habillée en amazone; ces messieurs, le prince et lord Malden, s'entortillaient dans de grandes redingotes afin de se mieux déguiser. Mais le duc d'York m'alarmait toujours par l'éclat de son habit, qu'il choisissait souvent jaune, comme s'il eût cherché la couleur la moins faite pour ces sortes d'équipée.

» Le prince chantait avec un goût exquis; le silence de la nuit prêtait un charme inexprimable à sa voix. Oh! que je regrettais profondément, une fois rentrée chez moi, la distance incommensurable qui séparait nos deux destinées! Lui prince, héritier présomptif de la plus belle couronne du monde; moi actrice du théâtre de Drury-Lane! »

Ces pages sont délicieuses : les heures que passait le prince avec mistress Robinson ne l'étaient pas moins.

Tout était admirablement beau dans cette intrigue. Chacun s'y prêtait, on le voit, avec la meilleure grâce du monde : les oncles, les amis, les conseillers du prince, jusqu'aux évêques !

La pièce d'artillerie tirée par la comtesse de Jersey avait frappé le but.

Il semblait n'être pas plus question de la princesse Caroline de Brunswick que de la reine Saba.

Un soir, après ces délicieuses promenades au clair de la lune, la lune si douce et si dorée sur les jardins de Kew, un homme tout vêtu de noir s'approcha du prince de Galles, qui venait de quitter au même instant la douce empreinte du bras de mistress Robinson.

Cet homme noir, qui n'était pas un fantôme, mais le chef du cabinet de Georges III, le ministre Pitt, montra au prince de Galles un papier sur lequel était écrit ceci :

» Je renonce à la couronne du roi Georges III, mon père,
» si je n'ai pas épousé dans un mois la princesse Caroline-
» Amélie de Brunswick. »

Pitt présenta un crayon au prince de Galles :

— Signez, lui dit-il.

CHAPITRE XXI

Considérant son mariage absolument comme une dette, et son père Georges III comme un créancier, le prince de Galles regardait aussi, pour être logique jusqu'au bout, la promesse qu'il avait signée au ministre Pitt comme une lettre de change qu'il lui était facile de renouveler à son gré. Il se trompait. Le créancier se lasse, même en Angleterre, où il est doué cependant d'une patience indienne, surtout envers les grands, ces détestables payeurs. Le prince de Galles était très-grand sous ce rapport : il ne payait ni beaucoup ni peu, il ne payait pas du tout. On lui votait des sommes énormes; il les empochait, mais ses créanciers n'en goûtaient que la poésie lointaine. Quand ils s'approchaient de Carlton-House, on les bernait, ou bien on leur répondait du haut du perron : « Le prince est aux eaux, le prince est à Brighton, le prince... » Enfin le

prince était partout excepté devant sa caisse. Et quel moyen possible de se faire payer? On ne met pas un prince en prison; on peut tout au plus l'exproprier... Mais encore oserait-on mettre en vente son piano d'ébène, ses tapis d'Aubusson et ses porcelaines de Saxe? Les plus hardis reculeraient.

Pourtant les créanciers, qui ne voyaient pas se réaliser la promesse du mariage, craignaient de voir prescrire leurs titres ou de mourir avant parfait payement.

Le malheur rend ingénieux : dans l'impuissance d'assigner et d'incarcérer Son Altesse, ils imaginèrent, dans leur tristesse, de lui jouer un tour qui concilierait à la fois leur respect pour sa personne et le respect non moins grand et non moins profond dû à leur créance.

Un d'eux trouva un plan qu'il fit adopter à tous les autres, et tous contribuèrent à sa plaisante exécution. L'inventeur, dit Addington dans ses mémoires, était le maréchal-ferrant du prince. Les faits qui suivent vont dire le caractère, l'originalité britannique et la moralité de cette conspiration, qu'on peut à bon droit qualifier d'unique en son genre.

Un soir, le prince étant à Drury-Lane, dans sa loge, crut remarquer un spectateur voisin dont il charmait depuis longtemps l'attention. Les mœurs anglaises s'accommodent d'une foule de libertés bizarres; pourtant celle d'importuner un grand prince de regards curieux et incessants n'est pas tolérée au delà d'une demi-heure.

— Que me veut cet homme, demanda le prince de Galles à lord Malden, ce lourdaud qui me dévisage ainsi?

Le vicomte de Malden, après avoir suivi l'indication du prince :

— Mais c'est votre maréchal-ferrant.

— Ah! si j'avais su!

Le prince lui sourit aussitôt.

Le maréchal-ferrant, très-riche propriétaire du reste, s'élança à demi de sa loge pour rendre au prince l'honneur de sa courtoisie.

A l'instant même le parterre éclatait d'un long rire qui venait troubler le spectacle, tant il était bruyant et prolongé. C'est qu'au moment où le prince et le maréchal-ferrant avaient échangé à distance ces signes de politesse, les autres loges placées à la suite de celle du maréchal, c'est-à-dire la galerie entière, avaient répété exactement le mouvement, ce qui avait produit un coup d'œil singulier, et amené des explications non moins singulières.

— Qu'est-ce donc encore? s'informa le prince de Galles auprès de son favori, le vicomte de Malden.

— Si je ne me trompe, répondit lord Malden, dans la loge qui vient après celle de votre maréchal-ferrant, il y a votre carrossier.

— Mon carrossier est ici?

Lord Malden regarda encore avec plus d'attention.

— Oui, prince, et votre tapissier Barlett pareillement... c'est bien lui... le gros Barlett.

— Mon maréchal-ferrant ici! mon carrossier, mon tapissier!... Voyons, Malden...

Malden reprit vivement :

— Votre marchand de tableaux, Pignatelli, occupe la cinquième loge à la file.

— Pas possible!...

Malden continua :

— Votre tailleur est dans la grande loge du milieu avec sa femme et sa fille, qu'il vient de marier à votre marchand de chevaux... et votre marchand de chevaux, que j'aperçois, est sur le premier rang de la loge suivante.

— Ah çà! s'écria le prince, ils se sont donc tous donné rendez-vous ce soir à Drury-Lane?

— On le dirait, prince.

— Achevez, Malden, car je n'ose regarder moi-même.

— Les dix autres loges qui terminent la galerie, acheva Malden, sont pareillement meublées de vos créanciers.

— Jolis meubles! murmura le prince.

— Et voici maintenant, prince, voici le motif plus que probable de l'hilarité universelle du parterre. Vos créanciers, vous le savez, sont connus comme le capitaine Cook.

— Parce que, comme lui, ils voyagent beaucoup sans rien découvrir, dit le prince en riant, car il avait fini par entrer dans la plaisanterie...

— Or, continua lord Malden, le parterre les a tous reconnus, les a tous vus se lever à mi-corps pour vous saluer, et il s'est livré à cette gaieté indécente...

— Elle n'est pas indécente, mon cher Malden, elle n'est que trop naturelle, et je n'ai qu'un regret, mon ami, c'est de ne pas être au nombre de mes créanciers, afin de pouvoir m'amuser de moi-même comme eux. Seulement, continua le prince à voix basse, car le spectacle avait repris son cours, seulement je ne m'explique pas comment ils se rencontrent tous ici ce soir...

— Le hasard, prince...

— C'est qu'ils y sont tous! du moins les principaux, reprit le prince en jetant un coup d'œil oblique sur la rangée pittoresque de ses grands créanciers étalés en éventail. Ce hasard-là est bien généreux, ajouta le prince de Galles.

La soirée à Drury-Lane n'offrit pas d'autres incidents, si ce n'est que sur son passage le prince, en se retirant, vit encore alignés en ordre respectueux le carrossier, le tailleur, le marchand de tableaux Pignatelli, vingt autres

créanciers et particulièrement le maréchal ferrant. Le prince fut forcé de saluer de nouveau; de nouveau ils acclamèrent le prince; et la foule expansive et joyeuse rit de nouveau de tout son cœur.

Que faire à cela?

Aucune loi anglaise ne peut réprimer l'enthousiasme des créanciers pour leur débiteur.

Dans le trajet de Drury-Lane à Carlton-House, le prince de Galles, caractère sérieux et ironique à la fois, plein de bon sens et d'humeur comme la société spirituelle et sceptique au milieu de laquelle il vivait et où il avait toujours vécu, se prit à réfléchir sur cet épisode burlesque de sa soirée au théâtre de Drury-Lane: il lui coûtait de prêter tant d'arrangement et de méthode au simple hasard.

S'il n'en rêva pas, le lendemain du moins, à la table du déjeuner, il raconta avec bonheur l'aventure à ses favoris, ce qui fournit l'occasion à Shéridan de s'écrier:

— Quel malheur! ah! mon Dieu! quel malheur! quel grand malheur!

— Pourquoi quel malheur? demanda le prince au poëte.

— C'est que cette scène serait du plus haut comique, continua Shéridan, si elle était complète.

Grande surprise du prince de Galles, qui la trouvait suffisamment complète ainsi.

— Non! non! elle n'est pas complète, reprit Shéridan. Voyez-vous, au théâtre, mon prince, il faut...

— Mon cher Shéridan, interrompit le prince, à la promenade vous nous expliquerez comment vous la voudriez, cette scène, que Malden et moi, qui l'avons subie, avons reconnue de tous points assez complète pour le plaisir qu'elle nous a fait ressentir.

C'était l'heure de la promenade du prince de Galles, qui ne se rendait jamais au Parc sans être accompagné



d'une brillante cavalcade d'amis, de favoris et de courtisans.

A peine le prince entrait-il au petit trot dans la longue et royale allée du Parc, qu'il aperçut à sa droite allant aussi au petit trot... Cette fois il n'eut pas besoin des yeux plus lucides de Malden, à qui il dit immédiatement et avec vivacité : Encore le maréchal-ferrant!

— Oui, le maréchal-ferrant de Drury-Lane, répéta Malden.

— Il est à cheval!

— Oui, à cheval, redit Malden, qui ajouta : le tapissier aussi est à cheval ! le tailleur aussi est à cheval ! le carrossier aussi est à cheval, et Pignatelli aussi, votre marchand de tableaux, est à cheval... car ils sont tous ici — regardez : — tapissier, tailleur, carrossier!...

— Tous au petit trot ! dit le prince.

— Oui, prince, tous au petit trot comme nous.

— Un, deux, trois, cinq, dix, dix-sept, vingt-trois créanciers à cheval! et au petit trot !

— Il y en a vingt-huit, mon prince, au petit trot.

— Vingt-huit!

Le prince se retourna en ce moment pour voir sa suite; sa suite riait, car sa suite, comme le monde entier, connaissait les immuables créanciers du prince de Galles.

— Eh bien ! Shéridan ?...

— Eh bien! mon prince... maintenant je puis le dire, la scène est complète... la scène est faite... elle est admirable ! je la mettrai un jour au théâtre... avec votre permission.

— Voyons, Shéridan, dit le prince, vous qui connaissez l'humanité...

— Toutes les humanités possibles, excepté celle des créanciers, riposta Shéridan.

Vous pensez comme moi...

— Oui, je pense comme vous, prince. D'après la conduite de ces drôles, hier, au théâtre de Drury-Lane, d'où l'on n'avait pas le droit de les expulser, et d'après leur conduite du moment au Parc, d'où l'on n'a pas le droit non plus de les chasser, je pense que vous les aurez longtemps ainsi à vos trousses partout où vous irez, soit à la chasse, car le créancier chasse, soit aux courses, car le créancier fait courir, si on le fait courir à son tour; je pense...

— Résignons-nous donc, interrompit le prince de Galles, en lançant son cheval au galop, comme pour rompre les créanciers.

Tous les créanciers, à l'instant même, prirent le galop.

Force fut au prince de les supporter à côté de lui et derrière lui pendant toute la promenade au Parc, et d'entendre murmurer par les promeneurs émerveillés autant qu'égayés : Voilà le prince et sa garde d'honneur! voilà le prince et ses gardes du corps ! place au prince de Galles et à sa *yeomanry !*

C'était à périr sous le ridicule.

Harrassé, moqué, irrité, le prince de Galles rencontra pourtant chez lui, sur ses lèvres, ce mot de circonstance pour répondre à son valet de chambre qui lui dit :

— Son Altesse est aujourd'hui couverte de poussière.

— Non, mon Altesse est couverte de créanciers,

Ajoutons un dernier trait, une dernière scène plutôt à cet événement de la vie de jeunesse du prince de Galles. Le lendemain, ne prévoyant que trop l'ennui que lui réservaient à Londres des créanciers aussi acharnés, il prit le parti d'aller à Brighton, à son pavillon, ce pavillon devenu aussi célèbre que Carlton-House à Londres, et où il

allait une fois par mois méditer sur la fragilité de l or et la rapidité de l'argent.

Il arrive à Brighton — que voit-il au bord de la mer? — Ces mêmes créanciers de Drury-Lane et du Parc, tous, la ligne à la main, pêchant avec un respect profond, protestant par leur présence de leur invariable attachement envers un prince dont il leur est tout à fait impossible de se séparer!

— Allons! s'écria le prince avec amertume, le sort en est jeté : je me marierai! oui, je me marierai! — C'est là ce que vous voulez? — Je me marierai! je me marierai! je me marierai! Les échos de Brighton répétèrent : Je me marierai!

CHAPITRE XXII

— « Son Altesse royale, dit Croly, l'historien impartial du prince de Galles, au chapitre intitulé *Mariage du prince*, avait souvent déclaré qu'il n'échangerait pas sa liberté pour la plus belle femme du monde, et il avait surtout manifesté son dédain pour ces mariages de princes qui se contractent sans le bon plaisir des deux parties. »

Ce trouble moral s'étendait au delà de l'esprit préoccupé du prince. A la nouvelle de son mariage, tout le monde féminin fut jeté dans la plus profonde confusion.

Toute la fashion fut émue. S'il reste encore quelque influence chez les femmes, on peut dire qu'elle n'est pas le plus faiblement du monde à comparer à celle qu'elles exerçaient il y a cinquante ans. Les journaux du temps représentent les dames les plus haut placées rêvant les plus

hautes alliances, les mères pour les filles, les filles pour elles-mêmes.

Londres voyait briller alors une constellation de femmes supérieures. La duchesse de Devonshire soutenait l'éclat d'un long règne par son élégance et sa rare perfection. La duchesse de Gordon, magnifiquement belle dans sa jeunesse, était devenue un bel esprit depuis que sa beauté avait cessé de ravir les yeux. La duchesse de Rutland, surnommée la *rose d'Angleterre,* était, malgré beaucoup de printemps, la plus adorable femme de la cour. *The loveliest woman of the english court.*

Au bruit du mariage du prince avec une dame plus haute que les plus hautes, il se fit comme une révolution parmi ces belles impératrices.

D'autres rivalités d'un rang inférieur et d'un mérite plus contestable eurent de justes raisons pour s'alarmer. Toutes se liguèrent pour conspirer contre le repos et la dignité de la future princesse de Galles.

Tout semblait contraire, on le voit, à cette union.

Parmi les innombrables rumeurs qui flottaient dans l'atmosphère des cours, celle d'une passion déjà éprouvée par la princesse pour un personnage attaché au service du duc son père se répandit et s'accrédita.

La lettre suivante tombée malheureusement dans le courant de la publicité, fut l'aveu de cette mystérieuse inclination : elle est adressée par Caroline de Brunswick, elle-même, à une dame allemande qui habitait Londres. Voici cette lettre :

« Je vais me marier avec mon cousin le prince de » Galles. Je l'estime pour sa générosité, et d'après ses let- » tres, qui toutes attestent un esprit cultivé. Mon oncle » est un excellent homme et je lui suis tendrement atta- » chée ; mais je sens avec cela que je ne serai jamais

» heureuse. D'ailleurs, je suis à me dire bien souvent : » Non ! non! je ne puis pas aimer mon futur époux avec » ardeur. *On m'a empêchée de posséder l'homme de mon* » *choix.* (*I am debarred from possessing the man of my* » *choice*). Mais je me résigne. J'étudie attentivement la » langue anglaise que je sais, mais que je voudrais parler » avec facilité. Je tâcherai de rendre mon mari heureux » et de me le rendre favorable, puisque le sort veut que » je sois princesse de Galles! »

« Que cette lettre soit ou non authentique, dit Croly, il n'est pas moins vrai qu'elle est la peinture vraie de l'esprit de la malheureuse princesse. La perplexité du prince, pour être moins publique, n'était pas moins soupçonnée, et, tout balancé, on peut dire que c'est bien inconsidérément qu'on eût envié les pompes et les honneurs de deux êtres placés en apparence au sommet de la cime dorée de la prospérité... »

Cependant le bon naturel du prince le ramena bientôt à se soumettre à la nécessité, tout comme l'eût fait un philosophe. Le portrait de la princesse lui ayant été offert, il exprima très-ouvertement le prix qu'il y attachait. Il montra un jour ce portrait à l'un de ses intimes amis en lui demandant : « Qu'en pensez-vous? » La réponse fut : « Il me donne l'idée d'une très-belle femme. » Après un moment de silence, le prince de Galles reprit : « Lennox et Fitzroy, qui l'ont vue, m'ont assuré que la princesse était encore plus belle que son portrait. »

Les journaux, qui recueillent les faits, et sans eux les faits périraient vite dans l'oubli, donnent de longs détails relatifs au mariage royal, et sont encore pour l'histoire la meilleure autorité à invoquer. Un de ces journaux disait. « La princesse Caroline de Brunswick, à laquelle Son Altesse Royale doit dans peu donner sa main, est âgée de

vingt-cinq ans, et toute sa personne est d'une perfection exquise. La princesse de Galles (nous pouvons lui donner maintenant ce nom) passe pour la meilleure joueuse de harpe parmi les familles royales du continent; et comme le prince est passionné pour la musique, il est de raison que la plus parfaite *harmonie* règne toujours entre eux. »

Nous laissons à la muse de l'histoire ce pitoyable calembour que nous ne lui envions pas.

Carlton-House, déjà splendide, fut disposé avec toute la magnificence possible pour la réception du couple royal. Nos lecteurs se feront une idée de la richesse de ce palais, quand ils sauront que le cabinet de toilette de la princesse seulement coûta vingt-cinq mille livres (625,000 francs !).

« La taille de la princesse, dit Croly, était moyenne et d'une remarquable élégance; ses yeux pleins d'intelligence, ses dents blanches et régulières. Sa chevelure, brune et abondante, était arrangée dans un style simple et charmant. Sa manière de s'habiller était également pleine de grâce : il était donc hors de doute qu'à son arrivée à Londres elle deviendrait le modèle et le miroir du goût. »

Le discours du roi à l'ouverture de la session (1795) porta enfin à la connaissance des chambres le mariage du prince.

« J'ai le plus grand plaisir, dit Sa Majesté à vous an-
» noncer l'heureux événement de la conclusion du ma-
» riage de mon fils, le prince de Galles, avec la princesse
» Caroline, fille du duc de Brunswick. Les preuves con-
» stantes de votre affection pour ma personne et ma fa-
» mille me donnent la persuasion que vous prendrez part
» aux sentiments que j'éprouve, dans une occasion si
» chère à mon bonheur dynastique, et que vous me don-
» nerez les moyens d'établir l'héritier de la couronne de

» ce royaume d'une manière digne de sa naissance et de
» son rang. »

En attendant la réponse du parlement, rendons-nous à la cour de Brunswick où la joie de ce mariage n'était pas partagée au même degré par la future, jeune princesse à l'âme franche, au cœur indépendant, à l'imagination romanesque, n'ayant pas attendu l'heure indiquée sur le froid cadran de la politique pour aimer et pour s'entendre dire qu'on l'aimait.

A la cour de ses aïeux, comme à celle de son père, il y avait toujours eu des officiers de la maison d'Angleterre; la maison de Brunswick et celle d'Angleterre s'épousant trois ou quatre fois au moins par siècle. Ces officiers allaient d'une cour à l'autre comme des courriers d'amitié : on les employait à des services d'affection. A l'époque où la princesse Caroline de Brunswick fut demandée en mariage par le prince de Galles, on remarquait à la cour des Wolfenbüttel un jeune officier irlandais, appelé tout simplement le capitaine Manby. Il était là comme vingt autres capitaines de son pays, si spirituel et si pauvre. Mais la fortune d'un Irlandais, c'est sa bonne humeur, son insouciance et son éternelle jeunesse de cœur. Cette insouciance, cette bonne humeur, relevées par un beau visage, quelque poésie, un peu d'audace et beaucoup de bonheur, attirèrent l'attention de la princesse. L'histoire n'en dit guère plus long au sujet des amours du capitaine Manby et de la princesse Caroline avant le mariage du prince de Galles : elle en dit un peu plus ensuite, elle en dit beaucoup trop peut-être.

Quoi qu'il en soit, la veille solennelle du jour où la princesse Caroline devait, en présence de toute la cour de son père, dire *oui* à son père et *oui* à la cour : oui je consens à aller à Londres, oui je consens à épouser le

prince de Galles, crac! tout à coup la princesse disparut. Elle disparut au point du jour comme disparut Juliette, comme disparaissent les jeunes filles qui ne sont pas princesses, mais qui ont les yeux près du cœur, les pieds près d'une belle campagne ouverte à la fuite. L'alouette chantera éternellement! et la race des Manby et des Roméo est éternelle aussi sous les balcons. Faites-en votre deuil, pères bourgeois, pères ducaux, pères couronnés!

On ne vit pas non plus ce jour-là à la parade le capitaine Manby. On ne les chercha pas tous les deux; on dit cependant qu'ils étaient ensemble, lui, le jeune capitaine irlandais, au front blanc, elle, la fraîche Allemande, aux bras roses. Se dirent-ils avec cette blonde naïveté de vingt ans: Que nous importe l'opinion! Courons le monde, allons par delà les bois, par delà les mers, par delà les prés, par delà les contrées, et puis reposons-nous sur nos cœurs? N'est-il pas à craindre qu'ils se soient reposés sur leurs cœurs avant ce long voyage?

Ah! l'on fut bien inquiet à la cour de Brunswick, ce jour-là sans qu'on osât se l'avouer, car les ambassadeurs de la cour d'Angleterre, les demoiselles, les dames d'honneur de la cour de Saint-James étaient arrivés à Brunswick. On inventa mille raisons, mille prétextes, pour expliquer l'absence de la princesse Caroline. Une indisposition... elle gardait la chambre... elle était en méditation... en prière...

Ailleurs on sonnait la trompe dans les ravins, on remuait la forêt, on battait les taillis, on dirigeait en tous sens des courriers en bottes longues pour rencontrer, pour ramener la princesse à la cour.

On était au printemps. Il y avait déjà de l'herbe sur les petits chemins, des feuilles aux branches, des abris

pour les oiseaux bleus et pour les amants. Petits chemins, feuilles, abris, oiseaux bleus, avez-vous vu nos amants? Le capitaine Manby, que dit-il? La princesse Caroline, que fait-elle? mais est-elle encore princesse? n'est-elle pas déjà bergère? Fragilité des dynasties! Mais, capitaine! arrêtez! mon brave capitaine, arrêtez donc! — la monarchie anglaise attend un héritier... elle n'attend rien de vous... Oh! n'emportez pas notre princesse.

Ah! l'on était bien inquiet à la cour de Brunswick. Mais le soir aussi comme on fut gai! La princesse était retrouvée. Où, par qui, comment avait-elle été retrouvée? On ne l'a jamais su, peut-être ne le saura-t-on jamais.

Enfin elle était retrouvée.

On se hâta : on mit des dentelles sur la princesse, on lui mit des diamants, ces diamants gros, jaunes, stupides, mais sans prix, qui servent à toutes les fiancées des rois; on essuya ses beaux yeux fatigués, car peut-être tout ceci n'était qu'un rêve et n'avait-elle vu qu'en dormant le beau capitaine Manby, le joli printemps, les oiseaux bleus.

Ensuite son père la prit par la main et la conduisit à une des dames d'honneur de la cour d'Angleterre, à la première de toutes, la première en dignité comme en souveraineté de distinction et de beauté.

« Les deux jeunes femmes, dit Croly, se regardèrent cinq minutes sans pouvoir se faire un salut, sans pouvoir échanger un seul mot, la main dans la main, pâleur contre pâleur. »

La femme qui fascina à première vue d'une si étrange et si triste façon la jeune princesse, on l'a déjà nommée, c'était la comtesse de Jersey, une des maîtresses du prince de Galles.

Enfin la princesse Caroline de Brunswick, dominant sa suffocation, se retourna mélancoliquement vers la duchesse sa mère, et lui dit avec autant de douleur que d'imprudence, car la comtesse pouvait savoir l'allemand :

Ich bin verloren ! — « Je suis perdue ! »

CHAPIPRE XXIII

« Enfin, dit Croly, qui devient maintenant l'historien de la princesse au même titre que celui du prince de Galles, enfin la princesse quitta Brunswick, suivie d'une escorte et des principaux personnages de la cour. Ceux qui veulent lire l'avenir dans les présages n'eurent pas lieu d'y voir pendant ce voyage des signes de joie. Peu de jours après son départ, la princesse fut obligée de s'arrêter à cause d'une indisposition de sa mère, la duchesse de Brunswick, qui avait voulu l'accompagner jusqu'au port où elle s'embarquerait pour l'Angleterre : c'était Helvoetsluys; mais avant qu'elle ne fût arrivée à Osnabruck, il fallut changer cet itinéraire, la flotte anglaise ayant quitté les côtes de la Hollande. Elle n'avait d'autre parti à prendre que de rester dans le Hanovre. Enfin l'escadre se rendit à Cuxhaven où la princesse s'embarqua après avoir passé

trois mois, trois mois d'un hiver allemand ! *a german winter*, dans son voyage. A la vérité, continue le véridique historien, ce voyage fut pour elle un échantillon de l'inclémence de notre climat : les brouillards, les ouragans, les tempêtes, l'attendaient sur les bords de l'Angleterre. »

Le yacht royal, tout d'ébène, de velours et d'or, que montaient la future princesse de Galles et ses dames d'honneur, en tête desquelles brillait lady Jersey, était commandé par le capitaine Pole, jeune officier de marine d'une grande distinction, protégé à la cour, bien noté à l'amirauté.

On sait avec quelle prudence, quel soin, quel tact délicat cette administration sait choisir les marins appelés à l'insigne honneur de conduire les vaisseaux officiels qui vont chercher au delà des mers les filles des rois pour en faire des reines, et les promener plus tard de golfe en golfe, d'île en île, dans les loisirs dorés de la belle saison.

Brave, éclairé par de longs voyages, homme à la fois de guerre, de science et de courtoisie, marin d'élite, main de fer s'assouplissant sous un gant blanc, le jeune capitaine Pole joignait à ces qualités, si rarement associées, une figure charmante, une taille comme jamais Brummel, cet autre ami du prince de Galles, n'en eut une pour porter un habit à la mode ou un costume militaire. Ses yeux bleus sous de vivaces cheveux blonds, ses belles dents à travers lesquelles les paroles de commandement, les expressions nobles et les reparties délicates se croisaient sans cesse ; sa philosophie mélancolique, celle qui est assez particulière aux gens de mer, si habitués aux péripéties de la destinée, ne manquèrent pas d'attirer l'attention de la princesse; et l'attention de la princesse, à son tour, ne manqua pas d'attirer celle de lady Jersey.

Par un trait de caractère, distinct chez Caroline comme chez un très-grand nombre de femmes, la jeune princesse se plaisait beaucoup plus dans la société des hommes que dans celle des personnes de son sexe. Elle aimait à s'instruire, au milieu de ces conversations qui remplissent les vides de l'existence, si nombreux dans le rang élevé où elle était née. Un peintre, un sculpteur, un écrivain illustre, un savant la trouvaient toujours ravie de les entendre, toujours heureuse de les accueillir dans sa familiarité.

Que de charmantes heures, les meilleures de sa vie peut-être, elle passait sur le yacht royal à écouter, assise et émerveillée, les récits du jeune capitaine qu'elle avait, peu à peu, pris en si bonne et si franche affection ! Il disait simplement, avec le naturel familier aux marins, ses longues traversées, ses souffrances dans les pays qui tuent, les uns avec la chaleur, les autres avec les fruits, les autres avec leurs nuits trop fraîches.

Lady Jersey aussi écoutait toujours.

Une fois le capitaine Pole décrivait le mal du pays, ce mal doux et terrible, qui commence par vous arracher une larme, qui vous arrache ensuite un soupir, puis la vie. Il disait ce qu'on éprouve de douleur dans tout ce qu'on n'a plus, dans tout ce qu'on a laissé là-bas, là-bas sous cette étoile, derrière ce nuage, au delà de ces rideaux de montagnes. Le cœur se gonfle, les yeux se mouillent, les lèvres palpitent au toucher d'une fleur qui rappelle une fleur du pays; au son d'une voix qui vous frappe l'oreille et qui vous rappelle une voix du pays; à l'éclair fugitif d'un regard qui vous rappelle un regard laissé au pays... mais tout vous rappelle le pays loin du pays !

La princesse porta rapidement son mouchoir à ses yeux, se leva, voulut marcher un instant sur le pont. Lady Jersey se leva en même temps pour offrir l'appui de son

bras à la princesse. Elle avait déjà pris celui du capitaine Pole.

Lady Jersey déchira le bout de ses gants avec ses dents; mais la morsure se termina par un sourire de résignation.

Lady Jersey commençait à comprendre que ce caractère si noble et si bon avait son influence sur les hommes, qui tous n'aiment pas autant que les femmes le croient la supériorité de l'intelligence, même lorsque la supériorité de la beauté la rehausse.

La fière comtesse craignait cet ascendant de douceur sur le prince, qui n'en avait pas encore fait l'épreuve même avec mistress Fitz-Herbert, car la bonté chez cette épouse de la main gauche était pour ainsi dire une condition forcée : sa bonté était le fait naturel de l'humilité de sa naissance. Mais dans la princesse de Galles, dans l'égale du prince, une pareille perle cessait d'être un ornement pour être un attribut; là cette bonté, ce diamant au front ne disait qu'une bourgeoise au bal; ici, il voulait dire, au milieu d'une couronne : *je serai, je suis la reine.*

Ainsi, forte et puissante contre la raillerie, contre l'esprit, contre la beauté, contre la coquetterie, contre tout, lady Jersey sentait sourdement qu'elle était impuissante contre la bonté. Elle se révoltait d'avance contre cette souveraineté dont elle n'avait eu jusqu'alors aucune idée; souveraineté sans armée, sans glaive, sans bouclier ; souveraineté des anges, qui n'ont qu'à se montrer pour renverser de leur foudroyante placidité les légions de démons.

Ce sont ces entretiens à l'ombre des voiles et au bruit des vagues qui abrégeaient pour la princesse les longues nuits d'une traversée, qui menaçait de n'avoir pas de fin par la contrariété des vents, la multiplicité des relâches et les obstacles d'une saison rigoureuse.

— Si nous naufragions ! s'écria un jour la princesse ; car les princesses peuvent naufrager comme de simples bourgeoises, n'est-ce pas, capitaine ?

— Absolument comme de simples bourgeoises, madame.

— Que dirait-on à Londres ?

— Que dirait-on partout, madame ? répondit la comtesse de Jersey.

— Ce serait nouveau, continua la princesse.

— Trop nouveau, ajouta le capitaine Pole, trop nouveau, madame.

— Voyez-vous, poursuivit la princesse ; on nous attend un mois, deux mois, un an... Nous attendrait-on un an ? Enfin admettons ; on nous attend un an, rien... On parcourt les golfes, les baies, l'entrée des fleuves. Enfin un jour, en ouvrant un turbot, on trouve...

— Permettez, interrompit la comtesse, il n'y a pas de turbot assez grand pour contenir une princesse allemande, si svelte qu'elle soit.

La princesse, qui n'était pas svelte, et elle le savait, sourit doucement et continua ainsi sa phrase coupée au passage par le tranchant de la langue de lady Jersey.

— Enfin, un jour, en ouvrant un turbot, on trouve ce portrait du prince de Galles, ce portrait gracieux qu'il m'a lui-même envoyé, et qu'un turbot pourrait fort bien avaler, quoiqu'il soit enrichi de perles et de diamants.

La princesse approcha d'un fallot, qui éclairait la dunette du yacht royal, un riche médaillon qu'elle remit dans son corsage après l'avoir fait admirer au capitaine Pole.

La comtesse contint sa jalousie, et, changeant de propos :

— Mon Dieu ! dit-elle, on ne naufrage pas tous les jours, mais on est souvent pris par les corsaires.

— La perspective n'est guère plus riante, repartit la

princesse : de vilains pirates qui ont les mains sales, qui vous prennent, qui vous vendent...

— Mais c'est romanesque, dit la comtesse : on a du moins une fois dans sa vie l'occasion réelle de savoir ce qu'on vaut en argent.

— Je voudrais bien savoir combien on me vendrait, dit naïvement la princesse.

Le capitaine Pole allait probablement dire un prix fabuleux...

La princesse l'arrêta.

— Je fais une réflexion, dit-elle vivement, c'est que si l'accident arrivait, si nous étions pris par des corsaires turcs, je serais vendue infiniment plus cher que vous, chère comtesse.

— Mais, madame, dans tous les pays du monde vous seriez vendue à un prix plus élevé que moi.

— Parce que je suis princesse?

— Non, madame, parce que vous êtes plus belle.

— Eh bien! vous vous trompez, comtesse : c'est parce que je suis plus grosse que vous. De tous temps les Turcs ont préféré l'embonpoint. Oh! vous n'allez pas me disputer cet avantage; si j'admets avec vous qu'un turbot n'ait pas assez de capacité pour me contenir, admettez avec moi, du moins, que je suis plus grosse que vous.

Ce coup d'éventail donné par la modestie à la comtesse de Jersey effleura la joue de la mordante dame d'honneur.

— Capitaine, reprit la princesse, avez-vous jamais été capturé par les corsaires?

— J'ai cru l'être une fois.

— Comment! vous avez cru l'être?... dites-nous bien vite...

— La nuit est fort avancée, fit remarquer la comtesse

de Jersey; Votre Altesse ne désire-t-elle pas aller se reposer ?

— Oh! non; j'ai le désir d'entendre le capitaine Pole, s'il veut bien toutefois nous raconter...

— Nous revenions de Bombay, où nous avions porté des troupes pour remplacer celles qui avaient été tuées...

— Par la guerre?

— Non, Altesse, par l'eau-de-vie et le rhum. Nous longions le golfe d'Oman. J'étais de quart. .

— Pardon, capitaine...

— Être de quart veut dire veiller.

— Ainsi, capitaine, je suis de quart en ce moment?

— Vous êtes de quart, Altesse.

— Merci, et continuez.

— Quoique la nuit ne fût pas aussi sombre que celle-ci, j'y voyais à peine à quelques brasses autour du navire. Les effets de lune trop ardents, sur la mer des Indes, produisent une fumée obscure qui équivaut presque à l'obscurité plus réelle de nos mers froides. Je veillais et je sommeillais, comme il arrive toujours aux officiers quand la manœuvre ne demande pas une trop grande vigilance. Mais je crus rêver tout à fait, lorsque je vis trois longues voiles raser les flancs de notre vaisseau, trois voiles attachées à de longues antennes de bambous, à la façon des barques malaises. Immédiatement et avant de pouvoir jeter un seul cri, ces antennes s'abaissèrent par leur pointe comme des lignes de pêche, et le long de cette escarpolette descendirent cinquante fantômes vêtus de blanc.

— Ah! mon Dieu! qu'était-ce donc? s'écria la princesse. Cinquante fantômes!

— Ils avaient l'air de descendre de la lune.

— Ils se jettent sur vous, vous font prisonnier, égorgent l'équipage?...

— Non, madame ; ils passent devant moi en silence, me regardent avec leur teint bistre et leurs yeux...

— Terribles?

— Non, madame, fort mélancoliques au contraire...

— C'est effrayant ! c'était peut-être l'âme des gens qui ont naufragé dans le golfe Persique ?

— Non, madame la princesse.

— Et que vous dirent-ils ensuite, car ils durent finir par parler? demanda lady Jersey.

— Ils ne me parlèrent pas, car ils avaient tous la langue coupée. J'appelle le capitaine...

— J'aurais appelé au secours ! dit la princesse.

— Tout l'équipage entoure mes fantômes, et l'un d'eux qui avait été employé dans quelque factorerie anglaise à Aden, parvient à écrire sur une feuille de papier que lui et ses compagnons sont des criminels échappés de Mascate, condamnés à périr d'abandon sur les flots, après avoir eu la langue coupée.

— Les malheureux!

— Le vent, quelque tempête, les avait poussés, jetés sur nous à vingt lieues de la côte, et nous étions libres, ajouta le fantôme, de les tuer...

— Ce que vous ne fîtes pas, j'espère ?

— Nous les débarquâmes au Cap, où des sociétés de bienfaisance se chargèrent d'en prendre soin. Voilà la seule fois... Ah! mais j'oublie de vous dire, s'interrompit le capitaine Pole avant d'achever, un incident de cette rencontre des corsaires-fantômes. Me croyant perdu, j'avais vite envoyé chercher par un matelot deux bouteilles que je tenais toujours prêtes pour les cas périlleux.

— Deux bouteilles!

— L'une était pleine de vieux rhum; l'autre, qui était vide, renfermait sur une feuille de papier mes adieux à ce

que j'avais de plus cher au monde. J'allais jeter les deux bouteilles à la mer...

— Je ne comprends pas pourquoi vous aviez lié une bouteille de rhum...

— Pour engager celui qui trouverait aussi l'autre à boire cette bouteille de rhum en récompense du soin qu'il mettrait à porter mes adieux à leur adresse...

— Qui étaient adressés, dit en souriant la princesse, à votre mère?...

— Non, madame la princesse.

— A votre sœur? ajouta lady Jersey.

— Non, madame, à mon meilleur ami, à mon camarade d'étude, à un officier comme moi, au capitaine Manby.

— Au capitaine Manby!

La princesse s'était trahie par cette exclamation.

— Vous le connaissez?... vous connaissez?...

— Si maintenant Votre Altesse allait prendre du repos, dit lady Jersey en offrant son bras à la princesse.

— Oui... venez, comtesse, venez.

— Ah! le capitaine Manby et le capitaine Pole, murmura lady Jersey en saluant de la tête le jeune commandant du yacht royal... deux capitaines... c'est bien.

« La princesse, nous apprend Croly, mit pied à terre à Greenwich, après une courte station dans la maison du gouverneur, sir Hugh Palliser. Elle arriva à Londres, accompagnée de ses dames d'honneur. Les routes étaient couvertes de peuple qui faisait retentir l'air de ses acclamations, et ce cortége triomphal l'accompagna jusqu'à ses appartements de Saint-James. »

Le prince de Galles, toujours fidèle à la courtoisie, l'attendait avec toute l'impatience d'une ardeur amoureuse. A son arrivée, il la complimenta sur son intelligence de la

langue anglaise et lui demanda la permission de dîner avec elle. Le soir même, la famille royale se présenta, et le roi lui fit ses chaudes félicitations. On ne se retira qu'à minuit.

Son Altesse Royale n'eut que trois jours pour faire sa cour à la princesse, et même le troisième il fut appelé à Saint-James... pour se marier!

La fiancée se montra littéralement cachée sous les diamants, une petite couronne au front, et accompagnée de quatre demoiselles nobles : lady Mary Osborne, lady Charlotte Spencer, lady Caroline Villiers et lady Charlotte Legge. Le prince vint, avec l'ordre de la Jarretière, suivi de ducs non mariés, Bedford et Roxburg. Quand l'archevêque adressa au roi la question d'usage : *Veux-tu donner cette femme à cet homme?* Sa Majesté courut à la princesse, la prit affectueusement par les deux mains, et la remit à son mari.

Mais voici un cérémonial d'une nature moins gaie :

Le prince avait consenti à se marier sur la promesse expresse et formelle qu'il serait déchargé de ses dettes.

L'état de ses dettes fut mis sur la table de la chambre des communes.

Croly, épouvanté du chiffre, s'écrie : « Il était formidable ! *It was formidable !* »

Dettes de diverses natures avec leurs intérêts,	500,571 l.	19 s.	1 d.
Billets de commerce non payés,	89,745	»	»
Autres billets de commerce et frais d'installation depuis le 10 octobre 1794 jusqu'au 5 avril 1795,	52,573	»	5
	642,889	19	6

En français, ***seize millions cent soixante et douze mille deux cent cinquante francs.*** Nous négligeons les centimes.

L'excuse à cette dette colossale était en ceci que Son Altesse Royale n'avait pas la conscience de ses dépenses, et n'en avait pas probablement plus profité que le premier gentilhomme venu qui avait dépensé dix fois moins.

Il fut assailli par une foule d'individus qui le pillèrent, et dans son rang, il ne pouvait guère se rendre compte du brigandage dont il était victime. Citons un seul exemple de cette magnifique spoliation :

Le mémoire seul de son maréchal-ferrant, de ce fameux maréchal, l'auteur de la conspiration des créanciers, l'homme de Drury-Lane et de la cavalcade au Parc, son mémoire pour soins donnés aux chevaux et ferrements, s'élevait — aucune postérité ne le croira — il s'élevait à 40 mille livres, — en français : un million. La phrase anglaise est d'un comique admirable dans Croly, et vaut la somme : « *for horse medicine* — pour médecine des chevaux ! »

Ce n'est pas tout. Le roi fut encore obligé d'envoyer un messager aux chambres pour les prier de lui faciliter les moyens de former l'établissement des nouveaux mariés, ajoutant cependant que le point essentiel était de dégager d'abord le prince de l'embarras de ses dettes.

Malheureusement les temps n'avaient jamais été plus difficiles pour une pareille demande.

On était en guerre avec la France ; on avait sur les bras la charge des Bourbons ; les mauvaises doctrines, portées, répandues par le souffle triomphant des armées de la République, s'insinuaient dans le corps social anglais.

Aussi les débats furent-ils pleins d'acrimonie au parlement.

Le duc de Clarence, qui n'avait pris jusqu'alors qu'une faible part aux questions politiques, s'écria avec beaucoup

de noblesse que cette publicité, ces contestations étaient chose déplorable ; qu'elles exposaient une femme digne du plus grand intérêt (la princesse de Galles) à demander de retourner dans sa famille : — « Que doit-elle penser d'être reçue au milieu de pareilles circonstances, quand elle avait droit à ce que tout, autour d'elle, fût grand comme sa position en Allemagne et celle qu'on l'appelait à occuper en Angleterre ? »

La princesse elle-même, peu faite à une pareille conduite envers les cours souveraines, déclara qu'elle aimerait mieux vivre de pain et d'eau, dans une chaumière, que de subir le sort de la famille royale, et particulièrement celui qu'on faisait à son mari.

Enfin le prince de Galles lui-même intervint, et par l'organe du solliciteur général il déclara qu'il acquiesçait à quelque arrangement que ce fût, qui concilierait ses intérêts avec l'estime qu'il se devait à lui-même. Du reste il était entièrement disposé à faire dans sa maison toutes les économies nécessaires.

On paya : on prit neuf ans pour arriver à une complète liquidation. Mais enfin on paya.

Ce laborieux mariage est donc fait ! ce mariage, dernière ancre de salut d'un peuple de créanciers ; ce mariage, désespoir de vingt ministres ; ce mariage qui a coûté la raison ou le reste de la raison à un père ; ce mariage, éternelle causerie des femmes anglaises, vieilles, jeunes, belles, laides, obscures, illustres, honnêtes ou dépravées ; ce mariage qui, dans quelques mois, dans quelques jours, dans quelques heures, va devenir le scandale de l'histoire et la honte indélébile de la famille régnante !

— Quarante-sept voitures se dirigaient vers Carlton-House à la suite de celle du prince.



Dans la première étaient le prince et la princesse de Galles.

Dans la seconde, lady Jersey, dame d'honneur de la jeune mariée.

Dans la troisième, triste, modeste et obscure, était mistress Fitz-Herbert, la vraie, la légitime femme du prince. On pleurait dans cette voiture.

Dans la quatrième était mistress Robinson, la belle actrice de Drury-Lane. On raillait et l'on riait dans cette voiture.

Puis dans quarante-trois voitures de place venaient processionnellement tous les créanciers du prince, le maréchal ferrant en tête, et qui, tous, n'ayant pas encore été payés, voulaient, sous prétexte de faire un cortége d'honneur au prince, bien et dûment se convaincre qu'il allait couronner l'acte de mariage.

Ils avaient leur quittance à la main.



CHAPITRE XXIV

Il est d'usage, dans l'histoire des passions que l'écrivain juge dignes d'être retracées, que la plume s'arrête avec respect devant le seuil nuptial, et se repose jusqu'au lendemain. Cette chaste station est comprise par les intelligences littéraires les moins délicates. Le secret de tout dire dans cette circonstance particulière ne serait pas celui d'ennuyer, mais celui de froisser, de déplaire et de faire rougir le front sévère du lecteur.

Nous sommes pourtant forcé de tout dire, sous la réserve difficile et parfaitement acceptée de n'aller que jusqu'où les nécessités du récit le commanderont. Il ne s'agit point ici, qu'on y songe, de la petite pudeur du roman, qu'on satisfait avec des points : il s'agit de bien montrer, de faire toucher au doigt, les premiers fils d'une trame sur laquelle vont courir en traits de feu des faits et des personnages éblouissants de curiosité, d'audace et de cynisme. Sans ces préparations, l'obscurité étoufferait les

tableaux qui vont se succéder, l'intérêt disparaîtrait dans une lacune sans fond. Au reste, un écrivain qui s'écoute peut dire ce qu'ont osé dire en plein tribunal, en plein univers, des avocats-célèbres, des pairs illustres, et qu'a fait dire ou laissé dire lui-même un roi d'Angleterre.

Peu à peu le cortége d'honneur du prince et de la princesse se retira, et il ne resta à Carlton-House que les personnages choisis pour présider au coucher des nouveaux mariés. Ceux-là même s'écoulèrent quand leurs fonctions réglées par l'étiquette furent épuisées. Le prince fut laissé seul; la princesse Caroline,—qui se serait volontiers privée de l'assistance, — fut obligée de garder auprès d'elle jusqu'au moment suprême la comtesse de Jersey.

La princesse Caroline venait de quitter, il y avait à peine trois mois, une cour paternelle, une maison patriarcale, où le bonheur, le calme, la tendresse, le plaisir de l'étude, remplissaient ses journées. Que rencontrait-elle à la cour de Saint-James comme compensation à ces félicités douces et régulières? La folie d'un vieux roi, la froideur d'une reine mère contrariée de n'avoir pas choisi une autre bru, le plus hardi libertinage dans son mari, la haine dans tous les mouvements et toutes les paroles d'une lady Jersey, l'intrigue, l'hypocrisie, la malveillance partout; partout, parce que la reine mère avait ses créatures qui pensaient comme elle; lady Jersey, ses courtisans, ses adorateurs, ses amants, qui répandaient son envie au loin et la semaient à toutes les profondeurs.

Les pleurs que répandait la princesse ne ruisselaient donc pas sans cause à travers ses riches dentelles, ses nœuds de perles, ses torsades de diamants et les splendeurs indescriptibles de sa robe.

Mais robe, dentelles, diamants, perles, se détachent déjà sous les doigts frémissants de la comtesse de Jersey. Cette



douleur lui ravit l'âme; c'est la source qui s'ouvre; elle ne tarira jamais! La comtesse s'y baigne, s'y plonge, s'y rajeunit. Elle souffre pourtant dans cette extase haineuse; elle souffre de préparer de sa main jalouse cette royauté qu'elle écrasera, mais qu'elle n'a pas pu empêcher. Elle la tuera, mais elle existe, elle est là; elle la regarde, elle la défie avec des armes aussi bien trempées que les siennes, avec la beauté, la jeunesse, la grâce, l'intelligence et la fierté du sang. Vingt rameaux de bougies portées par des branches d'or éclairent somptueusement cette scène si chatoyante pour le pinceau du peintre, si instructive et si désolée pour le moraliste qui passe sur ces splendeurs factices et va droit au cœur, cette caverne sombre.

— Pourquoi ces larmes une pareille nuit? dit lady Jersey en arrachant un épi d'or courbé sur le front rêveur de la princesse.

— Je ne sais... balbutia Caroline, je ne sais...

— C'est que vous ne savez pas votre bonheur.

— Mon bonheur! — commence-t-il? finit-il?

— Il commence, madame. Comment en douter?

— C'est qu'il ne dépend plus de moi; et j'ignore...

— Il dépend de l'homme le plus noble, le plus tendre, le plus gracieux...

— Dites-moi qu'il est bon.

— Je croyais n'avoir pas besoin de vous le dire, reprit la comtesse de Jersey. S'il faut vous en convaincre, cependant...

— Je vous crois, madame.

— Non, je veux vous convaincre de sa bonté pour vous, ajouta lady Jersey en dénouant la ceinture moirée d'or de la princesse Caroline. Vous n'auriez pas vécu à la cour, si vous ignoriez que nos jeunes princes ont l'habitude d'écouter les premiers caprices de leur cœur avant de contracter une

alliance sérieuse, définitive. C'est un tribut qu'il faut payer.

La princesse porta la main à son front.

— Oh ! c'est bien excusable... continua lady Jersey : leur jeunesse, celle des courtisans qu'on leur donne pour compagnons, les séductions irrésistibles de mille femmes qui volent autour de leurs désirs... vous savez...

— Oui, je sais... murmura la princesse, je sais...

— Alors, vous savez aussi que le prince de Galles, aujourd'hui votre auguste époux.. Est-ce que la chaleur répandue par ces bougies vous incommoderait?

— Non, madame, non.

— Faut-il en éteindre quelques-unes ?

— Je vous en prie... laissez !

— Alors, disais-je, vous savez que le prince de Galles a eu... mais vous allez rire.

La princesse était loin d'être disposée à rire.

— Le prince de Galles, à seize ans, ressentit une passion, mais une passion folle pour la nièce de son professeur de grec. Oh! ce n'était rien ! cependant la nièce... On fut forcé de faire partir cette petite imprudente pour le continent. Le prince vous dira lui-même...

— Je ne crois pas, interrompit la princesse en tournant la tête avec tristesse.

— Après tout, cette frivolité, continua lady Jersey en ouvrant le fermoir du collier de perles arrêté autour du cou de Caroline, après tout, cette bagatelle n'est rien auprès de la tendre affection qu'il éprouva à Gibraltar, dans sa première expédition navale, pour une ardente Espagnole dont la mari était d'une jalousie... mais d'une jalousie... d'une jalousie espagnole enfin [1].

[1] Cette histoire est peu vraisemblable. D'abord le prince est-il

— Continuez, dit Caroline, avec un sourire irisé de larmes. Cette histoire m'intéresse beaucoup.

— Elle est à peu près finie, répliqua lady Jersey : un jour que le mari, nommé, je crois, don Pacheco, trouva chez lui le prince — il a toujours été d'une imprudence!... — en train de faire la cour à sa femme, il osa tirer un poignard... Le prince tira son épée... ils sortirent. Ils se battirent au pistolet, le soir même, sur les glacis. Le mari fut blessé... la femme pendant le combat, s'était réfugiée à bord du vaisseau du prince. On a bien assuré qu'elle l'accompagna jusqu'à la Jamaïque... Je ne le crois pas pourtant. Demandez-le-lui un jour... Décidément, l'air de cet appartement vous incommode. Ah ! je devine ! ce sont les fleurs qu'on a placées avec profusion dans ce boudoir... je vais les enlever.

— Ces fleurs ne m'incommodent pas, répliqua la princesse. J'aime beaucoup les fleurs et les histoires espagnoles.

— La troisième intrigue du prince...

— Donnez-moi, s'il vous plaît, mes pantoufles, interrompit sèchement la princesse.

Lady Jersey fut frappée au cœur. Son visage, pourtant, n'exprima rien. Cet endroit est invulnérable à la cour. Sa fierté seule saigna.

— Son Altesse a demandé ses pantoufles ?

— Oui, madame la comtesse.

En apportant les pantoufles, lady Jersey continua à dire :

— Eh bien ! madame, la preuve convaincante que le

jamais sorti de l'Angleterre pour faire un voyage sur mer? En avait-il le droit sans l'autorisation des chambres? Cependant lady Jersey cita cette histoire; peut-être ne s'en servit-elle que pour faire naître de la jalousie dans le cœur de la princesse Caroline.

prince vous aime, vous adore, qu'il est aussi bon que vous le souhaitez, c'est que non-seulement il a brûlé les cheveux blonds ou noirs, les portraits grands ou petits, les fleurs, les souvenirs de ses premières et fort innocentes amours, mais encore il a perdu, j'en suis sûre, toute mémoire des passions plus vives et plus récentes qui l'occupaient avant d'engager irrévocablement son avenir par son auguste mariage avec vous.

— En vérité ! c'est bien de la bonté, dit la princesse en se plaçant devant la glace de la cheminée pour permettre à lady Jersey de la délacer. Le sacrifice me touche.

— Vous méritez tous les sacrifices, madame, car qu'est-ce auprès de vous qu'une lady Feltham ? belle à la vérité, mais vieille déjà; trente-quatre ans ! — Qu'est-ce qu'une lady Rundell ? une brune fort piquante, fort spirituelle, mais aussi fort méchante ! — Qu'est-ce auprès de vous qu'une lady Barker ? Une blonde admirable, chantant comme un ange, parfaite, si elle n'était boiteuse. Grâce au ciel, vous n'êtes pas boiteuse. Qu'est-ce encore qu'une lady Durham ?...

— Mon bonnet de nuit, madame, je vous prie.

— Quand j'aurai fini de vous délacer, si Votre Altesse le veut bien.

— Tout de suite, je vous prie, madame.

Il n'est pas d'usage, à la cour d'Angleterre... — Il est d'usage, à la cour d'Allemagne, de mettre son bonnet de nuit avant de se faire délacer.

— Je me permettrai de faire observer à Votre Altesse que nous ne sommes pas en Allemagne.

La princesse de Galles se tut; la désobéissance était accomplie. Quelques larmes tombèrent encore en longs sillons de ses yeux sur sa poitrine nue, cette poitrine sur laquelle lady Jersey aurait voulu pouvoir verser à flots la cire brû-

lante de toutes les bougies qui illuminaient le boudoir.

— Voilà un nœud bien rebelle, s'écria lady Jersey en reprenant tranquillement ses fonctions de dame d'honneur. Je ne puis parvenir...

— Eh bien! moi, j'y parviendrai.

Lady Jersey et la princesse poussèrent en même temps un cri de surprise.

La porte du boudoir s'était ouverte, le prince de Galles était entré.

— Vous!

— Moi-même, comtesse.

— Mais...

— Mais quoi?

— L'usage!... le monde!... ma présence!...

— L'usage est d'aimer sa femme; le monde, c'est ma femme; votre présence... si elle est blessée, retirez-vous...

— Mais qui achèvera de déshabiller Son Altesse?

— Moi.

— La plaisanterie...

— C'est moi qui achèverai de déshabiller ma femme, continua le prince en couvrant de baisers rapides le front et les belles mains de Caroline.

Le sang s'était brusquement retiré des lèvres et des joues de lady Jersey; ses mains étaient froides, elles imprimaient le frisson à toutes les parties dévoilées sur lesquelles elle les posait en essayant encore de résister à l'impatience du prince, qui riait de si bonne grâce que rien ne semblait plus naturel que son action.

— Pourtant, dit la comtesse de Jersey, c'est moi seule qui ai ici la charge...

— Je la prends, je l'achète, votre charge, riposta le prince qui avait fini par éloigner lady Jersey et par lui

prendre réellement sa place de femme de chambre. Il délaçait la princesse.

Furieuse, mais contenue, lady Jersey se résigna à n'être plus qu'une aide et à enlever les dernières épingles de la princesse. Dans ce travail secondaire elle en retira une si maladroitement ou si méchamment, qu'elle blessa le prince à la main. Le sang coula aussitôt.

— Mais, comtesse! s'écria le prince avec vivacité, vous êtes d'une pétulance!...

— Oh! pardon! pardon!

— Vous m'avez profondément déchiré la main.

— Donnez-moi cette main, dit Caroline.

Portant à ses lèvres l'égratignure faite au prince par lady Jersey, elle en attira le sang, tandis que le prince la regardait faire avec une joie charmante, avec le contentement de l'époux enivré de la première bienveillance de l'épouse.

Ce tableau acheva de démoraliser l'esprit et de confondre la raison de l'altière comtesse; il renversa la maîtresse aux pieds de l'épouse.

— Son Altesse n'a plus besoin de mes services? demanda lady Jersey en éteignant une larme de feu au coin de sa paupière indignée.

— Non, chère comtesse, répondit, pour la princesse, le prince de Galles lui-même.

— Je puis donc me retirer?

— Quand il vous plaira, comtesse, quand il vous plaira.

Continuant ce langage d'abaissement où elle se plaisait, lady Jersey, en se dirigeant vers la porte du boudoir, dit encore :

— Si, dans la nuit, Son Altesse a encore besoin de mes services, elle sonnera.



Le prince riait tout bas de cette rage en finissant de délacer sa femme.

La porte du boudoir allait se refermer derrière lady Jersey, la comtesse outragée ajouta comme adieu, et l'adieu fut terrible :

— Le cordon de la sonnette est à droite dans l'alcôve.

Elle disparut.

— Monsieur ! dit presque immédiatement la princesse d'un accent qui changea tout à coup l'empressement du prince en une surprise attentive. Il y avait de la prière et de l'irrésolution dans ce cri parti de l'âme et comme échappé à un long effort.

— Je crois, dit le prince avec sa plus douce voix après quelques minutes d'attente accordées au désir qu'avait paru manifester Caroline de se faire écouter ; je crois, répéta-t-il, voyant que sa femme ne profitait pas de cet instant de trêve pour parler, que la nuit est assez avancée pour que nous quittions ce boudoir. Il la prit affectueusement par la main...

— Monsieur !... redit Caroline, je me suis promis devant Dieu de vous dire...

— Il est bien tard, madame, l'interrompit le prince, qui avait trop vu dans sa vie aventureuse des scènes de timidité feinte et des résistances de comédie, pour ne pas comprendre les derniers scrupules qu'on lui opposait.

— Oui, je me suis promis devant Dieu de vous dire...

— Demain, ma chère amie, demain nous causerons tout à notre aise.

— Non ! s'écria Caroline.

Le prince avait légèrement poussé du pied la porte qui séparait le boudoir de la chambre à coucher, dont les lampes adoucies envoyèrent aussitôt leurs mystérieux rayons, et il voulut entraîner la jeune mariée.

Caroline glissa de ses bras et tomba à genoux sur le tapis.

— Charmant! charmant! pensa le prince, que cette frayeur intéressait beaucoup. Cependant, dit-il sans sortir du cercle de la plus parfaite et de la plus patiente attention, cependant vous ne passerez pas la nuit sur ce tapis.

Après une nouvelle attente, mais cette fois moins longue que la première, il plia aussi les genoux sur le tapis, et il dit, en plaçant la tête de sa femme sur son cœur :

— Voulez-vous que je m'en aille, Caroline?

— Non, répondit tout bas Caroline, non!

— Voulez-vous que je reste toute la nuit dans ce boudoir? enfermez-vous dans votre chambre; je vais vous donner la clef...

Caroline retint le prince par le bras.

— Me retenir, reprit le prince en cherchant à soulever sa femme, c'est me deviner, c'est me comprendre.

Debout, brisée, voilée d'un rideau de larmes, Caroline murmura :

— De l'amitié... de l'amitié!...

— Oh! si vous voulez dire par ces mots que vous n'avez pas un très-grand amour pour moi, s'écria le prince, dites-le sans effroi... sans épouvante... Eh! mon Dieu! pourquoi auriez-vous de l'amour pour moi? Vous ne me connaissez pas, ou si vous me connaissez, je n'en vaux guère mieux à vos yeux... De mon côté, je ne vous connais que depuis trois jours... Franchement, nous n'avons tort ni l'un ni l'autre de ne pas nous aimer éperdument. Ah! continua-t-il, voilà le sort des rois, des reines, des princes, des princesses... amitiés impossibles... amours plus impossibles encore... Nous n'avons en propre que le droit de mal faire et d'être malheureux... de rendre les autres malheureux souvent... Pourtant, dit-il en passant ses doigts dans la riche et molle chevelure de sa femme,

qui avait perdu son bonnet de nuit dans cette lutte où elle avait pour ainsi dire combattu seule, pourtant il ne faut pas désespérer de nous-mêmes. Nous valons mieux peut-être que notre indifférence. Pour moi, je crois que je n'aurai pas de grands efforts à faire pour adorer cette jeune et charmante tête que j'ai bien décoiffée... oh ! bien décoiffée... Mais je vais réparer... Il y a des épingles, des rubans sur cette cheminée...

Caroline se trouvait, sans s'en être aperçue dans la chambre nuptiale.

Le prince souffla sur toutes les bougies. Il ne resta qu'une seule lampe sur la console.

On n'entendit plus que le petillement mélancolique du feu dans la cheminée et le bruit monotone et cadencé du balancier de la pendule.

Les aiguilles marquaient deux heures moins cinq minutes.

Deux heures sonnent; le prince se jette brusquement en bas du lit, court au guéridon sur lequel se trouvaient des verres et plusieurs flacons de liqueur. Il se verse un verre de rhum, le boit d'un trait, recommence trois fois à boire, et en lançant au plafond le quatrième verre de rhum, il s'écrie : « Je laisse à d'autres princes de ma famille et à leurs femmes, le soin de donner des héritiers égitimes à la couronne d'Angleterre. »

CHAPITRE XXV

La décoration change, ce n'est plus le boudoir ni la chambre à coucher, c'est le riche et vaste salon de réception de Carlton-House. La famille du prince, moins le roi, que la maladie encore plus que l'étiquette, retient à Windsor, la reine, les amis, les favoris du prince, la grande aristocratie de Londres, représentée par ses plus hauts dignitaires, par les plus fières et les plus belles ladies, peuplent ce radieux salon que traverse de temps en temps, comme une comète éblouissante, la comtesse de Jersey, laissant traîner derrière elle la queue de sa robe de velours blanc.

On attend les jeunes mariés.

Les jeunes mariés vont descendre.

Chacun arrange sa phrase, calcule son compliment, pétrit son sourire.

Lady Jersey a le regard tourné vers la porte du fond.

La porte du fond s'ouvre.

Le prince de Galles, tenant par la main la princesse, paraît, et le murmure d'une joie contenue par le respect les accueille et les encense à leur entrée. Le prince est souriant, la princesse est enchantée : le prince balbutie des remercîments à toutes ces dames; la princesse, avec cette prononciation allemande qu'on trouvait piquante alors, qu'on allait trouver bientôt abominable, répond aux félicitations de tous ces lords, rangés en double et triple haie; le prince n'a jamais été plus heureux, son regard étincelle, son front rayonne; la princesse n'éprouve pas un contentement moins visible; elle est parée de toutes les allégresses à demi voilées de l'épouse au bras de son époux de la veille et de son compagnon pour toujours.

Ce tableau de bonheur émut la reine elle-même, elle qui jusque-là s'était montrée très-froide et très-réservée avec sa belle-fille. Comme toutes les mères, elle se laissa aller au courant de la clémence et de la tendresse. Son fils était heureux; elle faisait remonter avec raison ce contentement, dont elle prenait la plus belle part, à Caroline de Brunswick, qu'elle se réjouissait d'appeler et d'entendre appeler sa fille. La voix du sang l'emportait sur les clameurs de l'intrigue; la reine et ses jalousies, et ses défiances et ses mauvaises inspirations, disparaissaient devant la majesté et l'autorité de la mère satisfaite.

Quant à lady Jersey, elle avait mis son masque impénétrable. Jamais son front n'avait paru plus reposé, jamais sa bouche n'avait eu de plus heureux sourires. Elle était partout, et partout elle répandait l'éloge de la jeune princesse. « Qu'elle charmante mariée! disait-elle. Notre célèbre Lawrence aura-t-il assez de distinction, de grâce, de finesse, de suavité, pour reproduire ce beau visage qui

éclipse tous les visages? C'est l'étoile de la cour d'Angleterre; devant son étincelante lueur, les planètes de la nuit et les astres du jour disparaissent. »

Lady Jersey avait donc oublié le boudoir, la scène de la veille, les pantoufles, le bonnet de nuit, sa retraite si peu flatteuse? — Lady Jersey n'avait rien oublié.

Cachée derrière le mensonge de son visage et l'imposture de ses paroles, elle épiait les secrets de la grande comédie qui se jouait autour d'elle. Elle ne fut pas dupe un seul instant de cette félicité universelle. Elle voulait être convaincue avant de la partager ou plutôt avant d'y croire. Elle attendit.

L'attente, il est vrai, fut douloureuse; elle subit des minutes qui furent des siècles de torture et d'angoisse. Sans doute le prince n'était pas sincère dans sa tendresse et son affection pour sa femme, mais rien ne venait encore démentir les témoignages publics qu'il en donnait. C'est qu'elle était perdue, perdue pour toujours, si la princesse était réellement aimée; la femme qui règne la nuit règne toujours. La véritable souveraine est celle-là. Que n'aurait pas dit d'elle la princesse à son auguste et confiant époux ?

Les méchants se jugent bien. Ils ne se condamnent pas, mais ils se connaissent.

Lady Jersey remarqua avec sa finesse de serpent, — et elle seule en un pareil moment pouvait faire cette subtile remarque, — que chaque fois que le prince venait s'asseoir auprès de sa femme, il évitait soigneusement de frôler avec les pans de son habit la robe de la princesse. Il traçait, dans cette attitude de contrainte, qui échappait à tous les regards, excepté à ceux de lady Jersey, une ligne de séparation que, de son côté, Caroline de Brunswick apportait la plus rigide attention à respecter. Ce premier signe prit une valeur plus grande dans l'esprit infernal de la comtesse quand elle crut remarquer encore

que chaque fois que la princesse de Galles allait d'un côté du salon, le prince se portait de l'autre côté.

Le démon seul et lady Jersey pouvaient apercevoir ces nuances au milieu de tant de mouvements divers produits dans un salon, et en extraire une conclusion, un sens quelconque, d'autant plus qu'une minute après, le prince et la princesse se souriaient de tous leurs sourires et s'adressaient par-dessus la foule des paroles adorables.

Penchée sur son autopsie, lady Jersey poursuivait sa dissection sans cesser d'être à son devoir de dame d'honneur de la jeune mariée. Elle allait prendre ses ordres, elle prévenait ses désirs, lui demandait un avis. Des fleurs ayant été offertes à la princesse par le duc de Richemond, des fleurs rares et miraculeusement belles pour la saison, elle les accepta et courut aussitôt les faire admirer à son mari.

Elle semblait l'inviter à en prendre une pour la placer à sa boutonnière. Tel était du moins le sens que lady Jersey prêtait de loin à la conversation des jeunes époux retirés dans un coin du salon au moment où l'on servait le thé.

En effet, le prince prit un bouton d'or dans le bouquet de la princesse, et le fixa à la jointure de son gilet. Cette petite scène frappa tout le monde et plut aux courtisans, qui en demandent infiniment moins pour être sûrs de voir régner une éternelle paix dans le royaume conjugal, qui est pour eux tout le royaume.

Cette petite scène en devint immédiatement une très-grande pour lady Jersey.

Elle suivait le prince avec un acharnement d'attention qui ne se démentait pas une seconde, et elle remarqua que le prince venait de changer de gants. La nuance blanche de ceux qu'il portait était plus claire que la nuance de ceux qu'il avait quittés, et quittés après avoir touché à la main de la princesse en acceptant le bouton d'or.

Dès ce moment, la révélation fut complète dans la pen-

sée de la comtesse; l'éloignement du prince pour sa femme se trahissait dans chacun de ces symptômes imperceptibles pour la foule, visibles, clairs pour elle, lady Jersey!

Son cœur se glonfla de joie, ses joues se colorèrent. La fête, le gala de cour prit tout à coup à ses yeux un autre caractère; elle quittait pour ainsi dire, le deuil, et reprenait ses habits des jours heureux, des premiers jours de l'adolescence du prince, les beaux jours de Windsor!

Un autre signe lui indiqua avec une évidence plus profonde encore l'antipathie du prince pour sa femme, antipathie qu'elle ne s'expliquait pas avec netteté, mais dont elle était presque sûre maintenant.

Le caractère de son intimité avec le prince de Galles ne fut jamais bien difficile à définir.

Elle était sa maîtresse comme tant d'autres femmes étaient aussi ses maîtresses. Elle était sa maîtresse à la cour comme une autre était sa maîtresse à la ville, une autre sa maîtresse à la campagne, une autre sa maîtresse au théâtre; mais cette différence gardée, que les autres maîtresses étaient renouvelées chaque saison et presque chaque mois, tandis qu'elle, par un art particulier à certaines femmes, et c'était là le sien au plus haut degré, savait toujours le faire revenir aux heures de déchéance et d'interrègne.

Il y a dans l'âme corrompue de quelques hommes, des hommes blasés surtout, des caprices éternels auxquels ils sont voués malgré leur changement d'âge et de fortune. Ils y reviennent fatalement comme à une patrie, quoique la patrie ne soit pas toujours ce qu'il y a de mieux: c'est la patrie de leur cœur, c'est surtout celle de leurs habitudes. Ils vont aimer ailleurs, ils voyagent, ils courent le monde du sentiment et du plaisir; mais à toutes les haltes ils jettent un regard vers le point de départ. Lady Jersey

était, pour le prince de Galles, la maîtresse de toutes les haltes et de toutes les vacances, la maîtresse du retour.

Ce rôle, qui n'est pas beau dans la vie ordinaire, qui n'est pas sans exemple dans le monde de la cour, pouvait pourtant être retiré à lady Jersey par un prince aussi léger que son amant.

Il était revenu plusieurs fois, c'est vrai; mais qui prouvait à la comtesse qu'il reviendrait encore?

Lady Jersey se livrait à ces réflexions mêlées de joie et de tristesse, quand la reine lui fit signe du fond du salon qu'elle désirait lui parler.

Lady Jersey s'approcha du fauteuil de la reine.

— Eh bien! chère comtesse, lui dit la reine, que dites-vous de ma bru?

— Tout le bien que vous en pensez, Majesté.

— C'est un ange.

— Oui, Majesté, un ange de beauté, de candeur et de modestie.

— Quelle grâce!

— Parfaite, Majesté.

— Comme elle aime mon fils!

— Et comme votre fils l'aime!

— N'est-ce pas?

— Oh! oui, Majesté.

— Avouez, chère comtesse, que nos préventions étaient injustes.

— Du moment où Votre Majesté le pense...

— Ne le penseriez-vous pas comme moi?

— Pardon! Majesté.

— Je la croyais fière, elle est simple; je la croyais ambitieuse, elle est bonne. Quoique je ne m'abuse pas sur le caractère de mon fils, je crois qu'il deviendra meilleur avec une pareille femme. Je me plais à croire qu'il trou-

vera chez elle ces qualités de cœur qui remplacent si avantageusement tous les vices brillants des maîtresses.

Lady Jersey crut deviner la pensée de la reine. Elle ne l'interrompit pas.

La reine continua :

— Il me semble comtesse, avoir entendu dire que vous aviez le projet d'aller passer quelques mois en Portugal.

— Moi, Majesté ?

— Pour votre santé.

— Qui vous a dit ?...

— On le dit à la cour. On prétend que votre voyage en Allemagne vous a beaucoup fatiguée...

— Ah ! se dit lady Jersey, je comprends sa pensée... elle veut m'éloigner de la cour. — Je certifie à Votre Majesté, dit-elle tout haut, que ce voyage ne m'a pas du tout rendue malade.

— Votre zèle pour notre service vous fait dire cela, continua la reine ; mais, croyez-moi, comtesse, vous avez besoin de changer d'air. Quand aurons-nous le regret de vous perdre ?

— Allons ! c'est l'exil, se dit la comtesse ; l'exil !—Quand Votre Majesté voudra me le dire, me l'ordonner.

— Demain, comtesse.

— Demain, Majesté.

— C'est à Lisbonne que vous vous proposez d'aller, comtesse ?

— A Lisbonne, Majesté.

— Je vous donnerai des lettres pour mon frère de Portugal.

— Je remercie bien tendrement Votre Majesté.

— Nous devons bien davantage à vos bons et loyaux services.

— Votre Majesté n'a plus rien à me dire ?

— Rien.

La comtesse se leva pour se retirer. Le prince de Galles, qui l'épiait, vint sans affectation vers elle et lui dit tout bas :

— Que vous a dit ma mère?

— Elle m'exile. Voilà ce qu'elle m'a dit.

— Où vous exile-t-elle?

— En Portugal.

— Est-ce parce que vous aimez les oranges?

— Non, parce qu'elle me déteste. Elle n'a plus besoin de moi.

— Vous n'irez pas en Portugal.

— Mais...

— Vous irez à Brighton...

— A Brighton!

— Oui...

— Mais quand?... à mon retour de Portugal, sans doute?

— A l'instant... vous vous installerez dans mon pavillon.

— Seule?

— Vous m'y attendrez.

— Mais votre femme?

— Je n'ai plus de femme.

— Plus de femme!

— Oui... depuis que je suis marié. Fuyez, on nous écoute.

Le reste de la cérémonie se passa comme le commencement — dans l'ordre le plus magnifique et l'hypocrisie la plus adorable.

Le soir venu, le prince de Galles reconduisit la princesse jusqu'à la porte de la chambre nuptiale, et là, saluant jusqu'à terre, il lui dit du ton le plus courtois du monde et

en bon français : « Madame, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit. »

Une demi-heure après, le prince de Galles se jetait dans une chaise de poste que quatre de ces chevaux, comme l'Angleterre seule en possède, entraînèrent vers Brighton, ville merveilleuse qui n'existait pour ainsi dire pas avant lui, et où il reste de lui un pavillon plus oriental que tous les palais orientaux de Grenade et de Cordoue, et surtout de l'Orient où il n'y a pas un seul palais.

Le lendemain avant le jour, la même chaise de poste ramenait le prince de Galles à Carlton-House avec le même mystère.

Pendant deux mois il en fut ainsi. C'est de cette manière qu'il était le mari de Caroline de Brunswick, pour laquelle du reste, il montrait toujours en public le plus vif attachement et en particulier la plus profonde politesse.

CHAPITRE XXVI

Lady Jersey avait beaucoup espéré, au gala de la cour, après les paroles échangées entre elle et le prince de Galles, et surtout après le conseil qu'il lui avait donné de se soustraire à l'exil de Portugal en allant se cacher au pavillon de Brighton. Elle passa tout à coup de la mort à la vie ; elle ressuscita. Non qu'elle eût tout laissé faire à la destinée dans ce qui arrivait, mais la part qui lui revenait dans l'événement était encore un mystère. Elle ignorait même s'il y avait eu événement, quoiqu'il lui fût fort difficile de rejeter sur un simple caprice du prince sa conduite avec sa femme, sa conduite envers elle, lady Jersey.

Enfin elle arriva au pavillon de Brighton, où elle s'installa. Elle n'osait guère compter voir le prince que dans deux ou trois semaines, que lorsqu'il pourrait sans inconvenance s'éloigner de Londres et de la cour. Quelle ne

fut pas la surprise de la comtesse lorsqu'on vint l'éveiller au milieu de la première nuit de sa résidence à Brighton et lui annoncer l'arrivée du prince. Elle refusait d'y croire... le prince entra.

— Mais Londres s'est donc abîmé !

— Londres ne s'est pas abîmé.

— Quelle catastrophe peut donc vous amener ici, la seconde nuit de vos noces ?

Le prince en tombant dans un fauteuil :

— La dernière nuit de mes noces!

— La dernière! répéta lady Jersey en écartant d'un geste rapide le rideau de son lit pour lire sur le visage du prince. La princesse de Galles serait morte?... demanda-t-elle.

— Morte pour moi.

— Vous m'effrayez, vous me bouleversez... Mais non ! vous exagérez... sans doute, vous exagérez.

— Oh! je n'exagère pas, dit le prince tout en jouant avec la petite cravache qu'il avait l'habitude de porter.

La comtesse à demi sur sur son séant :

— Vous aurez pris feu à quelque contrariété.., et encore une contrariété!... Quelle contrariété supposer entre deux nouveaux mariés à peine réunis?

Avec quelle avidité n'attendit-elle pas la réponse du prince!

Le prince ne répondit pas.

— Je vous trouve pâle.

— Je suis venu très-vite; la secousse... Il y a encore loin de Carlton-House ici. — Le prince se leva pour s'approcher de la croisée. — C'est la mer, dit-il. Ah! si nous n'étions pas en guerre avec la France... demain je serais à Calais, après-demain à Paris... mais la guerre partout!

— Que va-t-on dire à Saint-James quand on saura?...

— Je me moque de ce qu'on peut dire... répondit le prince à la réflexion de la comtesse. D'ailleurs on ne saura rien à Saint-James. Je repartirai pour Londres dans quelques instants .. Les nuits sont longues et mes chevaux sont de fer.

— Mais vos domestiques ?

— Un seul est dans le secret de mon absence.

— Mais la princesse ? la princesse ?...

Après un silence assez long, le prince répondit :

— La princesse ne parlera pas non plus.

— C'est bizarre, reprit la comtesse de Jersey — comme si elle eût voulu changer de conversation, et son intention en était très-loin — c'est très-bizarre, quand on m'a éveillée pour annoncer votre arrivée, je dormais et je parlais en rêvant; je parlais même si haut, que le bruit de mes paroles a attiré ma femme de chambre auprès de mon lit. Il y a beaucoup de personnes qui parlent en rêvant...

— Oui, répliqua machinalement le prince.

— Les femmes surtout.

— Oui... oui...

— C'est dangereux, si elles ont quelqu'un auprès d'elles pendant ces indiscrétions involontaires.

— Sans doute, ah! sans doute!... dit encore du même ton distrait le prince de Galles, qui se leva de nouveau.

La comtesse cherchait, on le voit, à savoir si, pendant le sommeil de la princesse, il ne lui serait pas échappé un de ces aveux qu'on n'a pas assez de toute la prudence pour retenir pendant le jour. Elle continua avec la même insouciance apparente, quoique la curiosité lui brulât la langue.

— Avez-vous quelquefois été témoin de ces sortes de

confessions qui ne réjouissent pas toujours les oreilles de l'auditeur ?

— Non, comtesse, non ! — Oh ! poursuivit-il en flagellant ses bottes avec sa cravache, ce mariage ! ce mariage est une monstrueuse erreur de ma famille. Oh ! que j'avais raison d'avoir horreur du mariage !

— C'est fait maintenant, dit en se croisant les bras la comtesse de Jersey, qui mentalement ajouta : — Mais qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il donc ?

Le prince tordant la rage qui lui crispait le cœur :

— Oui, c'est fait ! Sans tous ces scélérats de créanciers qui me poursuivaient partout comme une meute affamée poursuit le cerf, je serais resté garçon ; mais ils m'ont mis le pied sur le ventre, le couteau sur la gorge... Après tout, s'interrompit-il en riant, ils ne me forceront pas peut-être à aller plus loin... Je les défie bien tous, ainsi que les évêques d'York et de Cantorbéry, de me faire aller plus loin.

— Pour cela non ! appuya la comtesse : ils ne vous obligeront pas à vous marier deux fois.

Elle riait aussi. — Qu'elle aurait donné ses plus beaux diamants pour savoir !... un diamant par parole.

— Décidément, dit le prince indiquant avec le bout de sa cravache un plan d'architecture encadré dans un tableau noir, à la droite de la cheminée, mes écuries seront construites d'après ce dessin. C'est très-bien... quand on n'est pas assez riche pour les avoir comme celles de Versailles ou de Chantilly... Elles seront belles pourtant, originales surtout ; style mauresque... J'attends des chevaux superbes. — Les chevaux sont bien heureux ! ils ne sont pas mariés. — Brighton va devenir mon séjour favori... Ce sera mon Trianon, mon Marly, mon Élysée. Londres m'était déjà insupportable... Ici je vivrai comme autre-

fois, mieux qu'autrefois... Mes infâmes créanciers sont payés ; ils me laissent enfin tranquille. Je ferai de Brighton une ville de plaisir... Mes amis y bâtiront des palais à leur fantaisie... Quel endroit mieux choisi, plus agréable ?.. — Un air sain, la campagne, la mer, la chasse, la promenade, le repos... Brisant tout à coup son monologue, et se penchant sur l'oreiller de la comtesse, le prince demanda d'une voix brève et sèche :

— Qu'est-ce que ce capitaine Manby?

— Ah! pensa la comtesse, il y vient!!! l'explosion va éclairer les profondeurs de la nuit.

— Qu'est-ce que ce capitaine Manby?

— Je vous l'ai écrit, je crois... un capitaine irlandais.

— Vous le connaissez?...

— Non!...

— Vous l'avez vu?...

— Deux ou trois fois à Brunswick.

— Il était familier avec la princesse?...

— Familier... Non!...

— Vous me l'avez écrit...

— Soit..: Peut-être bien...

— Et ce capitaine est jeune?...

— Oui!

— Moins jeune que moi, pourtant?

— Prince, il ne se serait pas permis de venir au monde avant vous.

Cette admirable réponse de femme de cour pour dire au prince, sans le blesser, qu'il était plus âgé que le capitaine Manby, surpasse, à notre avis, tout ce que notre Dangeau a dit de flatterie quintessenciée à la cour de Versailles : « *Sire, qui est-ce qui a des dents?* » ne vaut pas: « *Il ne se serait pas permis de venir au monde avant vous.* »

Le prince continua :

— Et il est bien de sa personne?...

— Mais oui...

— Aimable?...

— On l'assure.

— Où est-il en ce moment?

— On croit qu'il est en Allemagne.

— On le croit seulement?

— Il vous serait facile de vous en assurer...

— Qu'est-ce que cela me fait... je vous demande un peu... qu'il soit en Allemagne, en Chine, en Angleterre? Je ne crois pas d'ailleurs qu'il puisse venir en Angleterre sans permission...

Ce fut au tour de la comtesse à se taire.

— Il se fait tard, dit ensuite le prince de Galles en tirant un cordon de sonnette.

— Il s'en va et je ne sais rien!... Je veux tout savoir!

La femme de chambre de la comtesse parut.

— Mes! chevâux ordonna le prince.

La comtesse de Jersey fit un signe d'intelligence à la femme de chambre.

Celle-ci se retira : elle avait compris la parole de l'un et le regard significatif de l'autre.

— Avant que vous ne me quittiez, dit la comtesse, je dois vous prévenir d'une erreur que vous avez peut-être faite.

Le prince s'arrêta.

— Quelle erreur?

— Vous m'avez parlé du capitaine Manby. Ne l'avez-vous pas confondu avec le capitaine Pole?

— Il y a en effet deux capitaines.

— C'est que le capitaine Pole, continua posément la comtesse de Jersey, est aussi un officier très-distingué.

— Oui, il vous a plu, je le sais.

— J'aime les marins : — n'êtes-vous pas marin aussi ?

— Pourquoi parlez-vous du capitaine Pole ? demanda le prince avec vivacité. Ce n'est pas seulement par crainte de me voir le confondre...

— C'est qu'il est à Brighton.

— Ah !

— Avec le yacht qui nous a ramenées la princesse et moi en Angleterre. Il en fait les honneurs à tous ceux qui viennent le visiter. Il parle de la princesse en termes de reconnaissance qui honorent son caractère.

— De quel caractère voulez-vous parler ?

— De celui du capitaine Pole.

— Je veux voir cet officier de marine, dit brusquement le prince. Je veux le voir !

— Oh ! rien n'est plus aisé.

— Vous ai-je dit qu'il était l'ami intime du capitaine Manby ?

— Non...

— C'est son meilleur ami.

— Vous savez tout, chère comtesse.

— Tout ce qu'on me dit. On ne me dit pas tout, appuya-t-elle fortement.

Le prince tira une seconde fois le cordon de la sonnette en répétant : Il se fait tard !

La femme de chambre revint.

— Mes chevaux ?

— Ils ne sont pas encore prêts, répondit la camériste.

— Tout de suite ! dit le prince. Allez !

— Rien n'est plus aisé, vous disais-je, que de voir ce capitaine Pole ; j'oubliais cependant que vous ne pouvez pas, ainsi que le premier venu, aller à son bord... Vous pourriez l'inviter à déjeuner ici...

— A ma table ? répliqua ironiquement le prince.

— Tant d'officiers de marine sont admis par vous à cet honneur !...

— Non... Je veux le voir, pourtant ; et je veux qu'une autre personne... Tous les deux en présence... Oui ! oui !

Un éclair courut dans l'intelligence de la comtesse.

— Voulez-vous mon avis ?

— Je le demande.

— Vous donnerez quelques bals à l'occasion de votre mariage ?...

— Oui, de mon heureux mariage.

— A ce bal, il est de toute convenance que vous invitiez le capitaine du yacht qui a conduit la princesse en Angleterre.

— Votre idée...

— Est bien simple.

— La princesse y sera ?

— Naturellement.

— A deux mois mon premier bal ! s'écria le prince.

— Les chevaux de Son Altesse sont attelés, vint dire la femme de chambre.

— Je pars.

— Adieu, prince !

— Adieu ! à demain pour vous, comtesse ; à deux mois pour vous, princesse de Galles !

Le prince quitta le pavillon.

— Il me disait *tout* autrefois, murmura la comtesse en enfonçant la tête dans le mol oreiller ; et il ne m'a rien dit ! c'est donc plus que *tout !* — Attendre deux mois ! !

CHAPITRE XXVII

Il fallut attendre ces deux mois, ces deux terribles mois pendant lesquels le prince de Galles ne cessa ni ses voyages à Brighton ni ses politesses délicates auprès de sa femme, qui, se pliant au rôle contraint d'épouse heureuse entre toutes les épouses, ne donna à aucune curiosité, à aucun soupçon le droit de lire sur son visage les tortures de son âme froissée, meurtrie, souillée, brisée, ensanglantée.

Enfin le bal promis eut lieu.

Il réunit les noms les plus illustres, les fortunes les plus grandes, les intelligences politiques les plus distinguées et les femmes les plus célèbres par leur beauté.

Retenu chez lui par son état de maladie et de langueur, le roi Georges III ne put point y paraître, mais la reine et toute la famille y assistèrent.

Objets de la fête, le prince et la princesse de Galles se virent entourés de félicitations encore plus vives que le jour de leur mariage. La haute aristocratie savait que les époux royaux s'aimaient à l'adoration, ne se quittaient pas un seul instant. Leur éloge parfumait tous les salons, et cet encens courait à travers la bourgeoisie pour l'enivrer à son tour. Heureux couple ! comme on le jugeait bien ! comme on juge toujours bien les ménages !

On dansa : on dansait encore le menuet à cette époque. Le prince et la princesse figurèrent dans l'une de ces danses graves et monarchiques à ravir les cœurs. Il n'y eut pas assez de gants pour les applaudir. Mais ce qui charmait surtout, c'étaient ces deux éclairs de sympathie partis des yeux du prince et de ceux de sa femme ; c'étaient ces pressions de mains où l'on sentait qu'il y avait une partie de leur cœur ; c'étaient ces compliments fins, brefs et gracieux qu'ils se jetaient comme des fleurs en passant l'un devant l'autre.

La reine, qui ne craignait plus cette bonne petite princesse, se sentait l'affectionner autant qu'une belle-mère, et qu'une belle-mère couronnée peut aimer quelqu'un ici-bas.

L'indulgence suit le bonheur ; c'est le denier que laisse tomber le million sans se retourner.

— Il serait digne de Votre Altesse, vint dire le vicomte de Malden à la princesse pendant un de ces intermèdes que l'on mettait à profit pour l'accabler d'éloges, il serait digne du grand cœur de Votre Altesse d'intercéder auprès de Sa Majesté en faveur d'une personne que beaucoup de vos nobles invités regrettent de ne pas rencontrer ici.

— Nommez-la, milord, répondit la princesse.

— Lady Jersey.

Malden avait reçu la leçon : d'ailleurs il éprouvait toujours sa tendre faiblesse pour la comtesse.

— Allons trouver la reine, dit la princesse de Galles en prenant le bras du vicomte de Malden. Venez, milord.

— Moi ! je l'ai exilée dit la reine avec ce naturel de cour qui fait les délices du diable. Mais la chère comtesse s'est trompée. L'envoyer en Portugal, où il fait si chaud, avec son joli teint !

— Elle y est toujours, dit naïvement Malden, et elle n'attend que le bon plaisir de Votre Majesté pour revoir sa patrie.

— Mon bon plaisir est qu'elle vienne au plus tôt nous saluer, dit la reine.

La grâce de la comtesse était obtenue.

Le vicomte de Malden salua avec respect Sa Majesté, et après avoir baisé la main de la princesse, il courut vers le prince pour lui dire...

Mais le prince de Galles l'arrêtant :

— Je vois que vous avez réussi, Malden, allez vite chercher la comtesse.

— La chercher ! grand Dieu !

— Mais oui.

— En Portugal !

— Vous êtes fou ! La comtesse n'a pas quitté Brighton.

— Ah ! la comtesse n'a pas quitté !...

— Si ! ce matin elle a quitté le pavillon. Invitez-la pour la première contredanse.

— Que j'aille à Brighton l'inviter !...

— Mais la comtesse vous attend dans l'antichambre... Allez, mon ami...

Le vicomte, muet d'étonnement, courut dans l'antichambre chercher la comtesse de Jersey.

Le bal était à son point culminant. C'est le moment où tout semble danser : les bougies, ces pâles et fluettes de-

moiselles; les guirlandes de fleurs, ces nymphes suspendues; les banquettes, ces gros financiers au manteau de velours écarlate brodé d'or.

Avant que lady Jersey ne parût à l'extrémité du salon, annoncée par un valet du prince, un nom attira l'attention, c'était celui du capitaine du yacht royal.

Soit à cause de lui, soit à cause de la princesse qu'il avait eu l'honneur de conduire en Angleterre, il mérita la faveur d'un mouvement de surprise; on daigna l'élever une seconde au rang suprême d'un événement. Le mot lion n'était pas encore inventé.

On le pressa de toutes parts, et quand il parvint auprès de la princesse de Galles pour la saluer la première, il avait entraîné avec lui l'assemblée tout entière, qui s'était formée par groupes respectueusement tumultueux.

La chaleur était étouffante en ce moment.

Le capitaine Pole s'inclina devant la princesse.

La comtesse de Jersey entrait, mais personne ne fit attention à elle.

Le capitaine Pole tend la main pour prendre la main de la princesse et la porter à ses lèvres...

Un cri universel part: qu'est-il arrivé? — La princesse de Galles est évanouie!

Grand et douloureux tumulte, on accourt, on appelle. Les médecins du palais arrivent; on s'écarte pour les laisser passer. Le premier médecin de la princesse, après lui avoir fait respirer des sels, se tourne vers la foule des nobles assistants effrayés, et il dit avec bonheur:

« Rassurez-vous, messieurs; non-seulement la prin-
» cesse ne court plus aucun danger, mais je vous annonce
» que Son Altesse est en ce moment dans une position in-
» téressante. »

— Un petit-fils! s'écrie la reine dans la joie de son âme.

— Un fils ! murmure le prince de Galles lui-même oubliant tout dans cette surprise de joie paternelle qui le frappe au cœur.

La comtesse de Jersey dit tout bas au prince ces paroles, qui furent pour lui un poison dont il ne devait jamais guérir :

« Ce ne sera ni un fils, ni une fille. La princesse de Galles est enceinte de votre déshonneur. Cet enfant ne peut pas être de vous. Mais réfléchissez donc! »

CHAPITRE XXVIII

Les salons, les boutiques, la rue, répétaient le lendemain : *La princesse est dans une situation intéressante.* — Déjà? disaient les uns. — Pas possible! disaient les autres. Enfin tout le monde en parla, et avec bonheur.

Le respect pour les tiges royales est encore très-profondément gravé dans le cœur naïf du peuple anglais; et puis, la naissance d'un prince ou d'une princesse est une si belle occasion de vendre de la toile, du drap, des foulards et de la mercerie!

La joie du roi ne fut pas moins large et sincère que celle de son peuple : il allait se survivre comme souverain dans un petit-fils ou dans une petite-fille. Sa pauvre raison se trouva mieux de ce contentement de son cœur. Il aimait tant sa bonne Caroline! elle le ravissait avec son mauvais accent anglais, qui avait cessé de paraître si agréablement

original à la cour. Pour lui, pas de bonne fête de famille sans elle. De son côté, elle jouait sur la harpe les morceaux favoris du roi Georges, zélé admirateur de la grande et sévère musique de Handel.

Un chroniqueur anglais raconte, au sujet de ce goût déterminé du roi pour la musique de ce célèbre artiste, l'anecdote suivante : « Après un concert à la cour, auquel Georges III, encore enfant, avait assisté, Handel, posant sa main sur la tête du petit garçon, lui dit : *You will take care of my music when I am dead.* — C'est vous qui aurez soin de ma musique après ma mort. » Cette touchante prière du sublime compositeur, il faut le dire à l'honneur du roi, ne fut jamais oubliée. « *The king, to his honour, never forgot.* »

Tableau de famille plein d'enseignements pour ceux qui regardent toujours là-haut avec envie et ne sont jamais contents de leur sort : un grand roi, le plus puissant des rois à cette époque, et la première des princesses, puisqu'elle approchait le plus du trône de Georges III, n'oubliaient, celui-ci sa folie, qu'en jouant de l'orgue, celle-là son abandon conjugal qu'en promenant ses doigts mélancoliques sur les cordes d'une harpe. Ils s'enfermaient tous les deux avec leurs tristesses dans un vaste salon de Windsor, et ils se consolaient en chantant les dolentes inspirations religieuses de Handel.

La nuit, ces admirables cantiques franchissaient les murs épais du vieux manoir pour aller frapper l'oreille surprise des bûcherons qui côtoyaient le bois, et qui se disaient tout bas en se découvrant : « C'est le fou qui fait sa prière. » Et ils passaient.

Le roi seul avait des mots de tendresse pour la princesse, que les autres commençaient à ne plus désigner que sous le nom de « la grosse Allemande, la belle poupée, la

Française germanisée. » Georges III la prenait sur ses genoux et l'appelait « son cher ange, sa chère amie, sa chère fille, » du mot *dear,* le plus intime, le plus suave de la belle langue anglaise, ce mot que l'amant donne à l'amante, le père à son fils, le roi à ses sujets, le mendiant à celui dont il sollicite l'humanité, l'homme qui souffre à Dieu qui l'entend.

L'Amérique, l'Irlande, son fils, ces trois plaies de Georges III ne saignaient plus, elles se fermaient quand il pressait dans ses mains ridées les belles et jeunes mains de sa *dear* Caroline, et que ses yeux ternes et près de s'éteindre dans la cécité se posaient sur les yeux si purs et si profonds de sa belle-fille.

La flèche enfoncée dans le cœur du prince de Galles par lady Jersey était empoisonnée. *Cet enfant ne peut être de vous.* Ces paroles furent l'arrêt de mort de la princesse Caroline.

Pour tout le monde, son évanouissement au milieu du bal résultait naturellement, d'abord de son état de grossesse, ensuite de l'excessive chaleur de l'appartement, encombré de fleurs, de gens, torréfié par les lumières, asphyxié de parfums. Pour le prince de Galles, c'était la vue, l'impression, la présence inattendue du capitaine qui l'avaient provoqué. Il ne douta plus de l'intimité de cet officier de marine avec la princesse de Galles; il marcha rapidement à une certitude qu'il voulait à tout prix, non pas pour aimer sa femme avec tranquillité, mais afin d'avoir le droit de rompre avec elle sur-le-champ.

Selon la tactique ordinaire, du moment où l'on voulut perdre la princesse, on redoubla d'égards pour elle, de même qu'on parla avec une prédilection marquée du capitaine Pole, dont la perte était résolue.

Brighton fut choisi comme l'endroit le plus facile pour

la conspiration, celui où avec des moyens simples on obtiendrait une victoire décisive.

La princesse de Galles fut invitée à venir passer quelques jours à Brighton, qu'elle ne connaissait pas encore, et à donner son opinion, toujours si élevée et si juste, sur les constructions et les embellissements ordonnés par le prince.

Elle se rendit sans défiance à l'invitation.

Elle arrive au pavillon ; des honneurs lui sont rendus comme à une souveraine : compliments des employés, adresses des habitants sur le bonheur de la posséder dans leurs murs,— quoiqu'ils n'aient pas de murs, — sur l'autre bonheur qu'elle leur laisse deviner sous sa tunique d'épouse féconde ; les vaisseaux se pavoisent, les maisons sont tendues de rideaux et de riches étoffes ; le ciel, la mer et la terre sont en liesse.

Le second jour de l'arrivée de la princesse au pavillon de Brighton, il fut proposé à l'illustre visiteuse d'aller faire une promenade salutaire au bord de la mer, si belle et si poétique le long de la plage. Elle monte en calèche, plusieurs voitures suivent. Qui aurait vu passer le cortége aurait encore dit en soupirant : Place aux heureux de ce monde ! Ils ont tout, eux ! la jeunesse, la beauté, les titres, les grands biens, les loisirs sans fin ; que n'ont-ils pas ?

Eh bien ! dans cette calèche aux rayons dorés comme ceux du soleil, il y a non pas une princesse qui possède, comme l'envie le croit, toutes les félicités de la terre, mais une femme qu'on mène à l'échafaud, non pas à celui qui tue avec un couteau, mais à celui qui décapite l'honneur ; dans ces autres voitures, il y a, non des jeunes femmes et des jeunes gens appelés à partager les plaisirs d'une promenade enchantée, mais des témoins, des accusateurs, des ennemis.

On réservait une surprise à la princesse au milieu de toutes ces jolies surprises.

Au bord du quai tout jonché de matelots, curieux et fiers de saluer leur princesse, on a amarré le yacht royal qui l'a menée à travers tant de mers orageuses sur les côtes d'Angleterre.

A cette vue le cœur de Caroline s'épanouit, bat, s'attendrit; ses yeux s'emplissent de douces larmes; elle prend et presse contre elle la main de son mari qui lui fait cette joie.

— Merci! dit-elle, merci!

— Vous voyez si l'on vous aime, madame.

— Ah! je n'en doute pas.

— N'en doutez jamais pour notre bonheur.

— Ce vaisseau m'a rappelé les adieux de mon père, ma bonne mère, mon pays, ma chère Allemagne, que je ne reverrai plus!

— Pourquoi ne la reverriez-vous plus?

— Les princesses sont prisonnières.

— Mais les reines?... Vous serez reine un jour.

— Elles sont esclaves. N'importe! vous me rendez heureuse, excessivement heureuse en me montrant ce fidèle compagnon de ma traversée...

— Venez, dit le prince en mettant pied à terre; venez, madame, nous allons lui faire une visite de reconnaissance.

— Vraiment! vous pousseriez la bonté...

— Nous sommes venus ici exprès pour cela.

— Que vous êtes bon!

Ce fut un ami du prince, lord Cholmondeley, qui prit la princesse dans ses bras, et la porta jusqu'au pied de l'échelle placée le long du bord pour la recevoir. Elle fut

suivie par le prince, par lord Cholmondeley, lady Jersey, et par tous les invités à la fête de Brighton.

Caroline franchit rapidement les marches de l'échelle, elle va fouler le pont du yacht, un offcier de marine se présente pour l'aider à descendre.

— C'est vous! capitaine Pole?

— Cet honneur, Altesse, m'est bien dû.

— Oh! oui. — Mon cher prince, ajouta la princesse en se tournant vers son mari, c'est le capitaine Pole; mon évanouissement m'a empêchée l'autre jour de vous le présenter. Permettez-moi... Mais lady Jersey le connaît, l'apprécie comme moi; oui, c'est le brave, l'excellent capitaine Pole.

— Madame, dit le prince de Galles en serrant la main du jeune capitaine, nous connaissons aussi le mérite du capitaine Pole, nous avons souvenir reconnaissant de ses attentions pour vous... Nous les récompenserons...

— Prince, répond le modeste capitaine, je n'ai fait qu'en loyal et dévoué marin mon devoir, un devoir bien sacré et bien cher...

— Voyons, dit le prince de Galles, montrez-nous, capitaine, l'intérieur de votre vaisseau fortuné.

Aussitôt et avec son empressement le capitaine Pole fit au prince et à sa suite les honneurs du yacht royal, et les éloges les plus délicats lui furent donnés par toutes ces jolies bouches de ladies qui s'extasiaient devant l'admirable élégance de chaque pièce. C'est un salon! c'est un boudoir! c'est une coquille de fée!

Comme il y avait peu d'ordre dans cette visite qui n'était pas officielle, la princesse, qui avait passé plus d'un jour sur le yacht, et qui le connaissait dans ses moindres détails, se donna la liberté fort naturelle de remonter sur le pont et de goûter le plaisir isolé de la réflexion.

Elle revint sur ses regrets pendant la traversée, elle se peignit, avec le coloris si tendre du souvenir, ses dernières pensées et ses dernières émotions de jeune fille. Que de mélancoliques heures elle avait laissées couler comme les vagues à cette même place, pendant les nuits étoilées, pendant les récits si intéressants du capitaine Pole. Par un de ces hasards qui n'ont aucune valeur aux yeux des gens ordinaires, le capitaine Pole, en allant à droite et à gauche sur le yacht pour en expliquer la construction et les avantages de solidité et de vitesse, aperçut la princesse qui se reposait sur des banquettes de l'arrière.

La princesse l'engagea à s'asseoir. Elle lui rappela leur voyage; elle se plut à lui dire tout ce qu'il lui avait dit lui-même pour la distraire, la consoler, pour abréger l'ennui de la route. Ils oublièrent dans cet épanchement si cher à tous les deux la noble compagnie qui se trouvait à bord du yacht. Pendant un quart d'heure l'oubli se prolongea ; qui le remarqua ? Personne. — Deux personnes, lady Jersey et le prince de Galles. Ils le firent remarquer en riant, et sans paraître y attacher plus d'importance, à lord Cholmondeley, qui communiqua l'observation, et tout aussi innocemment, à d'autres personnages. Tous mirent cette absence sur le compte des usages allemands : les usages anglais sont si irréprochables ! L'Allemande, ainsi qu'on commençait à appeler la princesse, n'était que depuis deux mois à Londres. Il fallait de l'indulgence.

On eut de l'indulgence.

Le prince désira retourner au pavillon; on se hâta de gagner le pont pour partir ; et c'est alors seulement que la princesse s'aperçut qu'elle était un peu en faute avec l'étiquette. Elle voulut s'excuser.

— Laissez, laissez ! l'interrompit le prince. Vous avez retrouvé ici un ami, un compagnon...

— Oh! oui, un excellent ami, répliqua la princesse dans toute la franchise de ses fraîches lèvres allemandes. Elle salua ensuite le capitaine pour prendre congé de lui.

— Vous ne nous quitterez pas ainsi, dit le prince. Capitaine Pole, prenez le bras de la princesse et venez dîner avec nous au pavillon.

— Tant d'honneur! murmura le capitaine Pole, qui offrit, le bras à la princesse de Galles, enchantée de sa journée, enchantée d'avoir revu son vaisseau, enchantée de son mari.

— Nous ferons la route à pied, dit le prince, si vous le voulez bien. Nous nous faisons aujourd'hui bourgeois de la Cité en partie de plaisir à Brighton.

— Oui, oui, oui! répliquèrent tous ces grands seigneurs et toutes ces grandes dames si blasés d'aller toujours en voiture. Oui! oui! à pied.

On se dirigea donc pédestrement vers le pavillon de Brighton en suivant la plage, car les superbes quais qu'on foule aujourd'hui n'existaient pas encore.

Ici l'étiquette fut, en apparence, aussi détendue qu'à bord du yacht.

Le prince marchait devant avec la comtesse de Jersey; à leur suite venaient lord Cholmondeley, lord Malden, d'autres lords, d'autres dames, et puis d'autres seigneurs, et encore d'autres ladies. C'est dans ce désordre que l'illustre compagnie alla du yacht au pavillon, où elle arriva fatiguée, brisée, mais animée et joyeuse. Elle croyait avoir gravi le mont Blanc.

On avait marché assez vite, et la princesse, qui avait le pas un peu lent, était restée en arrière, beaucoup en arrière. On l'attendit dix minutes, un quart d'heure, enfin une demi-heure!

Quel crime! — Lady Jersey excusa la princesse. La

côte était rude, la plage pleine de sinuosités, le capitaine Pole causait parfois lentement : elle l'excusa beaucoup, elle l'excusa trop.

Enfin la princesse de Galles et le capitaine Pole arrivèrent au pavillon, où ils furent accueillis comme de malheureux naufragés par quelques invités qui ne croyaient ni bien ni mal faire en les plaisantant ainsi.

Ils s'écrièrent :

— Vous n'avez donc pas péri corps et bien ?

Ceux-ci.

— Avez-vous sauvé vos papiers ?

Ceux-là :

— Faut-il ouvrir une souscription en faveur de votre infortune ?

Le prince souriait.

Comme toujours, lady Jersey était exquise de politesse et d'attention pour la princesse de Galles.

Il est impossible d'imaginer comment ces particularités pouvaient former un corps de délit contre la princesse. Le roman ne se contenterait pas de pareils moyens, mais l'histoire...

Le lendemain, dit l'histoire à laquelle nous n'ajoutons ni ne retranchons rien ; le prince reçut et communiqua à la princesse un billet anonyme ainsi conçu :

« Ne soyez point surpris de la préférence montrée par » votre femme au capitaine Pole. Informez-vous auprès » de la comtesse et des autres femmes de la suite, et vous » apprendrez par elles que ce n'est pas la première fois » qu'elle a passé une soirée en tête-à-tête avec lui. Informez-vous ! »

Après avoir lu ce billet, la princesse demanda au prince s'il avait pris ses informations ?

— Oui, répondit-il, et le résultat est qu'il faut nous séparer.

La princesse salua avec dignité et se retira.

Peu de jours après, feignant d'aller lui-même au-devant des désirs et des vœux de la princesse qu'il renvoyait, il lui écrivit la lettre suivante :

« Madame, lord Cholmondeley m'apprend que vous désirez que je définisse, par écrit, les termes auxquels nous devons vivre ensemble; j'essayerai de m'expliquer à cet égard avec autant de clarté et autant de convenance que la nature du sujet peut l'admettre: *as the nature of the subject will admit.* Nos inclinations ne sont pas en notre pouvoir, et l'un de nous ne saurait être rendu responsable vis-à-vis de l'autre de ce que la nature ne nous a pas créés à notre convenance mutuelle.

» Cependant des relations tranquilles et même agréables sont en notre pouvoir; bornons à de semblables relations notre liaison, et je souscrirai formellement à la condition que vous avez requise par l'intermédiaire de lord Cholmondeley. Je termine ici cette correspondance désagréable, dans l'espoir que, puisque nous nous sommes complétement expliqués, le reste de notre vie se passera dans une tranquillité sans interruption. »

Nous avons traduit mot à mot et en voici la preuve.

« I shall now finally close this disagreeable correspon-
» dence, trusting that, as we have completely explained
» ourselves the each other, the rest of our lives will be
» passed in disturbed tranquillity. »

Le prince ajouta :

« Je suis, madame, en toute vérité et très-sincèrement, » votre

» Georges, P. »

» Château de Windsor, 30 avril 1796. »

Voici ce que répondit la princesse de Galles.

Et l'authencité de sa réponse n'est pas plus contestée que l'authenticité de la lettre que nous venons de transcrire et de traduire pour l'édification de la génération actuelle, trop portée d'un côté à voir exclusivement dans la monarchie le modèle irréprochable de l'honneur et de la dignité, d'un autre côté, à y voir la dernière expression des contentements et des satisfactions terrestres.

On remarquera que cette réponse de la princesse n'est ni précédée ni coupée par les mots de Prince ou de Monsieur.

« L'aveu de ce que vous aviez dit à lord Cholmondeley ne m'a ni surprise ni blessée. Il y aurait manque de délicatesse, ou plutôt indigne faiblesse de ma part, à me plaindre des conditions par vous proposées.

» Je n'aurais fait aucune réponse à votre lettre, si elle n'eût pas été conçue de manière à pouvoir faire douter si cet arrangement venait de vous ou de moi ; or, vous savez que le mérite en appartient à vous seul. Puisque vous m'annoncez que c'est votre dernière lettre, je suis obligée de communiquer au roi, comme mon souverain et comme mon père, votre aveu et ma réponse. Vous trouverez ici une copie de ma lettre au roi : je vous en instruis afin de ne pas mériter de votre part le moindre reproche de publicité, n'ayant désormais d'autre protecteur que Sa Majesté. Je m'en rapporte à elle seule sur ce sujet. Si ma

conduite reçoit son approbation, je serai au moins consolée jusques à un certain degré. Je conserve tous mes sentiments de reconnaissance de ce que, grâce à vous, je me trouve, comme princesse de Galles, avoir les moyens d'exercer une vertu chère à mon cœur : la charité. Ce sera mon devoir maintenant d'offrir encore un modèle de patience et de résignation dans toutes les épreuves.

» Rendez-moi la justice de croire que je ne cesserai jamais de prier pour votre bonheur et d'être votre très-dévouée,

» CAROLINE.

« 6 mai 1796. »

Le lendemain la princesse allait à Windsor chez le roi, dans les appartements duquel elle avait le droit de pénétrer à toute heure.

Elle avait déjà franchi le seuil; un des médecins du roi — eux aussi avaient le privilége d'entrer à leur gré — l'arrête doucement entre le paravent et la porte et lui dit avec respect.

— Sa Majesté est avec une dame !

— N'importe ! il faut que je lui parle, dit la princesse.

— Mais, Altesse...

— Est-ce la reine ?

Le médecin balbutia :

— Non... mais...

— Alors, je ne vois pas...

La princesse voulut passer... Le médecin la retint encore. Caroline, cachée presque entièrement par un des plis du paravent, avance alors furtivement la tête... Elle la retire, et se retournant vers le médecin du quartier, elle lui dit :

— Quelle est cette jeune femme?

Le médecin hésite.

— Parlez, monsieur...

— C'est mistress Fitz-Herbert, dit le docteur.

— Qu'est-ce que mistress Fitz-Herbert?

Nouvelle indécision du docteur, qui n'imaginait pas que Caroline ignorât le lien mystérieux établi entre le prince de Galles et mistress Fitz-Herbert.

— Mais enfin !... reprit vivement Caroline.

— Mistress Fitz-Herbert est l'Irlandaise qu'on prétend...

Le docteur n'osait pas aller plus loin.

— Qu'on prétend!... que prétend-on?... dit impatiemment la princesse.

— Le docteur acheva :

— Être la femme du prince de Galles !

Heureusement l'épaisseur du tapis assourdit le soubresaut nerveux de Caroline.

— Sa femme!... sa femme! Ah! oui... se reprit Caroline en souriant ironiquement; et avec cette haute connaissance des ménages doubles et souvent triples des princes et des rois! On ne m'avait pas dit cela. — Eh bien : acheva-t-elle, en acceptant cette nouvelle blessure conjugale, eh bien !... je verrai... je suis curieuse de voir la femme de mon mari.

Elle s'avança hardiment vers le roi.

Les deux femmes légitimes du prince de Galles se trouvèrent en présence.

CHAPITRE XXIX

Les deux femmes se voyaient pour la première fois.

Mistress Fitz-Herbert était debout à la gauche du roi, enseveli dans les profondeurs ouatées d'un vaste fauteuil.

La princesse Caroline s'assit à la droite de Georges III.

Après avoir joué avec trois chiens dont l'histoire ne dit pas l'espèce, agaçant l'un, tirant l'oreille aux autres, le roi leva la tête du côté de la princesse de Galles et lui demanda avec beaucoup de cordialité si elle se plaisait à Londres? C'était là sa question ordinaire.

— Beaucoup, répliqua la princesse, beaucoup, Majesté.

Caroline ne cessait d'avoir les yeux fixés sur mistress Fitz-Herbert, qui les tenait baissés avec modestie.

— Je vais faire construire deux ponts.

— On me l'a dit, Majesté.

— Vous n'êtes pas un courtisan habile, dit le roi. Vous

auriez dû vous écrier : — Vraiment, sire! — deux ponts! mais c'est merveilleux... Je vais le publier partout... Au lieu de montrer cette surprise et cet enthousiasme, vous me répondez : — On me l'a dit, Majesté.

— C'est que je suis préoccupée...

— Il ne faut pas vous défendre de votre bonne franchise allemande, ma chère Caroline... mais quelle est donc cette préoccupation ?

La princesse, après avoir regardé Georges III et mistress Fitz-Herbert, comme pour faire entendre au roi qu'elle ne pourrait guère parler à son aise en présence d'une personne étrangère, s'approcha un peu plus du feu.

— Il fait donc bien froid, ce matin?

— Très-froid, Majesté, très-froid.

— Cependant il me semble que le soleil brille en ce moment sur Windsor.

— Oui, à Windsor, mais à Londres...

— Y aurait-il deux soleils maintenant en Angleterre? Voyons votre préoccupation, ma *dear* Caroline : elle doit être bien forte, si j'en juge par le soleil.

La princesse, une seconde fois, fit comprendre au roi que, devant une femme qu'elle ne connaissait pas, elle ne pouvait pas s'exprimer en liberté.

Georges III avait enfin compris; se tournant vers mistress Fitz-Herbert, toujours debout.

— Qui êtes-vous, madame?

— Une de vos plus humbles sujettes.

— Votre nom, vos qualités, vos titres?

— Je n'ai ni titres ni qualités, Majesté.

— Mais alors!... Enfin, votre nom ?

Mistress Fitz-Herbert, qui n'avait pas compté rencontrer à Windsor la princesse de Galles, ne répondit pas à la question du roi. Se nommer devant la femme du prince !

— Vous ne m'avez pas répondu, reprit le roi, qui, comme Louis XVI, se laissait aller parfois à la brusquerie des honnêtes gens. Votre nom, madame ?

Caroline tisonnait, la tête presque entièrement cachée sous le manteau gothique de la cheminée.

Cette seconde question du roi ne fut encore suivie d'aucune réponse de mistress Fitz-Herbert.

— Puisque madame est muette!... dit Georges impatienté.

— Non, madame est timide, reprit Caroline; il y a même des jours où l'on est plus timide que d'autres.

— Ce n'est pas la timidité seule qui m'arrête, dit pourtant avec une touchante hésitation dans la voix mistress Fitz-Herbert... puisque, après avoir été assez hardie pour oser demander une audience à Sa Majesté, je le suis encore davantage en ce moment en la priant de vouloir me permettre de me retirer sans avoir eu l'honneur d'exposer le motif de ma présence à Windsor.

— Vous en aller! — dit le roi.

— Oui, sire.

— Sans que je vous aie entendue ?

— Oui, sire.

— Voilà une belle résolution ! — Mais non, je n'y consens pas ! — on dirait que je n'ai pas voulu vous rendre justice. — Pourquoi ne parleriez-vous pas?... Vous venez de Londres pour me parler... Est-ce que c'est la présence de la princesse de Galles qui vous gêne?...

— Ah! sire...

Mais c'était là précisément ce qui la gênait.

— En deux mots, dites-moi, madame, ce que vous désirez, ce que vous attendez de moi. Et revenons d'abord à votre nom. Il est important...

La princesse Caroline avait recommencé à tourmenter les tisons.

— Je me nomme...

— Vous avez donc un nom bien terrible, que vous craignez tant...

— Je m'appelle mistress Fitz-Herbert.

La pâleur subite qui courut et se fixa sur les joues de mistress Fitz-Herbert indiquait assez combien elle redoutait de dire son nom, d'abord au roi et ensuite devant la princesse de Galles.

Ni le roi ni la princesse de Galles ne manifestèrent la moindre émotion.

— Fitz-Herbert, dit le roi; très-bien! Je ne devine pas pourquoi vous ne vouliez pas dire votre nom. Fitz-Herbert...

— Il ne me connaît pas! pensa avec étonnement l'épouse de la main gauche; mais la princesse de Galles?...

La princesse de Galles ne quitta pas le manteau de la cheminée.

— Avez-vous, mistress Fitz-Herbert, quelque grâce à me demander?

L'ignorance où était le roi du nom que venait de lui dire celle qui le portait, rendait presque impossible pour elle l'audience demandée. Elle avait compté sur l'effet de son nom pour être complétement dispensée d'un aveu sans lequel tout devenait énigmatique pour Georges III. Car, ce nom restant sans signification, comment pouvait-il savoir qu'il avait devant lui la femme de son fils?

Mistress Fitz-Herbert n'avait pas répondu à la question du roi.

— Je vous demande encore, lui dit-il, si vous avez quelque grâce à solliciter de nous.

— Non et oui, sire.

— Au temps du grand roi Salomon, dit Georges III avec quelque humeur, ces réponses plaisaient aux souverains; mais de nos jours où ils ont peu de loisir à donner à ces divertissements d'esprit...

— Eh bien ! sire, reprit mistress Fitz-Herbert enhardie par la rudesse même du roi, rudesse loyale, mais anguleuse... eh bien ! sire, ce n'est pas de moi que j'ai à vous parler, mais de votre fils.

Le roi regarda mistress Fitz-Herbert, avec une expression qui, certainement, voulait dire : Depuis une demi-heure vous me jetez vraiment dans une suite d'étrangetés...

— Vous avez à me parler de mon fils... et duquel ?

— Du prince de Galles, sire.

L'immobilité de la princesse ne se trahit pas.

— Ah ! s'écria le roi, je vois d'ici ce qui vous amène... mon fils vous aura promis... il promettait beaucoup avant d'être marié... il vous a promis... quoi ?... une pension ? un château ?... et vous venez me demander... Oh ! l'argent ! l'argent !...

— Ce n'est pas cela, sire, répondit avec beaucoup de dignité mistress Fitz-Herbert... je ne suis pas une des maîtresses du prince.

— Soit, dit Georges : qu'avez-vous alors à me dire de lui ?

Le coup porté à la fierté de mistress Fitz-Herbert lui avait arraché des larmes qui l'empêchaient de parler ; l'émotion l'oppressait... et le respect, l'étiquette, l'obligeant à se tenir toujours debout devant le roi... elle était sur le point de s'évanouir...

— A quoi bon le cacher ? reprit le roi, interprétant de travers le découragement et l'embarras extrême de mistress Fitz-Herbert, qui semblait, à défaut d'un siége, chercher

autour d'elle un appui, un angle de meuble. A quoi bon le cacher ? Puisque vous ne voulez pas me dire ce que vous êtes, madame, c'est que vous êtes réellement...

Les sanglots partirent nombreux et pressés de la bouche de la belle Irlandaise : elle allait tomber en défaillance sur le tapis.

— Asseyez-vous, madame, s'écria la princesse Caroline, en poussant un fauteuil et y faisant asseoir mistress Fitz-Herbert.

— Vous la faites asseoir !

— Oui, mon père.

— Devant vous, devant moi !

Mistress Fitz-Herbert essaya de se lever.

— Restez, madame, lui dit la princesse de Galles.

— Mais, songez !... dit encore le roi, cette femme...

— Cette femme, interrompit la princesse, qui ne put se dominer, apportant elle-même à Windsor toute l'impétuosité d'une colère ; cette femme, répéta-t-elle, est la femme de votre fils !

L'étonnement surhumain du roi brisa tout à coup sa voix. Ce fut à lui à balbutier, à s'émouvoir :

— Ah ! oui, dit-il languissamment, celle qu'il épousa secrètement... une catholique.

— Oui, sire, c'est moi.

— Une catholique ! répéta-t-il, comme si la faute de son fils fût devenue un crime de ce qu'il s'était uni à une catholique. Mais vous devez être malheureuse, et vous devenez alors de ma religion, ajouta-t-il avec sa bonne humanité bourgeoise. Madame, continua-t-il, vous ignorez sans doute que vous avez devant vous celle qui a seule le droit de s'appeler la femme de mon fils ?

— Non, sire, je ne l'ignore pas ; et si j'avais prévu en venant à Windsor, d'y rencontrer Son Altesse...

— Puisque la Providence nous a réunies un instant, le seul peut-être où nous nous serons vues, dit la princesse de Galles...

— Le seul, madame !

— Ne craignez pas de parler, dit encore la princesse de Galles avec bonté.

— Je ne le ferai pas sans un ordre de vous, madame.

— Je l'exige, dit alors, mais toujours avec beaucoup de douceur, la princesse de Galles.

— Sire, reprit mistress Fitz-Herbert, votre fils, qui n'a aucun secret pour moi... Elle s'arrêta.

Le roi baissa la tête.

— N'êtes-vous pas aussi sa femme? dit la princesse encourageant elle-même mistress Fitz-Herbert à continuer sur cet étrange ton, après cet étrange début.

— Votre fils, poursuivit elle, a osé me confier que sa femme, la princesse de Galles, avait odieusement souillé la pureté des devoirs conjugaux avant et depuis son mariage.

— Il en a menti! s'écria la princesse en se levant de toute sa hauteur.

— Oui, il en a menti ! dit à son tour mistress Fitz-Herbert.

Le roi frémit et quitta à demi son fauteuil, et y retomba en gémissant.

— Mon fils a dit!...

— Je ne répéterai pas, sire !

— Non, il n'a pu dire...

— Vous vous trompez, sire, dit la princesse de Galles; il a pu le dire et il l'a dit : car je suis venue, je viens exprès à Windsor.

— Votre triste confidence est-elle achevée? poursuivit

le malheureux Georges III, sans avoir même la force de tourner la tête du côté de mistress Fitz-Herbert.

— Pas encore, sire... Cette atroce calomnie n'eût pas suffi pour m'attirer à Windsor, pour troubler l'auguste repos de Votre Majesté.

— Je vous écoute, dit le roi.

— Puis-je achever, madame? demanda encore mistress Fitz-Herbert, qui regardait la princesse de Galles.

— Oui, madame, je vous en prie.

— Le prince de Galles, continua mistress Fitz-Herbert, veut se séparer de la princesse.

— Une séparation !...

— Oui, sire.

— Un pareil scandale! Vous vous trompez, madame! vous vous trompez, madame!... Mon fils... mais il ne serait pas mon fils... s'il voulait... s'il pensait seulement... Une séparation!

— Elle a eu lieu, dit froidement la princesse de Galles. La séparation est faite.

— Qu'avez-vous dit?

— La vérité, sire.

— Vous êtes séparés!....

— Depuis deux jours.

— Oh! mon Dieu! Ma couronne, mon honneur! ma vieillesse!

— C'est lui qui a voulu, qui a exigé cette séparation.

— Lui?

— Oui, sire.

— Et le motif?... La cause?... la cause?...

— Madame vous l'a dite.

— Ah! éternel déshonneur de ma race et de mon royaume!... Une séparation!... Mais vous ne m'aviez rien dit...

— Je venais tout vous dire, mais la confidence de madame...

— Ce n'est pas tout, reprit mistress Fitz-Herbert.

— Ah! je ne sais plus rien, dit avec une trivialité des plus dramatiques la princesse de Galles.

— Le secret que m'a confié le prince, le secret que je ne lui demandais pas...

— Ce secret, madame, ce secret!

Le roi avait enfoncé son visage dans l'épaisseur du velours de son fauteuil, et il pleurait comme un enfant; c'étaient des pleurs et des étouffements.

— Pardon, sire, pour cette grande douleur.

— Achevez! bégayait le roi désolé, épouvanté, anéanti.

— Mais j'ai cru qu'il fallait vous révéler...

— Oui... oui... oui...

— Parlez, je vous en conjure, disait la princesse de Galles.

— Le prince m'a dit qu'il avait l'intention de faire déclarer illégitime l'enfant que vous portez...

— C'est infâme! cria la princesse de Galles. Ah! ceci est infâme.

— Afin que la pureté de la ligne monarchique anglaise ne fût pas altérée.

— Oh! c'est mille fois infâme! cria de nouveau la princesse de Galles; mais c'est... Les pleurs coupèrent la voix indignée de Caroline qui, enlaçant de ses bras le pauvre Georges III, confondit ses larmes de femme avec celles du père et du souverain outragé.

Mistress Fitz-Herbert, partageant toutes les douleurs qu'elle venait de causer, était tombée à genoux aux pieds du roi et de la princesse.

— Mes filles, dit au bout d'une demi-heure d'angoisse Georges III en pressant sur lui les deux femmes qui l'en-

touraient, mes filles, nous ne sommes pas heureux! et votre malheur et le mien n'ont ni consolations ni remèdes sur la terre.. car, sur la terre, nous autres rois, nous n'avons de bonheur que celui que donne la famille. L'ambition est satisfaite. Si le cœur est vide ou malade... nous tombons au dernier rang des hommes. Cet enfant m'a brisé le cœur de toutes les manières, à tous les âges de sa vie, à toutes les phases de son existence... Le peuple ne l'aime pas, mes ministres le fuient, sa femme...

— Sa femme l'aime toujours, sire, interrompit la princesse de Galles.

Mistress Fitz-Herbert s'était éloignée du fauteuil et marchait vers la porte.

Le roi la rappela.

— Madame, lui dit-il... — Il la regarda avec une tendresse peureuse et comme honteux de lui exprimer sa reconnaissance devant la princesse de Galles... — Madame, votre confidence est noble... un grand cœur seul était capable, dans votre position, d'avertir un père... Il ajouta tout bas : — Vous l'aimez, vous aussi?

— Oui, sire... Oh ! oui, sire?

La princesse de Galles, à son tour, s'était éloignée de quelques pas pendant ce dialogue délicat entre le roi et mistress Fitz-Herbert.

— Vous connaissez mon fils?

L'Irlandaise leva les yeux au ciel.

— Vous connaissez aussi la princesse?

— Oui, sire...

— La vérité, madame... dites-moi la vérité.

— La vérité, sire?...

— Oui! mon fils Georges...

— Votre fils Georges...

— Est-il coupable... ou bien?...

— Lui seul, sire, est coupable.

— Et la princesse de Galles?

— Est adorée de ceux qui l'entourent.

— Et respectée?

— Oui, sire, respectée.

— Ainsi, il est faux qu'elle ait jamais donné prétexte...

— Très-faux!

— Madame, avez-vous à me demander un service, une grâce?

— Rien, sire... que...

— Que?... Parlez, madame... parlez.

— Votre pardon... pour ma faute.

— Qu'il descende du ciel sur vous! — Ma fille! dit ensuite le roi à la princesse de Galles, elle est bonne, elle aussi...

La princesse s'avança et tendit la main à mistress Fitz-Herbert.

Le roi profita de ce mouvement qui les rapprochait pour les ramener toutes les deux sur son cœur.

— Mes filles! mes filles! mes filles! dit-il en gémissant. Je ne veux pas savoir pourquoi, non! je ne veux pas savoir pourquoi je vous appelle toutes les deux du même nom; mais vous êtes mes filles... parce que vous m'aimez et parce que vous venez vers moi avec votre cœur pour soulager le mien. Il les embrassait ensuite tendrement et les pressait encore contre lui. J'ai besoin de votre amour... de votre raison... on frappe tant sur ma pauvre raison! Et puis ils s'en vont dire : Le roi est fou!... Mais quel roi, quel homme ne deviendrait pas fou?... J'ai l'Amérique, j'ai l'Irlande... j'ai mon fils!... j'ai la guerre! j'ai la République française qui me menace... je n'y vois presque plus... on me laisse seul... je cause avec mes chiens... ils font plus cas de moi que mes ministres... Mes ministres!...

ils ne font que me dire du matin au soir : Signez ceci, signez cela ; signez plus haut, signez plus bas!... Mais qui donc ne deviendrait pas fou? — Allons ! adieu, madame, dit-il ensuite à mistress Fitz-Herbert en l'accompagnant jusqu'à la porte, adieu!...

— Sire, votre humble et dévouée servante.

— Nous ne nous verrons plus ?

— Non, sire...

— Caroline, dit le roi à sa belle-fille, en lui montrant mistress Fitz-Herbert, qui s'éloignait dans la profondeur des antichambres, comme cette femme a dû souffrir ! — Être moins que la femme et plus que la maîtresse de mon fils ! — Quant à vous, dit le roi avec une vigueur qu'il puisait dans sa conscience, sa dernière raison, quant à vous, ma chère Caroline, voici le conseil que je vous donne : Vous avez été femme jusqu'ici avec mon fils, vous avez été résignée, bonne, humble, discrète ; et vous avez été méprisée, maltraitée par lui. Changez de rôle : soyez princesse de Galles ; ne cédez pas à l'injustice, au caprice, à la malveillance. Il vous brave, bravez-le ! Il va à Brighton, allez à Brighton ; il retourne à Londres, retournez à Londres ; il a sa loge au théâtre, ayez la vôtre ; il a ses salons, ouvrez vos salons; il a ses amis, ses courtisans, ayez les vôtres ; s'il vient à la cour, venez à la cour. A son droit opposez fermement votre droit. Le jour où on le proclamera régent, vous serez régente ; le jour où il sera roi, vous serez reine.

— Vous me protégez donc, sire ?

— Toujours !

— Donnez-moi de la force, mon père!

— Et vous, donnez-moi de la raison, ma fille !

— Je suivrai vos avis.

— Écoutez, Caroline. Dans huit jours il y aura grande chasse à Windsor.

— Oui, sire.

— Venez prendre place dans votre voiture, à côté des voitures de mes enfants.

— Mais, sire, vos enfants ne semblent pas m'aimer autant que vous.

— Je ne veux pas le savoir. Venez toujours.

— Y serez-vous, sire ?

— J'y serai.

— A huit jours donc! sire.

— A huit jours !

Après avoir embrassé une dernière fois la princesse de Galles, le roi siffla ses chiens qui accoururent se grouper à ses pieds.

CHAPITRE XXX

Nous avons raconté la première entrevue du prince de Galles et de mistress Robinson, la belle et célèbre actrice de Drury-Lane, celle dont ses Mémoires peignent si bien dans leur style négligé l'époque décolletée où elle vécut. L'heure est venue de la rappeler de nouveau en scène dans ce long drame de Georges III, de Caroline, du prince de Galles et pour ainsi dire de toute l'Angleterre, car aucune classe, aucune subdivision de la société anglaise ne resta indifférente aux folies et aux scandales du temps. Ce qui peut le mieux donner la physionomie de ce temps, c'est encore l'ouvrage de mistress Robinson, qui parle ainsi d'elle-même dans une autre langue, mais on pourrait dire dans la nôtre, tant la traduction est ici exacte et pour ainsi dire calquée :

« Un jour, marchant avec mon mari dans le parc de

Saint-James, nous fûmes accostés par M. Brereton, du théâtre de Drury-Lane. Depuis deux ans je ne l'avais vu. Il parut charmé de me rencontrer. Nous l'invitâmes à nous suivre à la maison : il céda. Nous le retînmes à dîner.

» La conversation roula naturellement sur le théâtre, qu'il me peignit comme un moyen très-avantageux d'exercer mes talents. Cette idée éveilla mon ancien penchant. Quelques jours après cette entrevue, M. Brereton revint chez nous avec un de ses amis, qu'il nous présenta sous le nom de M. Shéridan. Émue en entendant un nom qui était déjà célèbre, je fus quelques instants avant de pouvoir faire les compliments d'usage.

» Devinant le motif qui amenait M. Shéridan chez moi, je commençai la première à lui parler du théâtre et du goût qui me portait à embrasser ce nouveau genre de vie.

» M. Shéridan me demanda de lui répéter quelques passages de Shakespeare. La timidité que je ressentais m'eût empêchée de répondre à son désir, si l'affabilité de ses manières, l'indulgence qu'il me témoigna, n'eussent tout à coup dissipé mes craintes, et ne m'eussent donné le courage nécessaire pour déclamer.

» M. Shéridan avait depuis peu acheté le théâtre de Drury-Lane avec M. Linley et le docteur Ford. Il était l'auteur de plusieurs pièces charmantes, telles que *la Duègne, les Rivales, l'École du scandale,* etc. Ses manières annonçaient les qualités qui distinguent si éminemment son cœur et son esprit.

» Les louanges que ces messieurs daignèrent me prodiguer me déterminèrent à rendre le public juge en dernier ressort de mes dispositions.

» On fixa le jour de ma réception au théâtre. M. Shéridan, M. Garrick, M. Brereton et mon mari s'y trouvèrent. Je répétai les principales scènes du rôle de Juliette :

M. Brereton se chargea de celui de Roméo. Après l'audition, M. Garrick décida sans hésiter que je devais choisir ce rôle pour mon début.

» Il m'est impossible d'exprimer le mélange d'espérance et de crainte que je ressentis en voyant mon nom sur la première affiche qui m'annonça au public. Je fis part de mon début à la duchesse de Devonshire à Chatworth. Elle me répondit en me souhaitant les plus grands succès, me les présageant au nom de tout ce qui pouvait les rendre certains : la disposition naturelle et le goût.

» M. Garrick s'était montré infatigable à mes répétitions, disant souvent à lui seul tout le rôle de Roméo. Cet excès de zèle et de travail contribua peut-être à nous enlever ce grand homme. Il mourut peu de temps après.

» Il arriva enfin, le grand jour. Je fus honorée de la présence des spectateurs les plus considérables. L'orchestre, où M. Garrick était assis, se distinguait surtout par le groupe des critiques les plus fameux.

» En me rapprochant du côté gauche de la scène, où je devais prendre place, mon cœur battait avec une telle violence que je craignis une attaque de nerfs. Mon courage chancelait, il allait m'abandonner ; j'étais perdue...

» M. Shéridan ne me quittait pas, m'exhortant sans cesse à conserver toutes mes forces pour l'instant décisif qui approchait, et où l'on allait définitivement me juger sans appel.

» Voici les détails de ma parure : je portais une robe de satin rose tendre, garnie de crêpe et de paillettes. J'avais sur la tête des plumes blanches. Ma ceinture était une rangée de perles à laquelle était suspendue une croix de la plus grande mode.

» Les applaudissements tumultueux dont je fus honorée firent sur moi presque le même effet que venait de pro-

duire la crainte. Je me sentis défaillir et restai quelques minutes sans pouvoir articuler une syllabe. Je n'eus quelque courage que lorsque, la première scène étant finie, ce fut à mon tour de parler. Je n'osai jamais cependant porter mes regards sur la scène. L'enfer n'est ni plus ardent ni plus redoutable à contempler.

» La seconde scène était la Mascarade ; j'eus le temps de reprendre courage et d'examiner le parterre. Je remarquai plusieurs figures qui m'excitaient à la hardiesse en me donnant les preuves les plus aimables de leur approbation. Je rencontrai surtout l'œil pénétrant et vif de M. Garrick, qui se servait de tout son éclat pour m'engager à vaindre ma timidité.

» Cette soirée fut couronnée par le triomphe le plus complet. Je fus universellement complimentée. Pour la première fois de ma vie, je jouis d'un sentiment jusqu'alors inconnu à mon cœur. Qu'avais-je à désirer au delà des éloges que m'avaient accordés les hommes les plus illustres ?

» Mon second rôle fut *Amanda*. Cette comédie était tombée ; mais elle avait été retouchée ; le titre même en avait été changé. Le public, supposant que c'était une nouvelle pièce, exprima, lorsqu'il la reconnut, un violent mécontentement. Je fus atterrée quand Mme Jattet, en butte aux sifflets de la salle, se vit contrainte de quitter la scène, et me laissa seule subir la rigueur de cet orage. Je restai pétrifiée pendant quelques minutes.

» M. Shéridan, qui était à la gauche de la salle, me fit signe de ne pas quitter la scène. Le dernier duc de Cumberland m'encourageait aussi de sa loge en me criant : *Ce n'est pas vous que le public siffle, c'est la comédie.* Je saluai ce généreux prince ; cette révérence agit même si puissamment sur l'auditoire, qu'il ne se livra plus qu'aux

acclamations les plus vives et qui durèrent près d'un quart d'heure. On finit par laisser achever la pièce. Depuis, même, *Amanda* est toujours restée au répertoire, et on la joue encore à l'instant où j'écris ces mémoires.

» Au théâtre comme chez moi, M. Shéridan m'entourait de ses attentions les plus amicales : je lui étais en quelque sorte redevable de mon triomphe théâtral. Il louait publiquement mes talents, s'intéressait secrètement à mon bonheur domestique ; il avait même poussé l'obligeance jusqu'à m'engager avant mes débuts. Je touchais le traitement des premiers artistes.

» La représentation à mon bénéfice fut on ne peut plus suivie : toutes les loges étaient occupées par les personnes de la plus haute noblesse, et qui, toutes, me présageaient la célébrité et la fortune. On doit savoir qu'à Londres on juge le succès futur d'un acteur par ce qu'on appelle son bénéfice.

» C'est le 29 mars 1800 que j'écris ces pages, lorsque ma santé est affaiblie, et que je compte les jours qui se sont écoulés pour moi. Ils ne reviendront plus ! La Providence me pardonnera *mes erreurs*, me rendra digne, je l'espère, de jouir des félicités qu'on goûte dans son sein et où je resterai à jamais.

» Mais reprenons le fil de ma narration. Je quittai Bristol et regagnai Londres. Je n'avais pas encore dix-neuf ans. M. Shéridan fut un des premiers à me rendre visite. Il m'apprit la mort de M. Thomas Linley, son beau-frère, qui fut noyé malheureusement chez le duc de Lancastre. Peu de jours après cette visite, il revint, me proposa de m'engager pour jouer l'été au théâtre de Hay-Market, qui n'est ouvert que dans cette saison. J'avais refusé plusieurs offres qu'on m'avait faites pour la province : car j'avais toujours eu une répugnance invincible à être regardée

comme actrice ambulante. Cependant M. Shéridan me recommandant lui-même vivement l'offre qu'on me faisait pour Hay-Market, je crus ne devoir pas la refuser, à la condition que je jouerais rarement, et que j'aurais des rôles à mon choix, ce qui fut accepté sans difficulté.

» Je fus inscrite au tableau pour la comédie intitulée *le Suicide;* je pris le rôle de Nancy Novel, qui me fut remis à la main, et je me disposai à la répétition.

» Mais ma surprise fut extrême, lorsqu'au lieu de mon nom, indiqué pour le rôle que j'avais appris, je vis celui de M[lle] Farret, maintenant comtesse de Derby. Je me hâtai d'écrire à M. Colmont, directeur du théâtre, pour savoir la raison d'un procédé aussi peu délicat; il me répondit qu'il l'avait promis à M[lle] Farret, engagée depuis plusieurs saisons à ce théâtre et qu'il ne pouvait le lui reprendre. J'abandonnai l'idée de remplir ce rôle, mais j'insistai pour que M. Colmont tînt ses engagements envers moi, ou qu'il me laissât la liberté de quitter Londres : ce qu'il refusa. Les débats durèrent toute la saison; je ne touchais pas moins les appointements convenus et sans avoir les fatigues de la scène.

» L'hiver suivant je reparus à Drury-Lane avec encore plus de succès qu'auparavant. Mais je commençai à connaître les périls de la vie dramatique; car ce fut à cette époque qu'on essaya de me détourner des sentiers vertueux de la vie domestique et paisible, et *par les moyens les plus engageants.*

» En faisant connaître ici publiquement les noms de ceux qui cherchèrent à égarer ma jeunesse, je jetterais le trouble dans plusieurs familles du rang le plus élevé. Parmi ceux qui promirent de récompenser le plus richement mes *erreurs conjugales*, je ne ferai connaître que ceux qui ont payé tribut à la mort. Le dernier duc de Rutland, entre

autres, me fit proposer 600 livres sterling de rente. Cette offre fut rejetée.

» A chaque representation, j'avais de nouveaux motifs de m'applaudir d'avoir cherché à vaincre la fortune par le théâtre. Le public m'adorait.

» Déjà tous les avantages du luxe le plus effréné m'environnaient de toutes parts : chevaux, voitures, nombreux domestiques; enfin rien n'était épargné pour ma dépense. Mes modes étaient suivies en tout par les femmes les plus élégantes; ma maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie; mes levers surtout étaient fort brillants; ils ressemblaient plutôt à ceux d'une duchesse qu'à ceux d'une simple actrice.

» Malgré la prodigieuse variété d'hommes aimables qui s'empressaient de suivre mon char, j'étais restée l'admiratrice partiale des qualités enchanteresses de M. Shéridan : plus je le voyais, plus il me ravissait. Son langage était toujours celui de la plus exquise délicatesse. « Madame, me disait-il avec sa raison sublime, quoique vos succès puissent à peine s'accroître, vous arriverez cependant au sommet de la gloire : n'oubliez pas alors que vous serez peut-être sur le point d'être oubliée par le public. Puis encore, après quelques années, quelques mois seulement, il vous livrera sans pitié à l'ennui qui ronge et aux regrets qui tuent. Pensez-y ! »

» Pourquoi l'amitié n'a-t-elle pu me persuader?

» Directeur du théâtre sur lequel je jouais, il m'eût été difficile de ne pas voir souvent M. Shéridan : pouvais-je d'ailleurs lui interdire le pouvoir qu'il reçut du ciel, d'intéresser, de toucher l'âme, le cœur, par les sensations les plus douces?

» La réputation si méritée qu'il venait d'acquérir par sa fameuse pièce : *l'École du scandale*, le rendait l'objet

de l'admiration de tous les savants comme de tous les cercles; toutes les classes le fêtaient. On ne vit jamais avant lui, peut-être ne le verra-t-on plus, les répétitions être précédées et suivies comme elles l'étaient alors par la plus haute noblesse du royaume. On s'y donnait des rendez-vous pour avoir l'honneur d'entretenir un instant l'illustre M. Shéridan. M. Fox, le comte Derby, étaient les plus assidus. Il n'est peut-être pas indifférent d'ajouter que la comédie était extrêmement lucrative alors : les théâtres étaient plus fréquentés que jamais. *Tous les rôles étaient joués par des femmes au-dessous de vingt ans.* J'étais aussi du nombre des actrices au-dessous de cet âge.

» Si, lorsqu'on chercha à m'exposer aux reproches du public, on m'eût dit : « Je cesserai de vous aimer après avoir fait votre fortune et vous avoir élevée au plus haut rang, » j'aurais franchement refusé les honneurs, les plaisirs, la richesse. »

Ce paragraphe dernier nous fait pressentir chez mistress Robinson le passage de la vie brillante d'actrice recherchée et, il faut le dire, obtenue par tout le monde — par tout le monde riche — à la vie encore plus brillante, mais limitée aux hommages d'un seul. Nous voulons parler du prince de Galles.

On se souvient peut-être du rendez-vous des deux amants dans les jardins embaumés de Kew. On se souvient peut-être aussi de lord Malden, de la barque complaisante, du bruit dans les arbres, du mouchoir blanc, du duc d'York en habit jaune. Le temps a marché; l'actrice n'était alors que jolie; aujourd'hui elle est belle; elle n'était qu'applaudie, elle est maintenant admirée; elle n'était que riche, la voilà fastueuse; elle n'était enfin qu'actrice, elle va passer grande dame, maîtresse en titre du prince de Galles, et du prince de Galles qui n'est plus un jeune homme

presque timide, mais le premier Beau du royaume (ce mot de *Beau* sera expliqué plus tard), mais marié, marié deux fois même, s'il ne l'est pas trois fois. Nous ne côtoyions que le mystère; nous allons voguer en plein scandale, toutes voiles dehors.

Ouvrons encore ces délicieux Mémoires où les gazes ne cachent rien, vrais pastels de Boucher et de Watteau.

« J'avais quitté le théâtre; à ma dernière représentation, j'avais joué le rôle de sir Harry-Revel dans la comédie intitulée : *La Peinture en miniature*, de lady Craven, maintenant margrave d'Anspach. En songeant que c'était pour la dernière fois que je paraissais en scène, je fondis en larmes. Je me disais : « Je fuis une certitude heureuse » pour suivre peut-être le fantôme du bonheur. » Ces pensées s'emparèrent à un tel point de mes facultés, qu'elles me privèrent quelque temps du pouvoir de la parole. Heureusement, la personne qui devait jouer avec moi commença la scène et me donna le temps de me remettre. Je débitai mon rôle avec une insouciance machinale, et, sans les encouragements de la salle, je me serais trouvée mal plusieurs fois.

» Les journaux annoncèrent ma sortie du théâtre avec ces pinceaux caustiques qui ne sont que trop portés à crayonner sans pitié même les sujets les plus indifférents. Ils ne ménagèrent pas davantage le prince de Galles; et je connus, mais trop tard, ce que j'avais à craindre de la fureur des journalistes. »

Comment! trop tard? Pourquoi d'ailleurs les journalistes vous auraient-ils épargnée? Pendant huit ou dix ans ils vous disent chaque matin vos défauts pour que vous vous corrigiez; vos qualités pour que vous soyez fière et que le public accoure les constater par ses applaudissements. Pendant dix ans ils auront pris votre défense

contre l'ignorance ou l'envie, ne vous demandant rien pour salaire; ils auront passé sur tous vos caprices; ils se seront tus sur toutes vos intrigues, vos cabales, vos prétentions tyranniques ou ridicules; et vous, pour les récompenser, vous les couvrirez de boue en montant dans la voiture d'un prince excédé de dettes et de libertinage!

Et qui vous a donné ensuite le droit de jeter dans un coin la gloire, la célébrité, l'immortalité même qu'ils vous ont faite; de l'effacer avec la serviette qui vous sert à enlever votre rouge, et de vous écrier : « Je me moque pas mal du Shakespeare et de Shéridan! que d'autres les jouent! » Mais Shéridan et Shakespeare, c'est l'Angleterre; et le prince de Galles, ce n'est qu'un homme, et un homme que vous n'avez pas même toute seule, madame; qui est à toutes les femmes qui veulent s'en passer la fantaisie, pourvu qu'elles aient vingt ans, un peu de rose sur la peau, beaucoup de dévergondage sur les lèvres.

Les croyez-vous assez naïfs, ces maudits journalistes, pour vous pardonner et vous absoudre parce que vous dites dans vos mémoires en caleçon : « Née trop sensible pour ne pas reconnaître le pouvoir seul du sentiment, je n'avais cédé à la tendresse du prince que dans la vue de soulager mon cœur d'un sentiment qui l'étouffait. » — Et Shéridan, madame Robinson, et vingt autres Shéridan qui avaient plus ou moins étouffé votre cœur? — « Je n'étais ni assez l'amie, ni assez l'esclave des richesses pour sacrifier à leur prestige. » Ce qui reviendrait à dire : une chaumière et son cœur, — à la condition que le cœur sera celui d'un prince et que la chaumière aura balcons, écuries, jardins, salles, salons, boudoirs, tapisseries, pendules et tableaux.

La superbe actrice venait à peine de faire à son royal amant le sacrifice de sa gloire dramatique, que lui, de son côté, rompant en visière avec toutes les susceptibili-

tés d'un peuple qu'il gouvernerait un jour, la conduisait effrontément de Londres à Brighton, de Brighton à Windsor, l'installant dans ses appartements ou allant passer la soirée dans les siens.

C'est en gravissant ainsi tous les échelons si périlleux de la grandeur et prenant en tout pour modèle la Duthé et la Dubarry, dont elle était la jeune contemporaine, qu'elle finit par aspirer, ainsi que ces deux grandes illustrations du genre, à paraître aussi à la cour : à la cour !

Elle y parut. Voici à quelle occasion.

CHAPITRE XXXI

La princesse de Galles quitta Windsor bien résolue à suivre en tout les conseils du roi son beau-père, à essayer de la volonté et de l'autorité contre une volonté et une autorité ennemies.

Elle marcha avec d'autant plus de fermeté dans cette voie, qu'elle lui avait été indiquée aussi par quelques membres de sa propre famille et des amis intimes avec lesquels elle n'avait cessé de correspondre depuis son départ de Brunswick. Ce fut même par le détournement de cette correspondance ouvertement violée qu'on sut à la cour de Saint-James l'opinion fort peu favorable de la princesse sur l'Angleterre et les Anglais.

L'honorable historien du couple royal et si mal assorti, le révérend Georges Croly, dit au chapitre intitulé ***The royal separation***, page 317 :

« Pendant les dissensions de Carlton-House le roi donna de nombreuses marques d'intérêt à la princesse de Galles, lui fit des présents, lui écrivit des lettres, alla même la voir, et dans toutes les occasions laissa même deviner son intention de la protéger au milieu des difficultés du moment. « *But*, ajoute Croly, *unfortunately, she was totally deficient in prudence.* — Mais malheureusement elle était complétement dépourvue de prudence. » Malgré tous les avertissements, elle parla avec un mépris ouvert « *open scorn* » de tous ceux qu'elle soupçonnait de conspirer contre elle ; et il y en avait peu qu'elle ne soupçonnât. Ses jugements sur la famille royale étaient particulièrement sarcastiques : et elle eut la témérité de les consigner dans sa correspondance avec la cour de Brunswick. A la fin, un paquet entier de cette fâcheuse correspondance fut trouvé ! »

On suppose aisément avec quels airs de tête et quel froncement de lèvres devait parler d'une pareille cour une princesse allemande justement fière de ses droits, froissée au cœur, sachant penser, pouvant écrire. Elle tailla en plein drap dans la pièce. Hommes, femmes, princes, ducs et marquis, dames et demoiselles étaient peints au naturel dans la galerie moqueuse de la princesse. Les mœurs, les usages, les coutumes, les préjugés anglais étaient décrits, appréciés finement, et, il faut le dire, bafoués avec une supériorité de ton et d'amertume digne de lord Byron en colère ; lady Jersey n'était pas oubliée.

C'est précisément entre les mains de lady Jersey que le hasard fit tomber le paquet de lettres. Sans calomnier la comtesse, on peut croire qu'elle prêta un peu d'aide au hasard.

Quoi qu'il en soit de la manière dont cette correspondance fut découverte, elle alluma à la cour, et même très-

loin au delà du cercle de la cour, des inimitiés, des colères, des haines à jamais inextinguibles. La princesse de Galles en fut poursuivie avec acharnement partout : dans la solitude comme dans l'exil, jusqu'au fond de la Turquie. Ces vengeances terribles et contenues furent la chemise de soufre dans laquelle on l'étouffa peu à peu avant de la broyer sous le pavé biblique de la femme adultère.

Ces lettres furent lues, communiquées, passèrent de main en main, tombèrent dans celles du prince de Galles, pour remonter jusqu'à la reine, qui y était traitée avec égards sans doute, mais avec une sincérité d'expressions peu commune à la cour. Si l'Allemande prononçait mal l'anglais, elle accentuait d'une manière parfaitement nette l'ironie, le dédain et le mépris. On la comprenait sans effort.

C'est au moment où elle se préparait à mettre à exécution les conseils donnés par le roi le jour de son entrevue avec lui à Windsor, que ses lettres furent saisies et vinrent fournir un aliment nouveau à la curiosité que commençait à exciter la position réciproque des deux altesses.

Drury-Lane avait annoncé pour le jeudi, son grand jour de la semaine, une représentation de la fameuse pièce de Shéridan *l'École du scandale*. C'était le jour des toilettes nouvelles, des coiffures imprévues, des modes qui devaient faire sensation et régner l'éternité d'une semaine.

Décidée à mettre le pied dans le brasier de ce monde brillant, mobile, dévorant, où la royauté se conquiert par le suffrage de tous, la princesse de Galles voulut aussi y paraître avec tous les avantages de sa jeunesse, de sa beauté et de son rang. Ses chevaux, sa voiture, sa livrée, ne devaient être éclipsés par aucune vanité rivale. Qui le pouvait d'ailleurs? Qui avait ses revenus? Quand on les aurait eus, qui eût osé entrer en lice avec elle?

Elle se rendit donc, le jeudi consacré au grand monde, au théâtre de Drury-Lane, dans une voiture neuve, décorée exprès pour cette soirée. Elle était d'un choix admirable. A l'intérieur s'étalait un velours blanc, relevé par des nœuds roses qui couraient en losanges, et formaient comme un manteau de pairesse sur la personne assise. Les ressorts, les bois, les peintures, — car on peignait encore divers sujets mythologiques ou bucoliques sur les panneaux de voitures à cette époque — rappelaient les plus gracieux équipages de France, qui n'avait, hélas ! plus guère d'équipages alors. Le cocher, les laquais, le coureur, semblaient être éclos d'un œuf enchanté sous la baguette d'or d'une fée. Du milieu d'une auréole de poudre tout à fait nuageuse se détachaient leurs visages, choisis entre tous les visages de la splendide domesticité qui fleurit seule en Angleterre, comme les chiens et les chevaux ; hommes, chiens et chevaux de race !

A moins d'être Marie-Antoinette, une reine de France, à moins d'être une princesse de Lamballe, qui aurait eu une voiture, des laquais, une livrée à opposer à cette livrée et à cette voiture ? Quand elle s'arrêta aux clartés des illuminations répandues sur l'étroite place où s'élève le théâtre de Drury-Lane, la foule qui remplissait les cafés et les hôtels voisins accourut pour voir ce chef-d'œuvre traîné par des chevaux merveilleux. On s'extasia, on admira, on applaudit. On reconnut la princesse.

Avant d'être populaire, Caroline était déjà aimée, bien venue ; bien venue est le mot. Le peuple se sentait attiré vers elle par l'instinct de la protection qu'il se supposait dans l'obligation de lui réserver, comme il l'avait déjà fait pour d'autres reines et bien d'autres princesses ; tutuelle sainte et digne qu'il n'a jamais laissé périr, qui se per-

pétue, qui renaîtrait demain, si demain une femme avait besoin de ses épaules de fer et de ses bras d'acier pour être portée en triomphe au-dessus des flots irrités de la cour.

Il faut cette faiblesse à sa puissante affection ; il l'aime, il la caresse, il la prend dans ses griffes aiguës pour lui dire tout bas : « Ne crains rien, je suis lion ! » Et si l'on touche à ses pieds, à son voile, à sa robe, il frémit alors, se met devant elle, flamboie de toutes les mèches de sa crinière, et ce n'est plus tout bas, mais en hurlant, qu'il crie : « N'approchez pas : — je suis lion ! »

Ce n'était pas tout à fait ce soir-là une curiosité admirative qui avait massé devant le perron du théâtre deux ou trois mille personnes. Un autre étonnement allumait les regards, faisait mouvoir les bras et les lèvres. A l'instant où la somptueuse voiture de la princesse débouchait sur la place, une autre voiture exactement pareille se présentait opposant la même opulence et la même nouveauté. Aucune différence entre les deux équipages. On eût dit que le même charron avait tordu leurs ressorts, le même carrosier voûté leur charpente légère, le même tapissier ouaté et piqué leur velours candide, le même peintre enrichi leurs panneaux, le même marchand de chevaux fourni les deux attelages. Une pareille ressemblance effrayait le hasard lui-même. Et c'est là ce qui agitait la parole et les sentiments de la foule agglomérée autour des deux voitures, l'une et l'autre arrêtées un instant à l'entrée du théâtre, et attendant que la police en eût dégagé les abords.

La princesse de Galles, qui surveillait l'édifice délicat de sa toilette au fond de sa voiture, ne se doutait pas qu'elle était ainsi l'objet des conversations populaires. Ce mugissement des pavés et ces ondulations sont trop ordi-

nairement le cortége des gens de cour pour qu'elle en fût frappée d'une façon plus particulière ce jour-là. Elle descendit les marches de la portière, franchit les degrés couverts de tapis qui devaient la conduire à sa loge, et, accompagnée d'une de ses dames, elle y pénétra, précédée du directeur de Drury-Lane, lequel, un flambeau d'argent à la main et marchant à reculons, lui avait fait les honneurs de sa maison dramatique.

Comme d'usage, la princesse de Galles s'arrêta quelques minutes dans le salon d'attente avant de paraître au balcon de sa loge, placée à la droite de l'acteur. Quand elle se fut reposée et complétement remise des agitations de la voiture, qu'elle eut réparé les petits désordres de sa coiffure et relevé les plis de ses dentelles, elle jeta un dernier coup d'œil dans la glace et se fit ouvrir la porte de communication entre le salon et la loge.

Elle paraît; elle paraît avec sa riche robe de velours grenat, étincelante de perles et de diamants; diamants, perles, saphirs, courent sur ses bras, se tordent à ses poignets, brûlent à ses oreilles, flamboient dans ses cheveux, ruissellent à son cou. Elle n'est que rayonnements doux et multiples, tantôt verts comme les reflets d'un lac entre les arbres, tantôt pourpres comme les feux d'un soleil couchant. C'est un écrin d'étoiles.

La loge opposée à celle de la princesse de Galles, celle qui, par conséquent, s'ouvrait à la gauche de l'acteur, laisse voir tout à coup, — et la chose paraît un miracle à tous les spectateurs foudroyés de surprise, — une femme exactement parée comme Caroline. Robe de velours grenat, perles, diamants, saphirs, dentelles. Aucune différence entre elles, si ce n'est celle de leur figure.

Cette reproduction fidèle et minutieuse, obtenue par une habileté qui décelait la perfidie d'une femme et les

ressources d'une femme aussi riche qu'une princesse, troubla profondément la pensée et la réflexion de ceux au milieu desquels elle éclatait ainsi dans la chaleur passionnée d'une soirée, dans l'embrasement des haleines, des propos, des regards d'une foule immense.

Le spectacle ne fut plus que ce spectacle.

Les acteurs ne furent plus que ces deux grandes actrices.

L'École du scandale ne se jouait plus en face, mais aux deux côtés du théâtre.

Le public, certes, ne resta pas muet dès qu'il eut reconnu quelles étaient ces deux reines : il cria à la fois avec respect pour l'une, ironie et mépris pour l'autre :

— Vive ! vive notre princesse !

— A bas mistress Robinson !

— Quoi ! c'est la femme du prince !

— Quoi ! c'est la maîtresse du prince !

— Oui, monsieur, la maîtresse et la femme !

— Oui, madame ! la femme et la maîtresse ?

— N'est-ce pas nouveau !

— Habillées de la même manière des pieds à la tête !

— Exactement de la même manière.

— La princesse est pâle ; comme elle est pâle !

— La maîtresse ne pâlit pas, elle !

— Pauvre princesse !

— Vive ! vive notre bonne princesse !

— Notre bonne petite princesse ! toujours !

La salle criait encore :

— L'autre — regardez — lui a volé la moitié de ses diamants !

— Mais non, c'est un tour, un tour infâme qu'on a joué à la princesse ! Ah ! tu veux être belle ! La maîtresse sera plus belle que toi ! Ah ! tu porteras sur toi pour dix mille

livres de diamants! La maîtresse en aura pour dix mille livres. — Attrape!

— Mais vous avez raison, capitaine!

— Très-raison, parbleu! Vous ne savez donc pas que la Robinson est venue dans une voiture pareille à celle de la princesse?

— Mais elle finira par boire dans son verre!

— Oui, monsieur: elle dort déjà dans son lit.

— Mais le prince a donc deux femmes?

— D'où sortez-vous, brave fermier?

— Du Lincolnshire.

— A la bonne heure! Il a huit femmes!

— Ah bah!

— Légitimes, monsieur, — sans compter les maîtresses, sans compter...

— Ne comptez plus!

— Dame!

— Et combien d'enfants!

— Trente-trois et demi. — Sa femme est enceinte.

— Quel prince! — C'est un royaume!

— C'est ainsi.

— Et il faudra doter tout ça?

— Oui, monsieur.

— Voilà que les cris recommencent.

Ils recommençaient à cette occasion.

Il était d'usage alors qu'à la fin de chaque acte l'acteur resté le dernier en scène saluât en se retirant le prince ou la princesse qui assistait au spectacle. L'acteur venait de saluer la princesse de Galles, et il se retirait, lorsque le public se mit à crier de plus belle :

— Est-ce qu'on ne salue pas aussi la Robinson?

— Saluez-la donc aussi!

Et tous de hurler avec ironie :

— Salut à mistress Robinson !

— Respect à cette auguste...

— Honneur à cette respectable...

Les mots que le public anglais ajoutait à ces épithètes ne s'écrivent pas.

Mistress Robinson, qui n'était pas, après tout, habituée à ces sortes d'accueils, fut sur le point plusieurs fois de quitter la place; mais à chaque fois, d'une autre loge vers laquelle son regard se portait, un ordre mystérieux semblait partir et lui commander de rester. Elle obéissait, mais on voyait qu'elle pâlissait à son tour, tandis que la princesse de Galles, sans se faire à cette lutte, reprenait pourtant des forces et des couleurs en se sentant appuyée par la main et par la voix formidable du peuple.

Les loges aristocratiques ne prenaient aucune part à cette bataille scandaleuse : elles observaient.

Lady Jersey occupait une loge du fond. Des gens qui prétendent tout voir soutenaient que le prince de Galles était assis dans un coin de cette loge.

Un dernier incident marqua la fin de cette soirée mémorable dans les archives de Drury-Lane. Mistress Robinson laissa par mégarde tomber son éventail sur la galerie inférieure, d'où il alla tomber au milieu du parterre en fusion. Ce riche éventail n'avait pas encore achevé sa chute qu'il était brisé, lacéré, haché en mille morceaux. Et de nouveau, ces cris éclatèrent au moment de la sortie :

— Je veux ma part de l'éventail de la Robinson !

— Ma part ! ma part ! ma part !

— Donnez-m'en pour un schelling !

— Vendez-m'en pour six pences !

— Et moi pour un penny ! c'est tout ce qu'elle vaut elle-même.

— Mais non ! elle ne le vaut pas.

— Avec un penny, on a une pomme.

— Elle ne vaut pas une pomme.

— Je vous dis, monsieur, qu'elle la vaut.

— Ça dépend de la pomme.

Dans les couloirs traversés par la belle actrice pour se rendre à sa voiture, c'étaient d'autres acclamations.

— Faisons de ses dentelles ce que nous avons fait de son éventail.

— A moi ses perles!

— A moi ses diamants!

— A moi ses chevaux et sa voiture!

Mistress Robinson eut bien de la peine à regagner ses chevaux et sa voiture dans cette soirée, dont elle parle indirectement ainsi dans ses Mémoires :

« Cette absurdité du peuple paraîtra un problème. »

— Un problème pour qui ?

« Cependant il m'accabla de ses rigueurs pendant le cours de trois saisons. Par quelle fatalité me prit-il tout à coup pour le bouc émissaire de sa frénésie? » (Pages 235 et 236, *Mémoires de mistress Robinson.*)

Un empressement unanime, digne, cordial, sympathique, accompagna la princesse de Galles jusqu'à sa voiture.

En entrant chez elle, mistress Robinson, dont la voiture fut couverte d'imprécations et de boue, trouva un billet d'une écriture connue où elle lut ces mot :

« Méprisez l'outrage, gardez les diamants. »

CHAPITRE XXXII

Les voitures de la cour, rangées sur la terrasse du château de Windsor, n'attendaient plus qu'un ordre pour se mettre en mouvement et se diriger vers le rendez-vous de chasse indiqué la veille par le grand veneur.

A l'intérieur du château il y avait l'agitation qu'on remarquait chaque fois que les jeunes princes et les jeunes princesses accompagnaient la chasse. Des ordres sans fin se croisaient de la salle des gardes aux écuries, des écuries aux remises; les livrées rouges, jaunes et vertes, bariolaient le vaste espace où s'encadre pompeusement Windsor.

Tandis que ces préparatifs s'achevaient dans toute la rigidité du tempérament anglais, le prince de Galles se promenait en long et en large sur la terrassedu château, pensant peut-être à sa dernière soirée de Drury-Lane,

à l'accueil fait à mistress Robinson, à l'ovation de la princesse...

Le vicomte de Malden marchait à côté de lui; ils étaient distraits tous les deux, un peu engourdis encore par une nuit qui n'avait pas été exempte de vin de Champagne.

D'autres jeunes lords de la vaste famille du prince, cousins à tous les degrés, tous en ardent habit rouge, bottes molles et casquettes, causaient à distance des incidents, épisodes, événements, chutes, plaisirs et catastrophes de la dernière chasse et de toutes les chasses possibles depuis Guillaume le Conquérant, ce grand chasseur de Danois et de Saxons.

Ici on parlait cerfs, là sangliers, partout renards. Des noms d'hommes et des noms de chevaux traversaient comme des fusées ce feu d'artifice de paroles et de gestes relatifs à la chasse, concernant la chasse, se rapportant à la chasse. La métaphysique, tout obscure, tout indéfinie, tout incommensurable qu'elle soit, n'est rien, on le sait, auprès de la chasse; celle-ci a plus de mots, plus d'images, plus de façons particulières de se faire entendre, ou, si l'on veut, de ne pas se faire entendre, que la métaphysique. Ce n'est pas peu dire.

Il semble impossible que des êtres raisonnables, que Dieu a créés à peu près comme nous, aient pu imaginer tant de fariboles ébouriffantes pour dire : « Il y a un cerf à tel endroit, prenons un fusil ou un couteau, et allons le tuer. » Ces trois ou quatres idées bien simples, bien faciles à rendre avec une douzaine de mots parfaitements clairs, universellement connus et approuvés, sont devenus, par une multiplication à effrayer les grains de sable du désert, cinq ou six millions de mots d'une fantaisie monstrueuse, d'une conception à faire tomber les dents d'un éléphant s'il tentait de les prononcer.

Pendant que ces mille riens se disaient sur la terrasse du château, qui, de minute en minute, se peuplait à vue d'œil d'autres voitures, d'autres chevaux, d'autres habits rouges, d'autres casquettes de cuir bouilli, le prince de Galles arrêta vivement par le bras le vicomte de Malden, et lui dit :

— Depuis que nous sommes ici, avez-vous remarqué ce jeune homme qui vient de passer près de nous ? Tenez celui-ci.

— Je l'ai vu, répondit le vicomte, mais je ne l'ai pas remarqué.

— Regardez-le bien, cher Malden.

— Je le regarde bien, et j'attends que vous me disiez...

— Ne trouvez-vous pas en lui ?...

Le prince arrêta en chemin sa phrase admirative uniquement pour admirer encore...

Malden continua :

— Je trouve qu'il a vingt ans tout au plus, s'il les a.

— Ravissant ! murmurait le prince.

— Qu'il n'est peut-être pas encore sorti de l'Université.

— Admirable ! inouï ! murmurait toujours le prince de Galles.

— Mais quand je serais encore plus généreux, je ne puis lui accorder davantage, termina le vicomte de Malden pour couronner sa complaisance.

— Eh quoi ! Malden, vous d'un goût si fin, d'un coup d'œil si exact, d'une tenue si délicate, vous ne voyez pas avec quel naturel exquis, quelle aisance parfaite, ce jeune homme est habillé ! Mais regardez donc la coupe de cet habit, le dessin de ce pantalon, si pur dans sa simplicité ; cette chaussure qui ne touche pas la terre, qui, de son côté, a peur de la salir ; regardez, et tombez en extase

devant ce gilet dans l'étoffe flexible duquel le corps se dessine sans maigreur et sans contorsion; mais ce gilet est un chef-d'œuvre, Malden! un chef-d'œuvre comme une belle selle mauresque, une cuirasse de Benvenuto Cellini! Ah! ce gilet! ce gilet! ce gilet!

La physionomie de Malden commençait à exprimer le même sentiment flatteur pour la tournure et la mise du jeune promeneur.

Dans son enthousiasme, le prince de Galles ajouta, en voyant revenir sur ses pas l'objet de son admiration.

— Et sa cravate! sa cravate! qu'en dites-vous, Malden?

— J'avoue que sa cravate, répéta vivement Malden, est le triomphe du goût, de l'adresse, de la grâce...

— Une merveille, Malden! dites une merveille!

— Oui, prince, une merveille!

Le prince de Galles touchait au septième ciel de l'exaltation, lui pourtant le plus élégant gentilhomme de son siècle. Il continua :

— C'est notre maître à tous, avouez-le!

— Et les étoffes qu'il porte, fit remarquer Malden, n'ont rien d'extraordinaire...

— Et voilà le sublime, Malden! le vrai sublime, le sublime du sublime! Beau avec simplicité... comme la nature, comme Raphaël. — Ah! cette cravate! cette cravate!... — Mon royaume pour cette cravate! — Avais-je raison, Malden?

— Oui, Altesse.

— C'est lui qui est l'Altesse; Altesse sérénissisme de la mode. Mais pourquoi est-il ici? — Que vient-il faire à Windsor?

— Se promener, répondit Malden.

— Croyez-vous?

— Assister au départ pour la grande chasse royale.

— Non, Malden, il vient pour nous braver, pour nous donner une leçon, plusieurs leçons : leçons de mise, de tenue, de tournure, de flexibilité, d'attitude. On parle de Beau Wilson, de Beau Hewit, de Beau Nash, de Beau Edgeworth, mais est-ce qu'on oserait les comparer à ce Beau qui s'ignore, qui n'a peut-être ni naissance ni nom ? Mais je vais sans doute un peu loin... il est impossible que tant de distinction soit sans naissance. Comment savoir ?...

— Rien n'est plus aisé ; ce jeune homme vient vers nous... si vous désiriez qu'en votre nom j'allasse lui demander ?...

— C'est bien hardi, Malden. D'ailleurs que lui demanderiez-vous ?

— Son pays, son nom... tout ce qu'il vous plaira.

— Non... ce serait manquer... Puisqu'il se plaît tant à voir ces dispositions de chasse, ces préparatifs... pourquoi n'iriez-vous pas l'inviter à suivre la chasse royale ?

— J'y cours.

— Encore un mot, Malden...

Malden ne se trouvait plus qu'à dix pas du jeune promeneur.

— Vous me le présenterez.

— Ici ?

— Ici même, Malden.

— Oui, prince.

Le vicomte s'approcha du jeune homme qui avait éveillé si favorablement l'attention du prince de Galles, et après l'avoir salué, il lui dit avec cette aisance des gens de cour, pour lesquels rien n'est impossible :

— Vous semblez prendre un vif plaisir, monsieur, à tous ces mouvements de gens et de chevaux qui ont dû vous

annoncer clairement une chasse royale. D'ailleurs les journaux ont annoncé hier...

Froidement, les paupières un peu baissées, le regard cependant tourné vers son interlocuteur, le visage calme, mais d'un calme de marbre poli, la tête droite, le promeneur de Windsor, répondit à Malden par cette tranchante interruption :

— Je ne lis jamais les journaux, mon médecin me l'a défendu.

Malden ne put s'empêcher de rire.

— Mais, reprit le vicomte, votre médecin ne vous a pas défendu l'exercice ?

— Je ne crois pas, monsieur.

— Voudriez-vous assister aujourd'hui à la chasse royale ?

— En voiture, car à cheval dans ce costume...

— En voiture, — dans une voiture de la cour — répondit Malden.

Quel jeune homme ne se fût pas senti grandir dans son orgueil en écoutant une pareille proposition? Celui-ci parut heureux, mais très-discrètement heureux, quoiqu'il n'eût jamais monté en voiture de sa vie.

— Vous acceptez ?

— Si cela peut vous être agréable, répondit le jeune homme dont le remercîment embaumait l'impertinence, ou du moins une suffisance rare.

— Cela serait agréable à Son Altesse le prince de Galles, ajouta Malden en souriant.

— Au prince de Galles ! répéta-t-il en se découvrant, mais sans exclamation, sans ivresse.

— Oui, monsieur, au prince de Galles.

— Je suis fier de cet honneur.

Un autre eût ajouté : Mais je ne devine pas pourquoi cet honneur...

Le jeune homme n'ajouta rien, Malden poursuivit ainsi:

— Voulez-vous que je vous présente? car la minute du départ approche.

— Me présenter à qui?

— Mais à Son Altesse.

— Je vous suis, répliqua sans plus de timidité le jeune homme que la fortune prenait, on peut le dire de celui-là, certes, oui! par le collet de l'habit pour le conduire à la fortune.

— Pardon, dit encore Malden en se plaçant entre lui et le prince qui venait vers eux, une petite formalité reste à remplir.

Le visage du jeune homme eut l'air de dire:

— « Mais ce n'est pas moi qui vous demande d'être présenté au prince, c'est vous qui m'offrez... »

— Quelle est cette formalité?

— Je vous nommerai en vous présentant au prince.

— Sans doute.

— Je ne sais pas votre nom. Quel est-il?

Le seul mouvement de surprise que montra le jeune homme dans cette conversation imprévue se manifesta au moment où le vicomte lui adressa cette question.

— Mon nom?

— S'il vous plaît, monsieur.

Après une résistance avec sa propre pensée intérieure, modestie ou orgueil, et nous en aurons le mot plus tard, le jeune homme honoré de l'invitation du prince sur la terrasse de Windsor, répondit à lord Malden en marchant avec lui vers le prince:

— Je me nomme Georges Bryan Brummell.

— Je vous présente, prince, M. Georges Bryan Brummell, qui est très-sensible à l'honneur que vous lui faites en daignant l'inviter à suivre la chasse de la cour.

— Je remercie M. Brummell, dit à son tour le prince, dont l'admiration et l'extase redoublèrent quand il put voir de près avec quelle simplicité de moyens le jeune Brummell s'élevait aux plus grands effets que puisse produire la toilette.

Georges Bryan Brummell souffrit que Son Altesse l'admirât.

CHAPITRE XXXIII

Les jeunes princes et les jeunes princesses avaient déjà pris place dans leurs voitures, quand une autre voiture, mais venant du dehors, alla se mettre au premier rang après la voiture du roi.

A sa forme, à ses armoiries, la voiture de la princesse fut aisément reconnue. On ne se hâta pas pour cela d'aller saluer celle qui avait quelques droits à cette respectueuse bienvenue. Les jeunes princes et les jeunes princesses restèrent immobiles à leurs places ; il est vrai que lady Jersey les tenait, pour ainsi dire, sous sa surveillance du fond de son carrosse, et que depuis la découverte de la fameuse correspondance de la princesse Caroline avec la cour de Brunswick, l'inimitié de la comtesse pour

l'Allemande agissait infiniment moins dans l'ombre. Elle ne l'avouait pas ; à quoi bon l'avouer? Elle ne la cachait pas non plus, parce qu'elle voulait que cette inimitié fût le drapeau insurrectionnel sous lequel vînt se rallier tout ce qui était pour elle, lady Jersey, contre la princesse. Aussi la princesse demeura-t-elle sans accueil au rang d'honneur où elle s'était mise dans la ligne du cortége.

A la rigueur, la conduite de la cour, quoique blâmable et fort mal séante en tous points, n'était que de l'inconvenance, une vengeance mesquine et de la froideur; en la dédaignant, ou mieux encore en ne la remarquant pas, on s'en vengeait et au delà. Mais cette philosophie devenait impraticable devant le nouvel affront qu'allait recevoir la princesse de Galles sous les fenêtres mêmes du roi, du roi Georges III, qui avait promis de la protéger.

Par une conversion rapidement exécutée et ordonnée, on n'en doute pas, par lady Jersey, la queue de la file des voitures prit la tête, et elle la prit tout simplement en courant se placer entre le carrosse du roi, qui se porta en en avant, et celui de la princesse qui dut rester en place. La manœuvre fut un coup de génie. A la guerre elle eût valu une victoire; à la cour elle augmenta la renommée déjà si grande de la comtesse en agrandissant l'influence qu'on prêtait avec raison à sa malfaisante supériorité. C'était une taquinerie à la Turenne et à la Condé. Vingt mille coups de canon ne se comparent pas à cette ruse.

L'outrage fut sensible au cœur de la princesse de Galles; elle en fut éblouie à force d'en être surprise. Elle ne croyait pas qu'on osât aller aussi loin avec elle. Elle eut besoin de regarder tantôt à une portière, tantôt à l'autre, pour s'assurer, par la position des murs et des grilles, qu'elle avait réellement changé de place, qu'elle était honteusement reléguée à la queue du cortége au lieu d'en

occuper le sommet comme auparavant. Ces mouvements rapides, automatiques de corps et de tête, qu'elle fit pour bien se convaincre, furent saisis par les bons amis de la comtesse, et des rires scandaleux parcoururent toute la ligne des voitures. C'était la mitraille après la brutalité du du boulet, c'était le crachat après le soufflet. La princesse avait souffert ; elle pleura, elle cacha son visage dans son mouchoir, sa tête dans un coin de la voiture, et elle murmura :

— Oh ! ma mère ! ma mère ! vous qui m'aimez tant, que diriez-vous ! que diriez vous ! si vous saviez ce que j'endure ! Je n'avais jamais versé une seule larme à Brunswick, si ce n'est en vous quittant, et il ne se passe pas de jour où je ne verse des larmes à la cour d'Angleterre ! ils veulent donc me faire mourir !

— Le roi ! cria un officier du palais du haut du perron, — messieurs, le roi !

Un frémissement parcourut toute la longue file des voitures à ce cri qui fut, de place en place, répété :

— Le roi !... le roi !...

Georges III était accompagné de la reine et de son premier médecin, le docteur Warren.

— Eh bien ! le roi m'entendra publiquement, dit avec le désespoir dans le cœur et sur les lèvres la princesse de Galles, oui, il m'entendra !... Je suis sa fille... je suis son enfant .. je suis une femme qu'on humilie, qu'on frappe au visage... qui n'a rien fait à personne... qui n'a fait de mal à personne ici... Oh ! combien j'eusse été plus heureuse en restant toujours duchesse de Brunswick, plus heureuse en devenant la femme d'un simple officier... Il ne m'eût pas laissé insulter, celui qui m'eût aimée... Être aimée, mon Dieu ! mais c'est tout, c'est tout !... Non, il ne m'aime pas ! il ne m'aime pas, lui ! Où est-il ? où est-il en

ce moment ce prince de Galles, celui qui devrait me soutenir, me défendre !... Il n'est pas là. Personne n'est là... Le roi seul ! mais enfin il est le roi, le roi d'Angleterre ! qui a des armées, des flottes : qu'il me défende donc !

— En avant ! cria-t-elle à son cocher, en avant !

— Où ? madame la princesse, demanda le cocher, qui perdait aussi la tête en entendant les cris qui se croisaient avec les ordres dans la bouche troublée de la princesse.

— En avant ! en avant ! vous dis-je.

— Mais où faut-il aller ?

— A la rencontre de la voiture du roi.

— Mais elle a pris la tête !

— Passez devant !

— Mais, madame la princesse...

— Passez devant la voiture du roi, je vous l'ordonne.

— Encore une fois, madame !

— Voulez-vous m'obéir ?

La voiture de la princesse, rompant alors la ligne, courut se jeter au travers de la direction suivie par celle du roi ; la princesse, d'une voix brisée, criait déjà :

— Sire ! Sire ! Sire !!!

Une voiture découverte, brillante, un coupé balancé sur des ressorts flexibles, porté par des roues d'argent, longeant comme un papillon les arbres de la grande avenue, accourait et ondulait aux flancs du cortége royal. Le prince de Galles galopait à la portière de cette voiture où trônait au milieu d'un nuage de gaze et d'une gerbe de fleurs une jeune femme souriante, folle, belle et joyeuse comme une matinée d'avril. C'était le printemps en voiture.

— Mistress Robinson ! s'écrièrent les cavaliers de la fête ; et les dames et les vieux courtisans, tous enthousiastes de l'actrice à la mode, répétèrent :

— C'est mistress Robinson !

Puis, comme hommage littéraire, ils la saluèrent par les noms de ses meilleurs rôles :

— Place à Juliette !

— Place à Amanda !

— Place à Cordélie !

— Place à lady Macbeth !

— Place à Arminthe !

— Place à Perdita !

Fière de cet accueil, la jeune et belle actrice de Drury-Lane rendait salut pour salut, sourire pour sourire, compliments pour compliments, envoyait des regards et des fleurs. Et le prince ne la quittait pas, il caracolait, il se pavanait, il galopait auprès d'elle; il lui disait le plaisir, le bonheur qu'on avait de la voir à Windsor, l'amusement qu'elle goûterait à la chasse... Elle n'avait jamais vu une chasse... Elle en verrait une avec lui... Quelle journée pour tous les deux !

Que devenait la princesse de Galles pendant ce temps?

Elle parlait vivement au roi, elle croyait du moins parler au roi, car le roi distrait, étourdi, abasourdi par le tapage des jeunes courtisans, par les acclamations prodiguées à mistress Robinson, par le mouvement bruyant des roues, ne pouvait rien entendre de ce que s'efforçait de lui dire la princesse de Galles. Inutilement se penchait-elle à sa portière, tendait-elle les mains dans l'une desquelles flottait son mouchoir trempé de larmes ; inutilement le roi cherchait de son côté à comprendre, à deviner. La seule chose qu'il entendait, qu'il comprenait, c'était :

— Mistress Robinson !

— Où est mistress Robinson ?

— Montrez-nous mistress Robinson !

Dans son désespoir, dans sa douleur de ne pouvoir se

faire entendre du roi Georges III, la princesse de Galles écrivit deux lignes au crayon sur une feuille de ses tablettes, enveloppa le portrait de son mari — lourd médaillon d'or, qu'elle portait habituellement au cou, — dans la feuille déchirée, afin qu'elle eût la pesanteur nécessaire, et jeta le tout dans le carrosse royal.

Le roi ramassa le paquet et lut les lignes qui contenaient ces mots :

« — Sire, mon père, une princesse et une courtisane font partie de votre suite : laquelle des deux doit se retirer ? »

Le roi partit d'un long éclat de rire après avoir lu.

— Mais, sire !... — vous n'avez donc pas lu ?

Le rire convulsif du roi continua.

— Mais, sire, je suis princesse d'Angleterre, duchesse de Brunswick. Justice !

Le roi étouffait dans son accès de rire.

Le docteur Warren posa tristement le doigt sur son front en regardant la princesse de Galles ; cela voulait dire :

— Le roi redevient fou !

Le cortége continua à emporter au galop à travers l'espace princes et princesses, vieux courtisans blasés, jeunes courtisans ivres de plaisir, le prince de Galles penché sur la voiture de sa maîtresse, et un roi fou.

Les chevaux de la princesse de Galles tournèrent la tête vers Londres. Que de déceptions ! que d'angoisses ! que de larmes dans ce carrosse pompeux chargé de dorures et d'armoiries ! — Il était parti carrosse, il revenait cercueil.

Cette journée n'était pas finie.

La chasse venait de commencer ; au premier coup de fusil tiré, le roi Georges III, que le docteur Warren avait eu bien de la peine jusque-là à contenir, s'élance hors de sa voiture, court dans le fourré, se met à quatre pattes et il

jappe, il aboie. Affreux et grotesque spectacle pour tous ces courtisans, pour cette famille de princes et de princesses! Un roi, un père, un vieillard se roule dans le gazon et la poussière; il rampe, il court à travers les jambes des hommes et des chevaux; et il aboie, il aboie, il hurle, il hurle à effrayer ses chiens, qui le regardent en dessous et se taisent!

Malgré le profond respect pour la royauté, il fallut cette fois lier le roi aux pieds et aux mains. On transporta ensuite cette chose hurlante au château de Windsor.

CHAPITRE XXXIV

Le capitaine Payne (depuis amiral), dont le nom va se lire au bas d'une lettre écrite à Shéridan sur l'état mental du roi, après la scène dans la forêt, pendant la chasse, occupait l'emploi de contrôleur dans la maison du prince de Galles. Il était de service auprès de la personne de S. A. R. à Windsor, au commencement même de la maladie du roi.

« Cher Shéridan,

» La nuit dernière, vers minuit, le roi était dans un état tel, qu'il paraissait ne pas devoir vivre une heure, lorsque tout à coup, par l'effet de la poudre de James, une forte transpiration se manifesta et il tomba dans un profond sommeil.

» Nous espérions que c'était la crise de sa maladie, mais les médecins craignaient que ce ne fût que celle d'une

partie de la maladie. Toutefois nos espérances ne furent pas de longue durée.

» Au bout d'une heure le roi s'éveilla. Sa peau était dans une bonne condition et il n'avait pas beaucoup de fièvre : mais, sous le rapport mental, il était exactement dans le même état qu'auparavant, ayant tous les gestes et le délire du fou le plus avéré, et poussant toujours un cri qui imitait le hurlement du chien.

» Voilà dans quelle situation il était, à une heure du matin, quand nous allâmes nous mettre au lit.

» Le duc d'York qui, cette nuit, est venu deux fois dans ma chambre, m'a dit que le roi n'avait pas eu un moment lucide dans toute la nuit.

» Les docteurs ont eu une consultation ; ils ont trouvé le roi plus calme, le pouls assez bon et beaucoup moins élevé, mais reconnu les symptômes les plus prononcés d'aliénation mentale.

» Toute la journée, il n'a fait que parler religion ;et sa manie était de se croire inspiré, ce dont les médecins ont tiré le plus mauvais augure pour le recouvrement de sa raison. Le roi est encore à présent dans le même état que je viens de vous confier ; que ceci vous soit dit afin de vous empêcher d'ajouter foi aux mille bruits ridicules qu'on répand même sur les lieux.

» On n'arrive pas facilement à la connaissance de la vérité dans les palais, et je m'en aperçois ici. On apprend chaque jour une petite particularité de quelqu'un qui l'a tenue soigneusement en réserve, ou bien a fait semblant de l'avoir oubliée.

» Cependant en réunissant tout ces riens, je trouve et je me démontre que la folie du roi a été très-marquée bien avant même qu'il ne fût obligé de garder la chambre et d'être surveillé.

» Les gens qui étaient autour de lui avaient si peur de l'offenser, que les deux jours qu'il passa cinq heures de suite à cheval, il y a eu hier huit jours, et le lundi suivant, il divaguait déjà, et pourtant on le laissa sortir sans lui rien dire. Le lundi, à son retour, il dit au duc d'York, en pleurant, qu'il souhaitait de mourir, parce qu'il sentait qu'il allait devenir fou.

» La reine, qui fit mander le docteur Warren, lui communiqua secrètement la connaissance qu'elle avait depuis quelque temps de l'état mental du roi.

» Warren, qui est ici la cheville ouvrière, car le pauvre Baker est lui-même à moitié timbré, Warren, dis-je, observe avec la plus grande attention la marche que suit la maladie du roi.

» Les variations de sa folie, ainsi que l'état général de sa santé, sont notés avec soin pendant toute la journée, et nous avons chaque jour un bulletin signé par les médecins.

» J. W. P.[1] »

Ce qui fut plus grave encore que la maladie du roi, ce fut sa convalescence, parce que, irrégulière et trompeuse, lorsque l'on se relâchait un peu dans la surveillance exercée autour du royal malade, c'est à ce moment-là qu'il mettait sa vie en danger par quelque acte soudain d'extravagance.

Il fallut songer sérieusement à combattre pied à pied cette funeste manie de suicide, commune presque à tous les fous, particulière à Georges III.

Warren et Willis n'eurent pas trop de leur génie mé-

[1] *Mémoires sur la vie privée, politique et littéraire de Shéridan*, par Thomas Moore, tome II, pages 7 et suivantes.

dical, de leur sollicitude de courtisan pour garantir cette précieuse existence, cherchant la mort partout autour d'elle, la provoquant avec une fatale habileté, sur le point à chaque instant de la rencontrer.

Entre autres folies, Georges III possédait celle de vouloir se tuer en se précipitant la tête la première du haut de son lit sur le parquet de sa chambre. Des contusions au front indiquèrent aux docteurs la pensée sinistre du roi. Aussitôt ils élevèrent les tapis à la hauteur d'un fort matelas, en sorte que le malade en fut réduit à cabrioler sans danger sur un duvet élastique.

Mais, ingénieux dans ses ressources, Georges III, se créant un point d'appui sur ce tapis mollement ouaté, s'élança contre les murs comme l'eût fait un bélier et tenta de se fendre le crâne, qui lui semblait être, disait-il, une boule de feu.

Les murs furent immédiatement doublés de velours, et ce moyen de suicide lui échappa presque au moment où il l'avait conçu.

L'énorme embarras de Willis et de Warren était dans la difficulté d'opposer tous ces préservatifs sans porter ombrage à la frénésie de Georges III, dont il fallait à tout prix garantir la vie tout en respectant en lui la dignité, la sainteté et la haute susceptibilité royales. Un roi d'Angleterre est le premier des hommes, le premier des magistrats et le premier des pontifes. Il est le chef politique et religieux du royaume. On ne met pas un bâillon et une camisole de force à l'élu du peuple et du Seigneur.

Quand le roi ne vit plus comment il se fracasserait la tête contre le parquet et contre les murs, il songea à des moyens plus simples de sortir brutalement de la vie. Il essaya de se précipiter, ainsi qu'il l'avait déjà tenté, par les hautes croisées du palais de Windsor. On cadenassa les



espagnolettes, il brisa les carreaux ; les carreaux n'étaient qu'en verre, on les remplaça par des carreaux en cristal ; il brisa les carreaux de cristal ; on en mit en flint-glass, matière transparente, plus dure que le marbre : il les brisa encore. Plusieurs fois on l'arracha aux embrasures des châssis, la moitié du corps en dedans, l'autre moitié en dehors. Impossible de murer les croisées, dangereux de les griller sans laisser comprendre au roi qu'il était fou à lier. Que firent les docteurs Willis [1] et Warren dans cette situation des plus délicates?

Pour tromper la clairvoyance du roi et obvier aux dangers d'une chute par les croisées de Windsor, ils firent forger artistement et dorer des grilles d'un goût délicieux qui se tordaient en tiges et s'épanouissaient en épis, en feuilles et en fleurs. A travers ces rameaux délicats, ces fibres d'or, ils entrelacèrent des fleurs naturelles, ce qui donnait à ces jardinières un tout autre caractère que celui d'un réseau impénétrable, et surtout infranchissable.

— Que veut dire cet obstacle ? demanda un jour Georges III à Willis.

— Sire, ce n'est pas là un obstacle.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est un embellissement.

— Un embellissement ! je ne puis plus me mettre à la croisée.

— Vous savez, sire, qu'il n'y a pas de mode qui ne gêne un peu d'abord.

— C'est vrai... Mais d'où vient cette mode ?

— Sire, de France.

— De France.

[1] Willis et Monro ont été les médecins les plus renommés en Angleterre pour le traitement des maladies mentales.

Le fou réfléchit.

— Oui, sire, de Paris.

— Ces diables de Français!

— De vrais diables, sire.

— Ils ne se mettent donc plus à la croisée?

— Oh! bien rarement. C'est le duc d'Orléans qui a inventé ces sortes de croisées agrestes.

— Oh! alors!...

— A son château du Raincy, ajouta le docteur.

— Savez-vous une chose, Willis?

— Non, sire...

— C'est que si le duc d'Orléans avait eu la fantaisie de placer de ces sortes de jardinières devant les portes comme il a eu l'idée d'en mettre devant les croisées, nous serions emprisonnés comme de vrais criminels, de vrais fous... Willis?

— Plaît-il, Majesté.

— Est-ce que le duc d'Orléans n'est pas un peu?...

Le roi s'arrêta. Tous les fous, à peu d'exceptions près, redoutent de prononcer les mots fou et folie, ou bien ils nient la folie.

Willis attendit.

— N'est-ce pas, répéta Georges III, qu'il est un peu?...

— Non, sire.

— Il ne l'est pas?

— J'en jure par votre Majesté.

— Pas plus que moi?

— Vous, sire!

— D'ailleurs, voulez-vous que je vous exprime mon opinion à cet égard, Willis? toute mon opinion...

— Si vous voulez m'honorer, sire...

— Eh bien! personne n'est...

— Non, sire, personne n'est...

— C'est votre avis, Willis ?

— Entièrement.

— J'en suis ravi ! s'écria le roi : il y a des gens qui prétendent... des ignorants... des malveillants... Ainsi moi, le croirait-on, Willis? on veut que je LE sois, parce que je me crois le Messie... mais oui, je suis le Messie! pourquoi ne serais-je pas le Messie ?... il est venu une fois: pourquoi ne viendrait-il pas deux fois ?... trois fois... cent fois... cent mille fois, cent mille millions, un million de millards, dixaine de milliards, centaine de milliards de fois ? — Willis, de vous à moi, suis-je ou non le Messie? On l'a tué, mais il n'est pas mort. S'il n'est pas mort, c'est qu'il ne peut pas mourir, parce qu'il est le Messie. Willis, vous allez voir si je ne suis pas le Messie...

— Sire, je vous crois sur parole.

— Non, vous aurez des preuves... Écoutez-moi, Willis.

— Oui, sire.

— Je vais commencer par me tuer.

— Sire, une pareille pensée...

— N'a rien d'extraordinaire.

Willis était parfaitement tranquille en écoutant ces étranges menaces du roi. Il savait qu'il n'avait aucune arme à sa portée : murs et parquets étaient matelassés; des grilles défendaient le passage des croisées. Quant à lui, il ne craignait pas une violence du roi sur sa personne. Willis possédait ce regard magnétique, écrasant, moitié diabolique, moitié divin, qui terrasse la frénésie et dompte les fous, les ploie, les réduit au silence, et à la longue, à la raison.

— Donc, je vais me tuer ! s'écria le roi en s'élançant sur son lit.

— Que va-t-il faire ? se dit Willis, — que va-t-il faire ? Saisissant les rideaux de son lit, longues pièces d'étoffes

bleues passées dans un anneau de cuivre doré scellé au plafond, Georges III se fait d'un bout et rapidement une cravate; puis il se met à tourner avec une vélocité à donner le vertige, tandis que dans ses mains crispées il tient l'autre bout des rideaux. Il s'étranglait.

Willis sonne, appelle, pousse un cri.

Le docteur Warren accourt de la pièce voisine.

Tout danger est passé.

Le double rideau s'en est allé en charpie; il s'est effilé comme un corps sans consistance; il a disparu comme une flamme, comme un nuage dans les mains surprises du roi Georges III.

— Que veut dire?... dit Willis en regardant son illustre confrère Warren.

— C'est un cas de suicide, répliqua tout bas Warren à Willis, que j'avais prévu, et je l'avais neutralisé d'avance en faisant fabriquer des rideaux de soie avec des fils si doux, si lâches et si peu adhérents, qu'il devaient se fondre à la moindre tentative d'effort.

Willis salua d'un sourire d'admiration la prévoyante habileté du docteur Warren.

Quant au roi, il dit aux deux médecins :

— Vous voyez bien que je suis le Messie : je me suis étranglé, je suis mort, et me voilà ressuscité. La semaine prochaine je me crucifierai.

CHAPITRE XXXV

Nous sommes loin, bien loin d'avoir indiqué toutes les précautions qui furent prises pour empêcher Georges III de mettre fin à ses jours, au grand déplaisir secret des courtisans de l'héritier présomptif, nommément Shéridan, qui brûlait d'entendre proclamer régent, mais régent de fait cette fois, le prince de Galles, tandis que Pitt voulait voir s'éterniser dans la folie l'existence du roi, d'abord en haine du régent, ensuite par ambition personnelle, par amour pour le pouvoir.

« Aussitôt, dit Moore dans ses *Mémoires sur Shéridan* que la terrible maladie dont le roi était affligé eut été constatée par le rapport authentique des médecins, Pitt présenta à la chambre des communes (le 10 décembre) une motion tendant à ce qu'il fût nommé un comité pour examiner et citer les exemples qu'il pourrait y avoir eu de

mesures prises dans le cas où l'exercice personnel du pouvoir royal s'était trouvé interrompu par enfance, maladie, infirmité ou toute autre cause.

» Ce fut immédiatement après la présentation de cette motion que Fox mit en avant la réclamation inconsidérée des droits du prince de Galles, démarche dont son rival sut profiter avec tant d'adresse et de bonheur.

» Après avoir affirmé qu'il n'existait aucun précédent qui pût s'appliquer au cas en question, Fox dit : « Le cas auquel il faut pourvoir ne dépend pas des délibérations du parlement; c'est ailleurs que la chose doit se régler.

» Il existe dans le royaume, continua Fox, une personne différente de toutes celles auxquelles des précédents pourraient se rapporter : un héritier présomptif d'un âge et d'une capacité convenables pour exercer le pouvoir royal. Il était donc du devoir de la chambre de ne pas perdre inutilement un temps précieux, et de procéder avec la diligence nécessaire à rétablir le pouvoir souverain et l'exercice de l'autorité royale.

» D'après ce que j'ai lu dans l'histoire, poursuivit Fox, d'après les idées que je me suis formées de la législation, et ce qui est encore plus précieux, de la constitution; d'après tous les raisonnements et toutes les analogies déduites de ces sources, je déclare, sans qu'il reste à cet égard le moindre doute dans mon esprit ; et bien plus, je me croirais coupable si je ne saisissais pas la première occasion de déclarer que, dans l'état précaire de la santé de S. M., S. A. R. le prince de Galles a un droit aussi clair, aussi précis à l'exercice du pouvoir royal, pendant toute la durée de la maladie et de l'incapacité, dont il a plu à Dieu d'affliger son royal père, que dans le cas du décès naturel de Sa Majesté. »

Les Mémoires de Shéridan ou sur Shéridan disent encore



ceci de Shéridan lui-même (vol. II, page 31 et suivantes) :

« Shéridan parla souvent dans les débats sur cette grande question de la régence; mais ses efforts les plus importants se déployèrent dans les démarches moins publiques qui s'y rapportaient. Il fut le conseiller confidentiel du prince, dirigea toute sa conduite, et écrivit la plus grande partie de sa correspondance relative à cette affaire. »

Oui, c'était une grande question, celle de la régence, non pas au point de vue des intérêts généraux du pays, peu s'en occupaient, mais au point de vue des ambitions personnelles.

Il y avait des gens qui depuis vingt ans aspiraient à cette mort pour obtenir un emploi ou une pension.

Combien de fois n'avaient-ils pas été déçus! A l'article de la mort la veille, le roi le lendemain se portait comme l'héritier présomptif; adieu la place, la pension ou l'indemnité! Hommes d'État, représentants à la chambre des communes, marins, officiers de terre, membres du clergé, architectes, actrices, courtisanes, vivaient par milliers sur cette espérance de la mort prochaine du roi. On souscrivait des lettres de change payables à la mort du roi et à payer par le régent.

Nous empruntons encore cette caractéristique anecdote aux Mémoires que nous venons de citer (page 41) :

« Dans la distribution projetée des emplois — dans le cas d'une régence — la place de trésorier de la marine avait été destinée à Shéridan. Cependant jamais il ne voulut s'abandonner à l'idée flatteuse que l'événement donnerait raison à ses espérances.

» Au contraire, Shéridan faisait toujours entrevoir à ses trop *impatients amis* la possibilité, sinon la probabilité du prochain rétablissement du roi. »



Les impatients amis, mis là pour créanciers, sont adorables. Mais continuons encore quelques instants cette curieuse peinture de mœurs contemporaines.

« En conséquence Shéridan avait même refusé d'examiner le plan des appartements qu'il devait occuper à Sommerset-House, édifice où sont placées les différentes branches de l'administration. — Noble refus qui prouva que le grand écrivain dramatique avait autant de patience que d'avidité. »

Mais toutes ces cupidités grandes et petites, politiques et littéraires, ecclésiastiques et navales, allaient enfin être désaltérées. L'avant-dernier bulletin de la maladie du roi ne laissait rien à espérer, ou plutôt il laissait tout à espérer.

Shéridan rentre chez lui ce jour-là à l'heure du dîner. L'heure était un peu passée : on était au dessert. Chaque convive attendait quelque chose de la mort du roi. Tickell devait entrer au parlement ; Richardson remplacer Tickell en qualité de commissaire du timbre ; Reid... ; tous, enfin, attendaient le cadavre.

Shéridan entre tenant le dernier bulletin de la maladie du roi Georges.

— C'est sa mort, disent les uns ; c'est sa mort !

— Voici ma place, disent les autres.

— Enfin, disent-ils tous ensemble : enfin !

Shéridan décachette le bulletin : que d'émotions autour de lui ! Il lit, puis, après avoir rempli de vin un grand verre, il dit en regardant tout le monde d'un air gai :

— Buvons, messieurs, au rétablissement de Sa Majesté !

— Que signifie?... lui demandent ses convives plus pâles que la mort, banale comparaison, mais qui ne fut jamais plus de circonstance. Pour toute réponse, Shéridan lit le bulletin signé par Willis et par Warren :

« Le roi est entré aujourd'hui en pleine convalescence : nous ne publierons plus de bulletin. »

Willis et Warren mentaient — mais c'était Pitt qui avait rédigé ce dernier bulletin.

Pour tuer le régent, il fallait faire revivre le roi.

Le roi n'était ni mort ni vivant : c'était un mort en vie.

CHAPITRE XXXVI

Des orangers, des lauriers-roses transportés des jardins de Naples, des myrtes vivaces et les plus rares arbustes des contrées méridionales sont rangés le long des marches de marbre de ce pavillon qui voudrait être athénien.

Douze portes-croisées ouvertes à l'air doux et parfumé d'une soirée d'automne laissent voir aux lueurs des bougies l'intérieur d'un palais oriental où le rouge ardent, l'or découpé en croissants et les rêveuses arabesques se détachent sur des bandes d'azur. Les meubles s'accroupissent sur des pieds de sphynx; des tables en granit rose supportent, sur leur disque micacé, les vases sveltes de Syène et des statuettes maigres et silencieuses arrachées au limon du Nil. Des scarabées verts sont les émeraudes de la riche et mystérieuse toilette de ces salons, de ces

cabinets, de ce vaste appartement qu'on dirait enlevé au palais de quelque roi d'Égypte du temps de Cléopâtre.

On s'attendrait à voir passer Cléopâtre, une lampe d'or à la main, les bras nus, les sandales étoilées, vêtue d'une mousseline claire et transparente comme l'eau d'un bain, si des glaces de Paris, des tapis des Gobelins et quelques belles peintures ne venaient troubler cette évocation historique.

D'ailleurs on prend le thé dans la grande pièce du milieu, et le thé est le démenti le plus formel donné à tous les passés possibles.

La princesse de Galles, en toilette du soir, assise devant un homme, jeune encore, qui fait en ce moment son portrait, tient affectueusement appuyée contre elle une jeune enfant. C'est sa fille, la princesse Charlotte. L'artiste dessine sur la toile le visage de l'enfant et de la mère. Deux flambeaux d'argent sont placés entre le copiste attentif et les deux modèles, fort distraits l'un et l'autre, quoiqu'ils aient à leurs côtés, autour de la même table, pour leur servir d'exemple, un voisin immobile, sur ses deux bras accoudé, pensif, du même âge à peu près que le peintre, écoutant, parlant peu, et lorsqu'il parle, c'est sans détourner son regard qui plonge au fond de sa tasse de thé. Son front méditatif, déjà dégarni de cheveux au sommet, indique la résolution calme, la foi en lui et dans la conscience.

Il regarde avec un intérêt tendre et profond le groupe de la jeune mère et de la jeune enfant, quand un bruit trop vif vient par hasard éveiller sa réflexion. Leur sort semble le préoccuper, l'émouvoir, et plus encore que leur situation tranquille et une apparence parfaitement heureuse ne le veulent. Mais il paraît appartenir, par quelques signes comme Redgauntlet en avait un au front, à cette

famille d'homme dont l'instinct court devant la raison, la prescience devant le génie, qui, de nos jours, ont remplacé les prophètes, et qui seraient prophètes s'il ne leur manquait la sainteté.

D'ailleurs il ne fallait être ni prophète bien clairvoyant, ni devin bien habile pour prédire plus de malheurs que de joies à la princesse de Galles.

— Mais vous ne dessinez pas ! dit-elle à l'artiste, qui, en effet, ne dessinait pas en ce moment.

— C'est que madame la princesse... répondit le peintre.

— Qui vous arrête, cher artiste ?

— C'est que vous ne posez plus.

— Comment ! je ne puis pas causer le plus petit instant ?...

— Vous pouvez causer tant d'instants qu'il vous plaira, mais, dans ce temps-là, j'aurai le plaisir de vous entendre, remettant à plus tard celui de vous copier.

— Pourtant, si je cause sans remuer ni la tête, ni les épaules, ni le corps ?...

— C'est une transaction que vous proposez ?

— L'acceptez-vous ?

— Oui, princesse ; je sais d'avance quel est celui de nous deux qui violera la convention.

— Qui sera-ce, de vous ou de moi ?

— Ce sera moi, répliqua l'artiste en riant.

— Vous disiez donc, capitaine, — reprit la princesse de Galles sans tourner la tête du côté du mur d'où venait la voix, et qui, du haut d'une échelle, faisait la conversation avec elle depuis le commencement de la séance, — vous étiez à Toulon, capitaine, au moment où j'ai dérobé mon nez et mon menton à monsieur.

— J'étais donc à Toulon, répéta celui que la princesse appelait capitaine, et qui était en train d'asseoir sur la

tête tressée et les mains raides levées au ciel, d'une Isis en granit du plus beau noir, une pendule de forme bizarre,— un zodiaque autour duquel se tordait un serpent, — j'étais donc à Toulon; je pénétrai dans l'arsenal avec mon vaisseau *l'Hirondelle* et six chaloupes canonnières, trois anglaises, trois espagnoles, afin de brûler les vaisseaux français et leurs magasins d'armements. — Donnez-moi un clou à crochet, s'interrompit pour dire à un domestique le capitaine perché au haut de l'échelle.

— Les galériens, poursuivit-il, les galériens eux-mêmes, au nombre de six cents, se montraient peu satisfaits de ce que nous allions faire; leurs dispositions nous étaient évidemment contraires, et nous avions à les surveiller. Le lieutenant Tupper fut chargé de brûler et il brûla les magasins où se trouvaient les poix, les résines et les goudrons; les magasins de chanvre furent enfermés dans ce cercle de flammes. — *The hemp magazine was included in this blaze.* — La mâture fut confiée pour être incendiée, et il l'incendia, au lieutenant Middleton, du vaisseau le *Britannia.* Le lieutenant Porter, du même vaisseau, continua de la manière la plus audacieuse à braver les flammes, afin de compléter, par ses soins, l'œuvre que le feu lui-même ne faisait qu'imparfaitement. Je fus obligé de le rappeler, parce que la retraite pouvait devenir pour lui impraticable. Le lieutenant Fremonger, du vaisseau *Royal* resta jusqu'à la fin avec la garde à la porte de l'arsenal, et longtemps encore après que le détachement espagnol se fût retiré. Enfin, madame, nous brûlâmes de fond en comble l'arsenal de Toulon, les magasins à poudre et toutes les richesses qu'il renfermait. Tenez, continua le singulier capitaine, voilà une des bagues en verre que j'ai fait faire avec la cendre des vaisseaux que j'ai incendiés ce jour-là. Toute la marine française tient dans cet anneau. Oui!

cette bague, dit-il en se penchant sur l'échelle pour montrer le doigt qui portait la bague, est formée de la cendre du vaisseau français *le Tonnant*, de 80 canons, de *l'Heureux* de 74, du *Centaure*, du *Commerce de Bordeaux*, du *Destin*, du *Lys*, du *Héros*, du *Thémistocle*, du *Duguay-Trouin*, tous de 74; ajoutez encore vingt ou trente vaisseaux, quinze frégates, et vous conviendrez que ma bague vaut bien quelques millions.

— Ce devait être un bien terrible spectacle, dit la princesse émue.

— Il aurait pu être encore plus beau sans les Espagnols.

— Vous êtes difficile, capitaine !

— Mais non... sans les Espagnols qui nous trahirent, nous brûlions, outre l'arsenal, les bastions de Toulon, et aujourd'hui Toulon ne serait plus qu'une bruyère. En parlant de cette catastrophe, Bonaparte a dit de moi : « Sir Sidney Smith brûla les vaisseaux de l'arsenal et il les aurait tous brûlés si les Espagnols s'étaient bien conduits. C'était le plus beau feu d'artifice possible[1]. »

C'était donc sir Sidney Smith qui venait de parler et qui achevait de fixer une pendule au mur de l'appartement égyptien dessiné par lui pour la princesse de Galles; sir Sidney Smith, ce fameux marin, un de ceux dont les Français eurent le plus à redouter l'habileté intrépide, sir Sidney Smith, le vainqueur de Toulon et de Saint-Jean-d'Acre.

Le peintre si souvent interrompu dans son travail était

[1] Speaking of the conflagration of the ships, Bonaparte himself says : « Sir Sidney Smith set them on fire, and they would have been all burned, if the Spaniards had behaved well. It was the prettiest *feu d'artifice* possible. »

sir Thomas Lawrence, le plus grand peintre qu'ait produit l'Angleterre, l'artiste de génie dont le pinceau riche, fin et courtisan, a su le mieux rendre les traits fiers et délicats de l'aristocratie. Le troisième personnage, celui dont le silence devait être rompu un jour comme le Nil rompt sa digue pour féconder toute une contrée ; c'était sir Georges Canning, le Démosthène anglais, l'orateur le plus vif, le plus correct et le plus poétique de la tribune anglaise.

Quant au domestique, William Cole, celui qui avait remis un clou à crochet au commodore Smith, c'était un espion.

— Cette histoire est des plus émouvantes, dit la princesse de Galles au commodore Sidney Smith, qui sauta lestement au bas de l'échelle pour boire sa tasse de thé.

— Et ce thé est délicieux, n'est-ce pas Georges ?

— Délicieux répéta Georges Canning, qui n'y avait pas même goûté.

— Et mon portrait ?

— Délicieux aussi, murmura Georges Canning.

— Et ma pendule ? ajouta Sidney Smith, faisant signe à Lawrence et à la princesse de Galles d'écouter la réponse prévue de Georges Canning.

— Délicieux, répondit Georges Canning pour la troisième fois.

— Vous voyez... tout est délicieux, dit Lawrence. Comme vous êtes distrait ! dans quel ciel voyagez-vous ?

— Je ne voyage dans aucun ciel. Je suis au contraire extrêmement sur la terre ce soir... Voilà plus de deux heures, enfin depuis que nous sommes réunis, que je vois au fond de cette allée une espèce d'ombre qui s'arrête un instant et passe.

William Cole s'approcha pour écouter.

— Quelqu'un qui se promène dans le petit parc, dit la princesse.

— Quelque officier... dit à son tour Georges Canning, car j'ai bien cru voir qu'il portait une épée.

— Il n'y a pas d'officier à Montague-House, reprit Caroline... Vous êtes sûr, dit-elle, se coupant avec vivacité, que ce soit un officier ?

— Envoyez William pour vous en assurer.

— Si Son Altesse veut que j'aille voir, dit William Cole.

— Non ! c'est inutile, dit la princesse, non ! Et elle devint tout à coup triste et silencieuse. Puis se secouant comme une personne que le sommeil va gagner, elle dit : Sir Thomas, sir Thomas pourquoi ne continuez-vous pas mon portrait ?

— Par une raison bien simple, c'est que l'enfant s'est endormi sur vos genoux.

— C'est vrai, dit en souriant la princesse, et en passant avec la mélancolie de la nuit et du silence ses doigts distraits sur la belle chevelure de la petite Charlotte.

— Quel sera son avenir ? reprit-elle en soupirant.

Les trois jeunes hommes contemplèrent avec la même affection grave et prolongée, le doux visage de la petite princesse, et chacun chercha dans son esprit quel avenir pouvait lui être réservé.

Montague-House, la villa qu'avait choisie la princesse de Galles à Blackheat, après la scène racontée au chapitre précédent, et où elle résidait depuis quelques années était plongée dans le calme profond des belles nuits d'automne. On aurait dit une soirée toscane sur les bords de l'Arno. Ces citronniers, ces pâles orangers, ces myrtes, trompés par la clémence passagère d'une température adorable, répandaient les trésors de leurs parfums et les prodiguaient sans mesure. Cette haleine des plantes et des

fleurs entrait sous les arcades des salons pour aromatiser la conversation des quatre amis qu'une grande infortune avait réunis autour d'elle, loin des fumées de Londres et des regards envieux de la cour.

Sir Thomas Lawrence, le grand peintre; Georges Canning, le grand orateur; Sidney Smith, le grand homme de mer, étaient tous les trois à peu près du même âge et tous trois d'une rare distinction de visage.

Nos plus gracieux types de gentilshommes, nos Cinq-Mars, nos Lauzun, rappellent, ou plutôt c'est Sidney Smith qui rappelait les Lauzun et les Cinq-Mars avec cette belle vaillance de plus que portent dans leurs yeux les marins militaires. Une mise simple, mais d'une simplicité exquise, relevait les grâces viriles de sa taille et la franchise de son visage. Ajoutez le coloris de la gloire à ce portrait, et vous comprendrez que les Parisiennes aient exposé leur liberté et un peu leur réputation, pour faire évader sir Sidney Smith lorsqu'il était prisonnier à Paris, à l'Abbaye.

La princesse de Galles tenait toujours endormie sur ses genoux la princesse Charlotte.

Elle renouvela sa question.

— Dites-moi, je vous prie, l'avenir de cette pauvre enfant.

— Qui le sait! dit le commodore en la baisant au front.

— On n'a jamais su la destinée, en effet, dit Thomas Lawrence.

— Parce qu'on ne veut pas fermement la savoir, reprit Georges Canning, qui se leva et se plaça sur le perron du salon pour jouir de la beauté de la soirée. Il est incontestable, dit-il, pour qui observe, qu'un événement est presque toujours la conséquence d'un événement. Si l'on avait le désir énergique et la lucidité d'esprit nécessaires pour

tirer toutes les déductions d'un fait, on lirait très-loin, j'en suis sûr, dans l'avenir. A mon avis, les prophètes étaient avant tout de formidables logiciens. N'est-il pas vrai que l'avenir d'un homme qui met la main dans le feu est d'être brûlé; que l'avenir d'un homme qui se jette dans un précipice est de se casser un bras ou une jambe? Partez de là. Appliquez aux choses morales le raisonnement que vous essayez sur les faits matériels, et vous rapprocherez l'avenir considérablement de votre œil, non pas à le toucher, mais du moins à le soupçonner.

— A le voir, enfin, interrompit Sidney Smith, comme nous voyons la lune : bien trouble en masse, et encore plus trouble en détail. Non ! nul ne peut voir l'avenir, par la raison, mon cher Georges, qu'il ne dépend pas de nous; que c'est un jeu dont nous ne tenons pas les cartes. Un homme a la fantaisie de vous donner un soufflet : vous vous battez avec lui; il vous rend borgne d'un coup d'épée. Dès lors, la femme qui vous aimait pour vos yeux bleus ou noirs ne vous aime plus : vous vous brûlez la cervelle. Pouvait-on prévoir cette destinée? Il faudrait pouvoir connaître celle de tout le monde (car on dépend de tout le monde), pour connaître la sienne.

— Je n'ai pas voulu dire... allait riposter Georges Canning.

— Un mot! interrompit Lawrence en écartant les cheveux de l'enfant. Quand il serait vrai qu'on pût soumettre l'avenir à des calculs de probabilité, faudrait-il les faire ces calculs, et chercher à connaître...

— Ah ! sir Thomas est dans le vrai, s'écria la princesse; l'ignorance en pareil cas vaut mille fois mieux.

— Non, elle ne vaut pas mieux, car si vous les eussiez faits pour vous-même ces calculs, vous auriez pu empêcher ce qui vous est arrivé de malheureux.



— C'est une autre question, sir Georges, dit Sidney Smith. Parce qu'on aurait la science de l'avenir; pourrait-on l'éviter, le corriger, le changer?

— Mais oui! dit Canning.

— Que devient Dieu, alors? demanda Lawrence.

— Avec tout cela vous ne me dites pas l'avenir de cette enfant?

William Cole vint déplacer le dialogue pour dire à la princesse qu'une femme de la campagne arrivée le matin pour lui offrir un panier de fruits, et renvoyée sous le prétexte, — qu'elle avait pris au sérieux, — que la princesse ne recevait qu'à minuit, se présentait de nouveau avec sa corbeille...

— Il ne fallait pas vous moquer de cette femme, dit la princesse, la faire revenir à minuit... Prenez son panier et donnez-lui ces trois pièces d'or.

William Cole se retira.

— Eh bien! si ces fruits sont bons, nous les mangerons, dit la princesse de Galles à ses trois amis, et puis nous irons chacun nous reposer dans les bras du Seigneur.

William apporta une corbeille d'osier tout enveloppée de feuilles de figuier et la posa sur le guéridon.

— Défaisons! défaisons bien vite tous ces liens, dit la princesse en riant, et après avoir confié la princesse Charlotte à sa gouvernante.

Et les quatre amis brisèrent, dénouèrent aussitôt, avec la curiosité de véritables écoliers en récréation, les joncs et les tiges qui faisaient une voûte au sommet de la corbeille de fruits. En un instant ils ont dégagé cette partie supérieure; ils s'arrêtent tout à coup frappés de surprise; la princesse de Galles pousse un cri... un enfant dormait sur une couche de feuilles. Un enfant!

— Et cette femme? demanda vivement la princesse à William Cole, cette femme?

— Partie, madame la princesse.

— Et pour toujours sans doute, dit Sidney Smith. Le tour n'est pas mauvais. Qu'allez-vous faire maintenant de ce petit garçon qui vient de vous coûter trois ou quatre guinées?

La princesse réfléchit pendant quelques minutes.

— Ce que je vais en faire! — Je l'adopte. — Prophète Canning, auriez-vous deviné la destiné de celui-ci?

Cet enfant va jouer un rôle immense dans la vie de Caroline et par conséquent dans l'histoire d'Angleterre.

CHAPITRE XXXVII

Quatre ans après cette soirée à Montague-House, lady Jersey obtenait un acte d'accusation contre la princesse Caroline de Brunswick.

De quoi était-elle coupable? — L'acte d'accusation nous l'apprendra.

Les quatre commissaires chargés de l'enquête étaient lord Grenville, lord Erskine, le comte Spencer et lord Ellenborough.

Mais qui avait pu ordonner cette hideuse enquête et nommer ces quatre commissaires pour procéder *à la délicate investigation?*

Le roi Georges III, lui-même, effrayé de la conduite qu'on prêtait à sa belle-fille.

ENQUÊTE DU MOIS DE JUIN 1806

SUR LA CONDUITE DE LA PRINCESSE DE GALLES

En vertu des ordres du roi d'Angleterre.

PREMIÈRE DÉPOSITION :

Déposition de Lady Charlotte Douglas.

Je crois avoir fait la connaissance de la princesse de Galles en 1801 : sir John Douglas avait une maison à Blackheat.

Un jour, en novembre 1801, la terre était couverte de neige, et la princesse qui était, je crois, avec Mlle Heymann, passa plusieurs fois à pied devant notre porte. Lady Stewart était avec moi et elle me dit : « Je crois que la princesse a besoin de quelque chose : allez au-devant d'elle. » J'y allai. La princesse me dit qu'elle n'avait besoin de rien, mais qu'elle désirait entrer, que j'avais une très-jolie petite fille.

La princesse entra et resta quelque temps.

Environ quinze jours après cette visite, sir John Douglas et moi reçûmes l'invitation d'aller à Montague-House. Dès lors j'allai à Montague-House très-fréquemment, et j'y dînai ; la princesse dînait aussi souvent chez nous.

Vers le mois de mai ou de juin 1802, la princesse me parla pour la première fois de sa propre conduite.

Sir Sidney Smith, qui était l'ami intime de sir John Douglas depuis plus de vingt ans, arriva en Angleterre



vers le mois de novembre 1801, et vint loger dans notre maison.

J'appris alors que la princesse connaissait sir Sidney Smith avant d'être princesse de Galles.

La princesse voyait sir Sidney Smith aussi souvent que nous-mêmes. Elle nous retenait ordinairement à Montague-House plus tard que le reste de la société, quelquefois même jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Je n'ai jamais rien remarqué d'inconvenant dans la conduite de sir Sidney Smith et de la princesse.

En mars 1802, j'allai passer une quinzaine à Montague-House avec la princesse. Elle m'avait priée d'y venir parce que Mlle Gath était malade.

Dans le mois de mai ou de juin suivant, la princesse vint chez moi toute seule, et me dit que je devinasse ce qui lui était arrivé.

Je nommai différentes choses et je finis par dire que je ne pouvais deviner.

La princesse me dit alors qu'elle était enceinte et qu'elle sentait remuer l'enfant.

Je ne sais si c'est ce jour-là même ou quelques jours auparavant qu'elle dit, étant à déjeuner avec lady Willoughby, que le lait lui remontait au sein et perçait à travers sa robe. Elle se couvrit d'une serviette et alla dans la chambre, toujours avec lady Willoughby, pour s'arranger de manière que ce ne fût pas visible.

Elle ne m'a jamais dit quel était le père de l'enfant.

La princesse me dit qu'elle espérait que ce serait un garçon ; elle ajouta que, si cela était découvert, elle ferait passer le prince de Galles pour son père, vu qu'elle était restée deux jours à Carlton-House cette année.

J'ai pensé d'abord que sir Sidney Smith était le père de l'enfant, mais seulement parce que la princesse avait beaucoup d'égards pour lui ; car, à ma connaissance, il

n'a jamais été seul avec elle ; et nous avons vu constamment la princesse, depuis ma première visite à Montague-House jusqu'à la fin d'octobre. C'est depuis ce moment qu'elle m'a dit être enceinte. Elle a été saignée deux fois pendant sa grossesse, et elle m'a conseillé aussi de me faire saigner. Nos couches en seraient d'autant plus heureuses. Ce fut M. Edmade qui la saigna.

Je dis un jour à la princesse que j'étais fort inquiète relativement à ses couches, et que je ne savais comment elle ferait pour que cela ne fût pas su. Je pensais qu'elle aurait une personne de confiance...

Elle me répondit que oui ; qu'elle aurait une étrangère, ne pouvant consentir à avoir deshommes auprès d'elle dans cette circonstance. « Je suis sûre, ajouta-t-elle, de réussir, et je désirerais que vous ne me parlassiez plus de cet objet. Je dirai tout à Mme Sanders. » Elle me dit alors que Mme Sanders était une très-bonne femme, qu'on pouvait avoir confiance en elle, et qu'elle assisterait à ses couches. Pour plus de prudence, elle enverrait Mlle Gath à Brunswick. Elle éloignerait aussi Mlle Mitfied parce qu'elle était trop jeune.

Je fis mes couches le 23 juillet 1802 : la princesse désira être présente ; j'aurais voulu qu'elle n'y assistât pas, mais je ne voulais pas lui faire un refus qui l'offensât.

Le jour où j'accouchai, elle vint chez moi et insista pour entrer ; le docteur Mackie, qui me soignait, ferma la porte ; mais il y avait une autre porte de l'autre côté de la chambre qui n'était pas fermée ; elle entra par cette porte, et fut ainsi présente à mes couches. Elle prit l'enfant aussitôt qu'il fut au monde, et me dit qu'elle était bien aise d'être venue.

La grossesse de la princesse me parut être bien visible ; elle portait un coussin derrière elle, et elle en fit faire un pour moi par Mme Sanders.

Pendant mes couches, la princesse vint un jour que j'avais auprès de moi M[lle] Fitzgerald ; elle la renvoya, prit une chaise, s'assit près de mon lit et me dit : « Vous entendrez dire que je reçois des enfants dans leurs berceaux, mais vous ne ferez pas attention à ce bruit. C'est une pauvre femme qui me les apportera dans un pannier. J'emploierai cet artifice afin qu'on m'apporte le mien de la même manière quand il sera venu au monde. »

Peu de temps après une pauvre femme apporta dans un pannier deux enfants jumeaux.

La princesse les reçut, les fit porter dans sa chambre et les lava elle-même ; c'est elle qui me l'a raconté. Quelques jours après, le père revint, voulut avoir ses enfants, et on les lui rendit. La princesse me dit ensuite . « Vous voyez, j'ai pris les enfants, et cela a bien réussi. » Le père était venu les reprendre, et elle ne pouvait le blâmer. Elle voulait prendre d'autres enfants et se faire mère-nourrice.

Je vis, le 30 ou le 31 octobre 1802, la princesse se promener devant sa porte. Elle était habillée de manière à cacher sa grossesse ; elle avait une longue robe et un très-gros manchon. Elle revenait de l'église de Greenwich ; elle paraissait très-pesante, et je crus qu'elle devait être près du terme.

Huit ou dix jours après, je reçus de la princesse un billet dans lequel elle me disait de ne point venir à Montague-House. Elle craignait que les enfants qu'elle avait reçus chez elle n'eussent apporté la rougeole dans leurs vêtements : elle avait peur que mon enfant ne la gagnât.

Vers la fin de décembre, j'allai dans le comté de Glocester, où je restai environ un mois. En janvier, je revins, j'allai à Montague-House et je fus admise.

La princesse était occupée à renfermer quelque chose dans une boîte noire. Il y avait sur le sopha un enfant couché et couvert d'un morceau de drap rouge.

La princesse se leva et me prit par la main ; puis me conduisant au sopha : « Le voilà, l'enfant, me dit-elle, je l'ai eu deux jours après vous avoir quittée. » Ses propres expressions furent : *Je l'ai eu* et *je l'ai mis au monde ; eu* signifiait clairement que c'était son propre enfant.

Elle me dit ensuite qu'elle s'était bien tirée d'affaire ; elle me montra sur la main de l'enfant une marque violette. La princesse me dit : « Il a une marque comme votre petite fille. »

J'ai souvent vu l'enfant avec la princesse jusqu'à Noël 1803, époque où je quittai Blackheat. J'ai aperçu de nouveau la marque sur la main de l'enfant, et je suis sûre que c'était le même ; je n'ai jamais vu d'autre enfant chez la princesse.

La princesse Charlotte avait coutume de voir l'enfant et de jouer avec lui : l'enfant appelait la princesse de Galles *maman*.

Environ un mois avant que la princesse ne fût dans le Devonshire, je vis l'enfant à la fenêtre de son palais, et je suis sûre que c'était toujours le même enfant.

Peu de temps après l'avoir vu pour la première fois, la princesse me dit que pendant quelques nuits elle l'avait fait coucher avec elle, mais que cela lui causait des attaques de nerfs, et qu'alors elle lui avait donné une nourrice.

Je puis jurer que l'enfant que j'ai vu à la fenêtre du palais est le même enfant que la princesse m'a dit avoir eu deux jours après nous être quittées.

Cet enfant fut nommé William ; je ne lui ai jamais entendu donner d'autre nom.

Un jour que nous étions à déjeuner avec la princesse, l'enfant étant en maillot, elle dit à sir John Douglas : « Voici l'enfant de Deptfort. »

A mon retour du Devonshire, je laissai ma carte de visite à Montague-House, et, le 4 octobre, je reçus une lettre

de Mme Vernon qui m'invitait à ne plus me présenter à Montague-House.

Je n'avais jamais dit jusqu'alors à personne, pas même à sir Douglas, que la princesse fût accouchée d'un enfant.

Après avoir reçu la lettre de Mme Vernon, j'écrivis à la princesse à ce sujet.

La lettre me fut renvoyée sans être décachetée. J'écrivis alors à Mlle Fitzgerald, en lui disant que je me croyais très-maltraitée.

Deux ou trois jours après je reçus la lettre anonyme que je produis ici, que j'ai marquée de la lettre A, tant dans le corps de la lettre que sur l'enveloppe.

La princesse de Galles m'a dit qu'il n'y avait pas de chambre plus commode que la sienne; qu'elle était au haut de l'escalier qui conduit dans le parc, ajoutant : « J'ai des verrous en dedans; de sorte que j'ai un voisin [1] quand je veux. » Elle a terminé en disant qu'elle aimait beaucoup sir Sidney Smith, et que le prince payait pour tout le monde.

Le 1er juin 1806.

Signé : Charlotte Douglas.

Déposition de sir John Douglas,

Devant les quatre commissaires nommés par le roi,

Pour examiner la conduite de Caroline de Brunswick.

J'avais, en 1801, une maison à Blackheat; sir Sidney Smith y venait ordinairement; j'y avais une chambre pour

[1] Dans l'anglais, il y a *fellow*. Le mot voisin n'est pas la traduction exacte de *fellow*, nous le savons bien.

lui. La princesse de Galles fit la connaissance de lady Douglas, et elle venait fréquemment dans notre maison. Je pense qu'elle y venait plus pour sir Sidney Smith que pour nous. Quelque temps après qu'elle eut fait notre connaissance, je l'ai crue enceinte. Un jour étant penchée sur le sopha, elle mit la main sur sa poitrine et dit : « Sir John, je ne serai jamais reine d'Angleterre. » Je lui répondis : « Non, si vous ne le méritez pas. » Elle parut d'abord fâchée.

Le 27 octobre 1804, je reçus deux lettres par la petite poste : l'une à mon adresse et que je produis maintenant, que j'ai marquée de la lettre B, tant dans l'intérieur que sur l'enveloppe; et l'autre adressée à lady Douglas que je produis ici également, que j'ai marquée de la lettre C tant dans l'intérieur que sur l'enveloppe.

Signé : JOHN DOUGLAS.

Déposition de Robert Bigwood.

Il y aura huit ans, au mois de septembre prochain, que je suis entré chez la princesse. Je vins chez Elle au mois de mars 1798, et j'ai demeuré avec Son Altesse depuis cette époque.

Vers l'année 1802, au commencement de cette année, je remarquai pour la première fois que sir Sidney venait à Montague-House; il avait coutume de rester fort tard dans la soirée. Il demeurait chez sir John Douglas, et il était dans l'usage, ainsi que sir John et lady Douglas eux-mêmes, de dîner, déjeuner et souper presque tous les jours chez la princesse.

Je le vis un jour, en 1802, dans la chambre bleue, vers onze heures du matin, c'est-à-dire deux heures plus tôt que nous n'avions coutume de voir du monde. Je demandai aux domestiques pourquoi ils ne m'avaient pas fait savoir qu'il était là. Le valet de pied me dit qu'il n'avait introduit personne.

Il y avait une porte particulière ouvrant dans le parc, par laquelle sir Sidney Smith aurait pu entrer, s'il en avait eu la clef, et parvenir à la chambre bleue sans être aperçu par les domestiques.

Je n'ai remarqué aucune circonstance qui pût me porter à supposer que la princesse était enceinte. C'est ou à la fin de 1803, ou au commencement de 1804, que je remarquai pour la première fois que le capitaine Manby venait à Montague-House.

J'étais de service un jour dans l'antichambre; le capitaine avait son chapeau à la main et avait l'air de s'en aller. Il resta longtemps avec la princesse. Pendant que j'attendais sur les marches, je regardai dans la chambre où ils étaient, et, au moyen des glaces qui réfléchissaient leurs images, je les vis se saluer l'un l'autre, je veux dire qu'ils se baisaient sur la bouche.

Le capitaine Manby s'en alla. J'observai que la princesse avait son mouchoir dans ses mains et qu'elle s'essuyait les yeux comme si elle pleurait.

La princesse alla à South-End au mois de mai 1804, j'y allai avec elle, et nous y demeurâmes, je crois, environ six semaines avant l'arrivée de *l'Africain*. Siccard était souvent à guetter avec une lunette pour voir si le vaisseau arrivait.

Un jour il dit qu'il apercevait *l'Africain*, et bientôt après, le capitaine Manby quitta le vaisseau et se mit dans une chaloupe. Siccard prit le chemin du Basquet pour aller au-devant de lui.

Lorsque le capitaine Manby eut mis pied à terre, Siccard le conduisit à la maison de la princesse, et il dîna avec Elle et les dames de compagnie. Dès ce moment, il vint la voir très-fréquemment.

La princesse avait deux maisons sur le penchant de la colline, les numéros 8 et 9; elle prit ensuite le numéro 7, d'où l'on communiquait par le balcon avec le numéro 8. Les trois maisons étant contiguës, la princesse était dans l'usage de dîner au numéro 8, et, après le dîner, de passer avec sa société au numéro 7, et j'ai vu plusieurs fois la princesse, après être allée au numéro 7 avec le capitaine Manby et les autres personnes de la société, traverser seule avec le capitaine Manby, en passant du numéro 8 au numéro 9, qui était la maison dans laquelle Elle couchait ordinairement.

C'était un sujet de conversation dans la maison.

Les domestiques donnèrent l'éveil à ce sujet.

La princesse prit un enfant qui, à ce qu'on m'a dit, avait été amené dans la maison par Hikeman. Je n'étais de service qu'une semaine sur trois, et je n'y étais pas lorsqu'on amena l'enfant : mais je l'y vis au commencement de 1803.

L'enfant qui est à présent avec la princesse de Galles est le même que j'ai vu au commencement de 1803 ; il a une marque sur la main gauche. L'homme qu'on dit être son père s'appelle Austin. La femme d'Austin, à ce que je crois, vit encore ; elle a eu un autre enfant, et l'a amené souvent à Montague-House : il ressemble beaucoup à l'enfant qui est avec la princesse.

Madame Gorden était employée en qualité de nourrice pour l'enfant; elle l'amenait ordinairement à la princesse dès qu'elle était éveillée; et il restait avec Son Altesse Royale toute la matinée.

La princesse paraissait extrêmement attachée à l'enfant et le paraît encore.

Signé : R. Bigwood.

Déposition faite par serment à l'hôtel de lord Grenville, dans Downing-Street, le 6 juin 1806.

Signé : Spencer, Grenville.

Déposition de Mary-Anne Wilson.

Je crois qu'il y aura dix ans dans trois mois que je demeure chez la princesse de Galles en qualité de femme de chambre.

Je sers ses dames de compagnie.

Je me rappelle le moment où l'enfant, qui est à présent avec la princesse, lui fut amené.

La mère était avec l'enfant. Il paraissait avoir environ quatre mois. Je me rappelle qu'on avait apporté des jumeaux à la princesse avant qu'on lui eût remis cet enfant.

Je n'ai pas remarqué que la taille de la princesse fût différente cette année de ce qu'elle était auparavant ; et je n'ai jamais soupçonné, moi, qu'elle fût grosse.

Je crois qu'elle n'aurait pas pu être grosse et porter son enfant à terme sans que j'en eusse eu connaissance.

J'étais à South-End avec Elle. Le capitaine Manby venait lui rendre visite. Je faisais le lit de la princesse, et j'ai toujours été dans l'habitude de le faire pendant tout le temps que j'ai demeuré chez Elle. Une autre servante, appelée Anne Bye, m'aidait dans cette besogne. D'après ce que j'ai remarqué, je n'ai jamais eu aucune

raison de croire qu'il eût couché deux personnes dans ce lit...

J'ajoute...

(Ce que Mary-Anne Wilson ajoute ne s'écrit pas en français, le style à huis clos n'existant pas encore.)

Signé : MARY-ANNE WILSON.

Déposition faite sous serment le 6 juin 1806, par-devant nous.

Signé : ERSKINE, GRENVILLE, SPENCER, ELLENBOROUGH.

CHAPITRE XXXVIII

Si le monstrueux procès dont nous déroulons un à un les anneaux n'est pas aussi connu en France que le procès Bergami, c'est qu'il éclata au moment où la guerre, et la guerre la plus violente qui fut jamais, régnait entre Georges III et Napoléon. Toutes relations étaient rompues de ce côté-ci à l'autre du détroit qu'une fibre électrique réunit aujourd'hui.

Nous nous trouvions alors plus éloignés de l'Angleterre que nous ne le sommes aujourd'hui du Kamtschatka. Plus tard l'affaire Bergami étouffa de tout son poids celle de Sidney Smith, du capitaine Manby, de sir Thomas Lawrence et de lord Hood. Tous ces petits adultères furent dévorés par le grand ; la grande honte absorba toutes les petites hontes.

On demeure confondu devant tant d'audace de la part de l'accusation ; accusation ignoble, folle, stupide, dégoûtante, niaise, cruelle, méchante, plate, abominable, ridicule, portée par un fou plus fou que son père, conseillé par

d'augustes prostituées, mais non sans but, gardez-vous de le nier.

Le but de cette agression royale contre une royauté, le voici : Si le prince de Galles parvient à prouver que sa femme a été la maîtresse du capitaine Manby, ou de sir Thomas Lawrence, ou de sir Sidney Smith, ou de lord Hood, ou du premier grand seigneur venu, ou du premier palefrenier des écuries de la princesse, rien ne sera plus facile de prouver également qu'elle est la mère de William Austin, le petit garçon qu'elle élève pour distraire ses loisirs et entretenir son esprit de charité. Une fois l'adultère et la bâtardise démontrés, la première accusation portée par le prince contre Caroline, celle qu'elle a été la maîtresse du capitaine Pole, celle que la princesse Charlotte est la fille du capitaine Pole, cette accusation devient des plus évidentes et le mariage des deux Altesses est aussitôt cassé pour cause d'infamie. Tel était en deux mots le but de la conspiration diabolique au milieu de laquelle on jeta toute nue la pauvre princesse pour qu'elle fût brûlée toute vivante; conspiration que nous achèverons, pièces en main, de raconter pour l'édification de notre époque.

Déposition de William Cole.

J'ai toujours demeuré chez la princesse de Galles depuis son mariage ; la première visite que lui fit sir Sidney Smith à Montague-House remonte à l'année 1802.

J'ai remarqué que la princesse était trop familière avec sir Sidney Smith.

Un jour, je crois que c'est vers le mois de février de cette année, Elle me donna ordre de lui apporter quelques

tartines; je les lui apportai dans la chambre bleue. Sir Sidney Smith y était; je fus surpris de l'y voir; il fallait qu'il fût entré par le parc. S'il était entré par Blackheat, il eût été obligé de traverser la chambre où j'étais.

Après avoir laissé les tartines, je revins au bout de quelque temps dans la chambre; sir Sidney Smith était assis sur le sopha, très-près de la princesse. Je le regardai ainsi que Son Altesse Royale. Elle aperçut mon coup d'œil et vit que je remarquais la manière dont il était assis; ils avaient paru un peu confus l'un et l'autre lorsque j'entrai.

Quelque temps auparavant, un soir, vers minuit, j'avais déjà vu un homme entrer dans la maison par le parc, enveloppé dans une redingote; je ne donnai pas l'alarme, parce que je me doutai que ce n'était pas un voleur.

Peu de jours après que j'eus vu la princesse et sir Sidney Smith assis ensemble sur le sopha, le duc de Kent m'envoya chercher et me dit que la princesse de Galles serait fort aise que je me chargeasse de faire le service en ville, parce qu'elle avait plusieurs commissions à y faire faire, et pour lesquelles elle avait plus de confiance en moi qu'en aucun autre.

Le duc ajouta que la princesse avait pensé qu'il me serait plus agréable d'apprendre ceci par lui que par Siccard.

Depuis ce temps-là, je n'ai jamais plus servi à Montague-House que par occasion, et seulement lorsque la princesse m'envoyait chercher.

Vers le mois de juin 1802, je remarqua qu'elle était devenue très-épaisse, et à la fin de la même année elle me parut devenue très-mince. J'en fis la remarque à madame Sanders, qui me dit que la princesse de Galles était en effet beaucoup plus déliée de la taille qu'elle n'avait été.

Je n'eus aucun soupçon qu'elle fût grosse.

M. Lawrence, le peintre, avait coutume de venir à Montague-House. Vers la fin de 1801, pendant qu'il peignait la princesse, il a couché à la maison deux ou trois nuits de suite. Je l'ai souvent vu le soir, à minuit, seul avec la princesse; il y est même resté quelques fois jusqu'à deux heures du matin.

Un soir j'aperçus M. Lawrence dans la chambre bleue, après que les dames s'étaient retirées. Lorsque je supposai qu'il était rentré dans son appartement, j'allai voir si tout était en ordre dans la chambre bleue. Je la trouvai fermée à clef, et j'entendis parler tout bas.

Signé : William Cole.

Déposition faite sous serment dans l'hôtel de lord Grenville, dans Downing-Street, le 6 juin 1806.

Signé : Spencer, Grenville.

Déposition de Frances Lloyd.

Au mois d'octobre prochain, il y aura douze ans que je demeure chez la princesse de Galles. Je suis employée dans l'office pour le café. En 1803 j'étais à Ramsgate avec Son Altesse : un jour que nous étions à la maison de campagne d'East-Cliff, quelqu'un vint frapper à la porte de ma chambre et m'engagea à me lever pour préparer à déjeuner à la princesse. Il était alors six heures du matin environ; j'étais encore endormie. Je couchais dans la chambre de la concierge au rez-de-chaussée; j'ouvris les volets pour éclairer la chambre. Je savais que le vaisseau du capitaine Manby était dans les dunes.

Après avoir ouvert les volets, j'aperçus la princesse se promenant dans le jardin avec un gentleman; elle suivait l'allée sablée et allait du côté de la mer. Le gentleman était un homme grand.

Je n'ai jamais dit à Cole qu'un jour que Mary Wilson croyait la princesse de Galles dans sa bibliothèque, elle était entrée dans sa chambre à coucher où elle avait trouvé un homme déjeunant avec elle, ni que cet événement eût fait beaucoup de bruit, ni que Mary Wilson avait été forcée de jurer de garder le secret, et menacée d'être chassée si elle divulguait ce qu'elle avait vu.

Signé : Frances Lloyd.

Déposition faite sous serment.

(*Suivent les signatures*).

Déposition de Samuel Roberts.

Je suis valet de pied de la princesse de Galles. Je me souviens du moment où Elle a pris avec Elle l'enfant. Je ne remarquai cette année-là aucune altération particulière dans la personne de la princesse, rien qui pût me faire croire qu'Elle fût enceinte.

Sir Sidney Smith avait coutume de visiter souvent la princesse à Blackheat. Je ne l'ai jamais vu seul avec elle. Il ne restait jamais plus tard que onze heures du soir. Je me rappelle qu'il y a environ trois ans, M. Cole me demanda un jour s'il y avait dans l'intérieur de la famille quelque favori particulier. Je répondis, à ce qu'il me sou-

vient, que le capitaine Manby et sir Sidney Smith étaient fréquemment à Blackheat et y dînaient plus souvent que qui que ce soit. Je n'ai jamais appris que sir Sidney Smith fût resté plus tard que les dames de la société de la princesse. Je puis dire positivement à quelle heure il sortait de chez Elle; mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu seul avec la princesse.

Signé : Samuel Roberts.

Déposition faite sous serment.

(*Suivent les signatures.*)

Déposition de Thomas Stikeman.

J'ai servi la princesse en qualité de page. Une femme se plaça un jour à la porte de l'hôtel pour présenter à la princesse une pétition. Elle avait un enfant avec elle. L'enfant fut montré à Son Altesse, qui ordonna à la femme de le lui ramener quelques jours après. La mère revint avec l'enfant, qu'elle laissa à la princesse. Depuis il est toujours resté auprès d'elle. Le père de cet enfant, qui se nomme Austin, demeure à Pimlico.

Rien dans la tournure de la princesse de Galles ne me porta jamais à supposer qu'elle fût enceinte.

Il fut un temps où sir Sidney Smith venait deux ou trois fois par semaine à l'hôtel Montague. C'était à l'époque où la princesse faisait meubler son appartement dans le goût turc. Son Altesse le consultait sur ses meubles. Il restait quelquefois seul avec Elle jusqu'à minuit, et plus tard même.

La princesse de Galles, je dois le dire, a une vivacité

naturelle qui la porte à être familière avec tous les gentlemen.

J'ai vu la princesse et sir Sidney Smith seuls ensemble, et assis sur le même sopha, dans l'appartement bleu, et lorsque les lustres n'étaient pas encore allumés. Je n'y entrais point, je ne croyais pas devoir me permettre d'y entrer.

J'étais aussi à Ramsgate avec la princesse. Lorsqu'elle séjournait à East-Cliff, le capitaine Manby y venait souvent; il ne se retirait jamais avant onze heures du soir. Je n'aimais point à voir le capitaine Manby venir si souvent et s'en aller si tard; cela me fâchait. Je me rappelle une pièce d'argenterie et une lampe d'argent envoyées au capitaine Manby; il y avait aussi à lui remettre une lettre.

Je n'ai jamais vu le capitaine Manby chez la princesse à Ramsgate avant neuf heures du matin; mais j'ai ouï dire qu'il s'y était trouvé de meilleure heure.

J'étais pareillement à Catzerington avec la princesse. Elle avait coutume de sortir dans sa propre chaise de poste. Je crois l'avoir vue sortir une ou deux fois avec M. Hood et dans le vis-à-vis de ce dernier. Ils furent absents pendant deux heures et restèrent ensemble deux heures et demie.

La princesse paraît fort attachée à l'enfant qu'on appelle William Austin.

Signé : Tho. Stikeman.

(*Suivent le certificat et les signatures comme ci-dessus.*)

Déposition de John Siccard.

Je suis depuis sept ans au service de la princesse de Galles en qualité d'intendant de la maison. Je me rap-

pelle avoir vu amener l'enfant qui est aujourd'hui près de S. A. R.

J'avais souvent l'occasion de voir la princesse : je lui servais régulièrement à dîner et à souper. Je n'ai jamais remarqué que la princesse eût l'air d'être enceinte; je crois qu'à la rigueur il serait impossible qu'elle l'eût été sans que je m'en fusse aperçu.

En 1802, sir Sidney Smith venait souvent à l'hôtel Montague avec sir John et lady Douglas. Il était très-souvent seul avec la princesse ainsi que M. Georges Canning et quelques autres gentlemen.

Je ne saurais dire que j'aie jamais soupçonné que sir Sidney Smith ait eu une conduite répréhensible avec la princesse, ni que cette dernière se soit conduite d'une manière peu convenable avec lui ou tout autre gentleman.

Je me rappelle avoir vu le capitaine Manby à l'hôtel Montague.

La princesse de Galles ne paya rien pour l'ameublement du capitaine ; mais elle m'ordonna de prendre le linge nécessaire à M. Manby chez Newbewy et Jones, et d'en faire mettre le montant sur son propre mémoire à Elle.

Signé : Siccard.

(*Suivent les signatures des commissaires.*)

Déposition de Sophia Austin.

Je connais l'enfant qui est maintenant avec la princesse de Galles; j'en suis la mère. Il y aura quatre ans, le 11 juillet prochain, que je l'ai mis au monde, dans l'hô-

pital de Brownlow-Street. Il avait à la main droite une tache de vin rouge. Mon mari était ouvrier dans le port de Deptford-New-Row, nº 7. Il était sans ouvrage par suite de la paix. Je priai M. Stikeman de présenter pour moi une pétition à la princesse.

M. Stikeman me répondit que cela ne lui était pas permis, mais il prit mon enfant et fut assez longtemps sans revenir. Quand il fut de retour, il me remit mon enfant et une demi-guinée. Je descendis dans la salle à manger où il me donna une drogue pour sévrer le petit. Je le portai de nouveau, le 15 novembre, au palais de la princesse, et depuis ce temps-là il est resté chez elle.

J'ai vu l'enfant le jour de la Pentecôte dernière, et je jure que c'est bien mon enfant.

Signé : Sophia Austin.

(*Suivent les signatures.* — 7 *juin* 1806).

Déposition de Charlotte Sanders.

J'ai demeuré onze années chez la princesse de Galles. Je suis native de Brunswick, d'où je suis venue ici avec la princesse.

La princesse a eu chez elle un petit enfant qui était élevé sous sa protection.

Je jure solennellement que je ne sais ni ne crois aucunement que la princesse de Galles ait été enceinte pendant tout le temps que j'ai été à Montague-House. Je puis avoir dit à William Cole que la princesse était devenue beaucoup plus mince, mais je ne m'en souviens pas.

Sir Sidney Smith venait la voir souvent et même presque tous les jours. Il restait chez elle très-tard, quelquefois

jusqu'à deux heures du matin. Mais je n'ai jamais vu sir Sidney Smith seul dans la chambre avec la princesse et à une heure avancée de la nuit. Je n'ai jamais rien vu enfin qui ait pu me donner à penser qu'il ait eu quelques familiarités avec elle.

J'ai connu le capitaine Manby qui commandait *l'Africain*. Je n'ai pas connaissance et je ne crois pas qu'il soit resté avec la princesse à des heures avancées dans la nuit.

Quand je suis venue ici, j'ai pensé qu'on pourrait me faire des questions sur la conduite de la princesse, et j'étais fort peinée de cela.

J'étais à Catzerington avec la princesse; elle était logée dans la maison de M. Hood. Je n'ai jamais vu aucune familiarité entre elle et lui. Je l'ai vue sortir seule avec M. Hood dans son gig. Ils restaient ordinairement quelques heures dehors ; un domestique de la princesse les suivait.

Signé : C. Sanders.

Downing-Street, 7 juin 1806.

(*Ici les signatures des quatre commissaires.*)

Déposition de Thomas Edmeads,

Chirurgien et apothicaire à Greenwich.

Je suis chirurgien et apothicaire à Greenwich, et j'ai été nommé, en 1801, chirurgien et apothicaire de la princesse de Galles. Il ne m'est jamais venu dans l'idée, soit comme chirurgien, soit comme apothicaire, de supposer que la princesse fût enceinte.

Je ne sais pas pourquoi elle s'est fait saigner : je l'ai saignée d'après sa propre demande, mais ce n'était mon avis ni comme apothicaire ni comme chirurgien. Je ne le voulais pas ; elle insista et je cédai.

J'allais soigner aussi chez elle, comme chirurgien et comme apothicaire, un enfant mâle de Deptford. L'enfant devait avoir de trois à cinq mois quand je l'ai vu pour la première fois. La princesse envoyait chercher quelquefois des sangsues, et on les prenait chez moi, médecin et apothicaire, nommé en 1801.

Je n'étais pas le seul homme de l'art qui donnais des soins à la princesse pendant le temps dont je viens de parler. Sir Francis Millman faisait aussi quelques visites à la princesse, mais seulement comme chirurgien, et non comme moi, à titre de chirurgien et d'apothicaire.

Signé : THOMAS EDMEADS,

Chirurgien et apothicaire à Greenwich, nommé en 1801.

Et plus bas :

ERSKINE, SPENCER, GRENVILLE, ELLENBOROUGH.

L'auguste déposition de l'apothicaire de Greenwich termine glorieusement la série des dépositions recueillies par la commission aux fins de savoir — noble enquête ! — quel était le père ou quels étaient les pères de l'enfant que gardait auprès d'elle une Altesse royale, Caroline de Brunswick, princesse de Galles.

La princesse se montra fort calme pendant tout le temps que dura l'enquête ; elle prit même à ce moment-là une résolution héroïque. Elle remercia toutes les personnes de sa maison, qui devaient être interrogées, ce qui était complétement se mettre à la merci de leur haine, ou tout au moins de leur indifférence. C'était courageux.

Voici la réponse qu'elle fit, ou plutôt que firent pour elle lord Perceval, mort premier ministre, et lord Eldon, devenu plus tard membre de la chambre des pairs.

« La première chose qui doit frapper tout le monde dans la déposition de lady Douglas, est la folie qu'il y aurait eu à avouer gratuitement et sans nécessité à une personne presque étrangère un secret aussi important que celui d'une grossesse, si elle avait réellement existé.

Les commissaires ajoutent que particulièrement à ce qui s'est passé entre S. A. R. et le capitaine Manby, on doit y ajouter foi jusqu'à ce que cela ait été contredit.

Voyons maintenant sur quoi repose toute l'accusation. Elle ne porte que sur des ouï-dire, des bruits, des soupçons, affirme la princesse dans son mémoire en réponse, dans sa réplique. Tous les témoins, dit-elle, sont pour les accusateurs, et tous ces témoins, excepté un seul, ont été placés auprès d'elle, par qui? par le prince! Ils ne parlent que de choses si insignifiantes, qu'il est difficile, après un si long intervalle, de se rappeler assez positivement les faits pour les contredire.

William Cole, par exemple, dit que la princesse a mangé des tartines avec sir Sidney Smith — quelle faute! — qu'il restait chez elle jusqu'à une heure après minuit — quel crime pour des gens qui se lèvent à midi! — qu'il construisait une tente turque à Montague-House— quelle infamie!

Cole, cet honorable William Cole, a observé à minuit un homme vêtu d'une redingote; il n'a éprouvé aucune crainte; et le même homme tressaille en voyant à midi un gentleman assis sur un sopha! Il peut bien laisser un homme s'approcher à minuit du lit de sa maîtresse, parce qu'il ne le prend pas pour un voleur; mais la vue d'un ami de la maison, assis près de la princesse, dans une chambre tout ouverte, suffit pour exciter ses soupçons.

Cole est un homme désagréable, assure le mémoire en réponse, il a reçu une éducation au-dessus de son état; il parle français, joue du violon; il se permettait souvent même de jouer sur le piano-forte de la princesse et de lire ses livres. Il avait été au service du duc de Devonshire. — C'était un espion.

Thomas Lawrence, le peintre, est encore un de ceux à qui l'on attribue une intimité coupable avec la princesse. Cole affirme qu'il coucha deux ou trois fois à Montague-House, qu'il était un soir seul avec la princesse dans la chambre bleue, après le départ des dames de compagnie; que lui, Cole, supposant alors que M. Lawrence était allé se mettre au lit, il avait fait la visite des appartements. Il avait trouvé la chambre bleue fermée, et avait entendu parler bas en dedans, sur quoi il s'était retiré.

Il est effectivement vrai qu'en 1800 et 1801, Thomas Lawrence travailla à un portrait en grand de la princesse et de sa fille, et qu'il demanda la permission de coucher quelques nuits à Montague-House, afin de pouvoir travailler de meilleure heure à son tableau.

Il ne dînait pas avec la princesse, mais il descendait chez elle pour entendre de la musique. Il faisait quelque fois la lecture, parce qu'il lit Shakespeare avec beaucoup de grâce.

Nul doute, continue la réplique, que la princesse ne lui ait souvent donné des séances particulières, qu'elle n'ait pris plaisir à faire la conversation avec lui, lorsque la séance était terminée; mais elle n'a jamais imaginé que son honneur lui fît un devoir de prendre des témoins d'une semblable conversation.

Le capitaine Manby fut présenté à la princesse chez lady Townshend : elle lui confia deux jeunes garçons, dont il voulut bien se charger. En reconnaissance, elle lui fit

présent d'une petite partie de vaisselle plate. Ce fut ainsi qu'elle agit du reste à l'égard de sir Samuel Hood, auquel elle avait également confié deux jeunes gens.

Quant à la partie de la déclaration de Bigwood, où il dit qu'il vit dans une glace le capitaine Manby embrasser la princesse, ce fait est entièrement démenti par la déclaration du capitaine Manby, qui affirme sous serment qu'il n'y avait pas de glace dans la chambre.

M. Hood, maintenant lord Hood, est encore un des individus compromis. Il a épousé une des dames de la maison de la princesse. Il est très-vrai, dit la réplique, que la princesse est allée deux fois dans son wiski sans emmener aucun de ses propres domestiques. Mais ces promenades eurent lieu immédiatement après la mort du duc de Glocester, et quand il n'était pas encore enterré. Elle ne voulait pas qu'on vît autour d'elle une suite de domestiques, tandis que Son Altesse Royale était sous le catafalque.

« Pour une princesse de Galles, s'écrie Caroline à la fin de sa réplique, avoir été mise dans une position telle, qu'il a fallu pour son honneur, qu'elle fît jurer à un individu qu'il n'avait pas été seul enfermé dans sa chambre, et à un autre qu'il ne lui avait pas donné un baiser amoureux et qu'il n'a pas passé la nuit avec elle... c'est le comble de l'avilissement.

» Sire, — termine ainsi la princesse, — puis-je m'empêcher de déclarer qu'il y a une conspiration contre mon honneur et contre le rang que j'occupe dans ce royaume ?

» Sire, répondez ! êtes-vous pleinement convaincu de mon innocence? »

CHAPITRE XXXIX

Les quatre commissaires rendirent leur arrêt en ces termes :

« Nous acquittons la princesse de Galles, et nous pensons que ses accusateurs mériteraient d'être poursuivis avec toute la sévérité des lois, s'il ne nous avait paru évident qu'ils n'ont provoqué cette enquête délicate que pour rassurer la postérité sur l'hérédité de la couronne, qui pouvait être compromise.

» Signé : Erskine, Spencer, Grenville, Ellenborough.

» Ce 25 janvier 1807. »

La réparation était bien mesquine après une si large offense ; elle devint une dérision et même un outrage de plus quand on sut que lord Erskine, un des quatre commissaires, avait écrit à lady Douglas une lettre dans laquelle il lui donnait raison contre la princesse de Galles

en des termes qui étaient un démenti, la rétractation formelle de l'arrêt qu'on vient de lire.

Lord Erskine disait à chaque ligne de cette lettre à lady Douglas :

« Comme commissaire, j'acquitte la princesse ; comme homme je la condamne. Pour plaire au roi, je proclame l'innocence de sa belle-fille ; mais de vous à moi, la princesse est coupable, et je vous approuve de l'avoir accusée, démasquée et déshonorée. »

L'importance de cette indiscrétion, fort peu digne de la prud'homie d'un homme d'État, s'élevait à des proportions d'autant plus effrayantes que lord Erskine était ministre de Georges III ; qu'ainsi, non-seulement comme commissaire, mais encore comme ministre, il avait absous la princesse. Sa contre-déclaration dans ces conditions-là devenait la voix de sa conscience ; cette lettre à lady Douglas, le soupirail par où le cri de sa loyauté s'échappait.

Lord Eldon et M. Perceval comprirent que l'accusation mal tuée remontait encore à la surface ; que le combat avec la calomnie était à recommencer.

Ils annoncèrent alors qu'ils se décidaient à publier toutes les pièces de la procédure, suivie de leur défense devant les quatre commissaires de l'enquête.

L'exécution allait suivre la menace, quand M. Perceval fut nommé chancelier en remplacement de lord Erskine.

Ce mouvement ministériel arrêta le projet dans sa marche. Mais si le procès ne fut pas imprimé, une seconde décision émanée du nouveau conseil des ministres intervint à la date du 22 avril 1807.

En voici l'esprit.

« Sire, les ministres de Votre Majesté partageant l'opinion de vos précédents ministres, telle qu'elle est consignée dans leur minute du 25 janvier, savoir : qu'il n'y a plus aucune nécessité de conseiller à Votre Majesté de refuser d'admettre la princesse en votre présence royale, représente humblement à Votre Majesté qu'il est essentiellement nécessaire, pour rendre justice à Son Altesse Royale et pour l'honneur de l'illustre famille de Votre Majesté, que S. A. R. la princesse de Galles soit admise dans le plus court délai possible en la présence royale de Votre Majesté, et qu'elle soit reçue d'une manière digne de son rang et de sa place à la cour et dans la famille royale. »

Georges III n'eut aucun effort à faire pour se rendre au conseil que lui donnaient ses ministres en réhabilitant complétement la princesse de Galles. Il alla lui-même à Blackheat pour inviter sa belle-fille à se rendre au palais de Saint-James; avant de partir, il avait exprimé le désir que sa famille entière suivît cet exemple, afin que la cour et le peuple fussent bien convaincus de la réconciliation. Les princes et les princesses cédèrent, bien qu'avec fort mauvaise grâce, au désir de Georges III; mais le prince de Galles ne parut pas à Blackheat.

Quelques jours après, c'était l'anniversaire de la naissance du roi, grande fête de famille à laquelle le roi était allé convier, à Montague-House, on vient de le voir, la princesse de Galles. Cette fois, non-seulement le prince de Galles manquait à la réunion, mais aucun autre membre de la maison royale n'y parut; Caroline et Georges III s'y trouvaient seuls.

Le mépris pour la princesse ne pouvait guère aller plus loin; la dureté ne resta pas en arrière. On avait frappé en elle la femme et l'épouse; on allait blesser la mère.

On lui enleva sa fille, qu'elle fut réduite à ne plus voir

que de temps en temps, selon les caprices des gouvernantes.

L'indignation lui mit enfin la plume à la main, et elle écrivit la lettre suivante à son mari :

« Monseigneur,

» J'aurais continué dans le silence et la retraite à mener le genre de vie qui m'a été prescrit et à me résigner à la perte des joies domestiques auxquelles je suis étrangère depuis si longtemps. Mais, il est, Monseigneur, des considérations d'une nature plus élevée que mon propre bonheur, qui me font, de la démarche que je hasarde aujourd'hui, un devoir envers moi-même, un devoir envers ma fille, et (me sera-t-il permis de l'ajouter) un devoir envers mon époux et la nation qu'il est appelé à gouverner.

» Il est un point au delà duquel une femme innocente ne peut, sans se manquer à elle-même, garder plus longtemps le silence.

» J'ose, Monseigneur, représenter à Votre Altesse Royale que la séparation de la mère et de la fille, qui, chaque mois, devient plus marquée, est injurieuse pour l'honneur de la mère et nuisible à l'éducation de la fille.

» Si je m'abstiens de faire parler devant Votre Altesse Royale les sentiments qu'une mère doit éprouver dans ma position, il doit m'être permis de lui faire remarquer qu'aux yeux d'un public jaloux et scrutateur, cette séparation d'une fille d'avec sa mère ne peut admettre qu'une seule interprétation, et une interprétation fatale à la réputation de la mère.

» Le plan que l'on suit en séquestrant ma fille de toute communication avec le monde, me paraît, dans mon humble jugement, particulièrement mal adapté à sa situation dans la société. Il peut arriver, par un événement, qui,

j'espère, est très-éloigné, qu'elle soit appelée à exercer les pouvoirs de la couronne, et cela alors avec une expérience moindre que celle que possède le dernier individu de l'échelle sociale.

» J'attribue également à des conseils malheureux une circonstance qui m'afflige à titre maternel sous le rapport religieux. Je vois avec peine que ma fille n'ait pas encore reçu le sacrement de la confirmation, quoiqu'elle ait passé d'un an l'âge où les autres membres de la famille royale sont admis à cette solennité.

» J'espère que Votre Altesse Royale daignera céder à mes vives prières sur un fait aussi sérieux, quand bien même elle croirait devoir écouter d'autres conseils sur des objets qui ont un rapport moins intime avec le bonheur de notre enfant.

» Je suis, Monseigneur, avec un profond respect et un attachement que rien n'altérera jamais, de Votre Altesse Royale la très-dévouée et très affectionnée épouse, cousine et sujette..

» CAROLINE. »

Nouvelle commission, mais cette fois nommée par le régent, car le roi n'avait plus sa tête, afin d'examiner s'il convenait de permettre à la princesse de Galles de voir librement sa fille.

La réponse de la commission fut celle-ci :

« En vertu des ordres de Votre Altesse Royale, nous avons examiné avec l'attention la plus scrupuleuse la lettre de Son Altesse Royale la princesse de Galles, et dans laquelle la princesse se plaint, parmi beaucoup d'autres choses, de ce que les communications entre Son Altesse Royale et S. A. R. la princesse Charlotte ont été assujetties à de certaines restrictions.

» Nous prenons humblement la liberté de déclarer à Votre Altesse Royale qu'il est absolument convenable pour le bonheur de S. A. R. la princesse Charlotte, ainsi que pour les intérêts les plus importants de l'État, que les communications entre S. A. R. la princesse de Galles et S. A. S. la princesse Charlotte continuent à être assujetties à des règlements et à des restrictions. »

Il ne restait plus qu'un scandale pour couronner tous ces scandales que l'œil se lasse de suivre, que la main se fatigue de tracer; ce fut de voir la chambre des communes investie de la plainte de la princesse après ce vingtième ou trentième rapport d'une vingtième ou trentième commission. Le fait se produisit. Le paquet de linge sale fut adressé à l'orateur de la chambre. La princesse demandait d'être jugée publiquement. Des paroles acérées, terribles qui traversaient les murs et allaient frapper le régent à Carlton-House, furent lancées contre les ministres. Que répondirent les ministres? — Ils demandèrent l'ordre du jour. Ils obtinrent l'ordre du jour! C'était tuer la princesse Caroline. La dignité la soutint; mais sa mère mourut de douleur, la duchesse Augusta de Brunswick.

Le roi Georges III, en apprenant que l'affaire avait enfin éclaté au milieu des chambres, et qu'on avait ri et raillé autour de la royauté, mise à nu jusqu'à la ceinture et fouettée jusqu'au sang, monta à cheval, silencieusement, sans être vu. C'était pendant la nuit. Il était en pantoufles et en robe de chambre; la poitrine découverte, ses cheveux blancs en désordre, murmurant des prières et des paroles de désespoir, il s'éloigna de Windsor au galop. Il courut, il courut, il courut toujours devant lui. Où allait-il?

La princesse de Galles écrivait pendant ce temps cette lettre à lord Liverpool :

« La princesse de Galles requiert lord Liverpool de mettre sous les yeux du prince-régent le contenu de cette lettre.

» Dirigée par deux motifs, celui de rendre la tranquillité au prince-régent et celui de s'assurer à elle-même cette paix de l'âme dont elle a été si longtemps privée, la princesse de Galles, après mûres réflexions, a résolu de retourner sur le continent.

» Cette résolution ne doit pas surprendre les ministres du prince-régent, après les troubles et les désagréments que la princesse éprouve depuis si longtemps, et surtout après la mortification qu'elle a essuyée en se voyant empêchée de recevoir ses parents les plus proches et les amis les plus intimes de son illustre père, le duc de Brunswick.

» La princesse met la plus grande importance à ce que le prince-régent soit bien instruit des motifs de son départ et qu'il comprenne bien sa conduite passée sous le point de vue politique. En exigeant une justification aux yeux du noble peuple anglais, son seul protecteur depuis la maladie déplorable du roi, elle n'a eu que la seule intention de maintenir ses droits et son honneur.

» La princesse de Galles a enfin résolu de retourner à Brunswick, son pays natal. Elle pourrait ensuite voyager en Italie et en Grèce; probablement elle y trouvera un séjour tranquille où elle vivrait encore quelques années. La princesse se flatte que le prince-régent n'aura aucune objection à faire à ce dessein.

» La princesse de Galles requiert lord Liverpool de représenter au prince-régent qu'elle renonce en faveur de sa fille à l'hôtel Montague, à la surintendance du parc de Greenwich et à la maison que sa mère lui avait laissée par son testament. La princesse de Galles espère que le prince-régent lui accordera cette faveur, la dernière qu'elle demandera.

» La princesse saisit cette occasion pour expliquer les motifs qui l'ont engagée à refuser le traitement de 50,000 livres sterling que la nation a voté par l'organe du parlement.

» Elle est maintenant sur le point de partir pour Worthing et de s'y embarquer, sans revenir préalablement à Londres.

» La princesse de Galles se complaît à assurer lord Liverpool qu'elle verra toujours avec la plus ardente sollicitude la prospérité et la gloire de la généreuse nation anglaise. »

La réponse de lord Liverpool ne se fit pas attendre.

« Lord Liverpool a eu l'honneur de recevoir la lettre de S. A. R. la princesse de Galles. L'ayant communiquée au prince-régent, il a reçu l'ordre de déclarer à Son Altesse Royale que le prince ne saurait avoir aucune objection contre le projet que la princesse lui annonce de visiter son pays natal et son frère, le duc de Brunswick.

» Le prince-régent ne mettra jamais aucun obstacle à ses intentions actuelles ou futures relativement au lieu qu'elle voudrait choisir pour sa résidence.

» Le prince-régent laisse Son Altesse Royale dans une entière liberté de décider, au gré de sa propre discrétion, si elle veut rester dans son pays ou se rendre sur le continent, selon sa convenance.

» Lord Liverpool a ordre de déclarer à Son Altesse Royale, de la part du prince-régent, que le prince ne s'oppose aucunement aux arrangements quelconques que la princesse voudrait faire par rapport, soit à la maison de Blackheat, provenant de la feue duchesse de Brunswick, soit au reste de sa propriété privée; mais, par des raisons qu'il serait trop long de déduire, le prince-régent

ne permettra ni que la princesse Charlotte ait la surintendance du parc de Greenwich, ni qu'elle habite aucune des maisons que Son Altesse Royale a habitées à Blackheat.

» Lord Liverpool a l'honneur d'être, etc. »

La princesse de Galles s'embarqua à Worthing, à bord de la frégate *le Jason*, pour retourner par Hambourg à Brunswick.

Avec elle était le jeune William Billy Austin, lady Charlotte Lindsay et lady Élisabeth Forbes, ses dames d'honneur; MM. Saint-Léger, William Gell et Crawen, ses chambellans; le capitaine Hesse, son écuyer; le docteur Holland son médecin; M. Siccard, son maître d'hôtel; et J. Hieronimus, son messager.

CHAPITRE XL

Le roi, qui courait bride abattue depuis plusieurs heures, ne s'arrêta que lorsque son cheval tomba sans haleine, épuisé de fatigue, contre la grille de fer d'un immense et sombre monument. Mais le roi était arrivé à destination, comme le cheval au bout de ses forces. Le petit jour se faisait... un jour blafard.

Le roi sonna à la porte de la grille. Il était lamentable à voir.

Le froid avait saisi et contracté ses traits, bleui le tour de ses yeux, et la pluie collé ses cheveux sur ses oreilles et sur ses tempes. La sueur fiévreuse d'une course effrénée se mêlait à l'eau de la pluie sur son front ridé et sur ses joues pendantes et amaigries. Ses lèvres tremblaient et ses dents claquaient de froid comme ses genoux. Déchirée, flottant en lambeaux, sa robe de chambre jaune était souillée de boue et de poil de cheval. Il marchait courbé; son menton battait sa poitrine rentrée, sur laquelle il

s'efforçait de ramener avec la main gauche les deux côtés de sa chemise froissée, ouverte et en lambeaux comme sa robe de chambre : chose horrible et touchante par le contraste, cette chemise était en dentelle brodée !

On n'était pas venu ouvrir : il sonna plus fort une seconde fois.

Cette fois, des vingtaines de chiens répondirent ; d'autres chiens leur firent écho ; les aboiements ne finissaient pas. Ils mesuraient, par leur répétition, leur éloignement gradué, la vaste et désolée étendue de l'endroit.

Le roi sonna une troisième fois.

Cette fois les dogues se turent.

Une voix de geôlier répondit ; une voix rauque, lourde, pleine d'eau-de-vie.

Cette voix caverneuse sortait de la poitrine d'un homme ou plutôt d'un géant qui portait une lanterne ; bonne précaution en Angleterre, surtout pendant le jour.

— Qui va là ? dit le pataud en élevant son suif à la hauteur du visage du roi collé contre la grille.

— C'est moi.

— Qui, vous ? que voulez-vous ? — que demandez-vous ?

— Je veux parler au maître de la maison.

L'homme à la lanterne ricana.

— A cette heure ! — Allons donc !

— Oui, à cette heure... Hâtez-vous !

Second ricanement.

— Mais non, que je ne me hâterai pas... Le maître dort encore.

— On dort ! on peut donc dormir dans cette maison ?

— Parbleu !

— Éveillez-le, je vous prie.

— Non ! que je ne l'éveillerai pas. Il a encore six larges

heures à dormir. Je voudrais bien les avoir, moi. Je n'en dors que treize en tout.

— Ouvrez-moi cette grille, reprit alors le roi.

Le porte-clef le regarda avec ébahissement.

— Ah ! bah !

— Ouvrez cette grille... dit le roi en grelottant.

— Mais non, que je ne l'ouvrirai pas. Je ne vous connais pas. Qui demandez-vous ?

Le roi retira une bague de l'un de ses doigts et la fit voir à travers la grille au brutal qui le laissait se morfondre dans une boue glacée.

— Voulez-vous m'ouvrir?...

L'homme montra de grands yeux cupides et bêtes.

— Vous ne direz pas que vous m'avez donné...

Il tendit la main par les barreaux de la grille.

— Ouvre...

Le gardien incorruptible reprit :

— Car il nous est défendu de rien recevoir... surtout des... mais vous d'ailleurs, vous n'êtes pas... — Il éleva une seconde fois son sordide porte-chandelle pour examiner plus attentivement la figure du nouveau venu. — Hum! hum! fit-il dans un enrouement dubitatif... Hum ! hum ! quand je dis qu'il n'est pas... donne toujours... Au reste, une fois dedans... si tu parles... tu ne sortiras plus... Je te fais manger par les chiens.

Il se mit à rire.

Enfin, la porte de fer cria sur ses gonds rouillés et s'ouvrit en refoulant circulairement une boue jaune et liquide amassée à sa base.

Le roi emboîta alors dans un sillon fangeux les gros pas du gardien, qui le devançait en sifflant et qui s'arrêtait de temps en temps pour regarder la bague avec laquelle on venait de le corrompre.

Il y avait loin encore de la grille au corps principal du bâtiment, de ce bâtiment dont les deux ailes basses et jaunes couvrent un mille d'horizon ; le roi fléchissait sous ses pauvres jambes.

Il lui fallut attendre encore plus d'une demi-heure avant que le directeur voulût bien le recevoir; il attendit assis sur un des bancs de chêne du premier parloir.

Le directeur parut.

— Que demandez-vous, monsieur ?...

Il s'arrêta. Il avait reconnu un fou dans son visiteur matinal.

— Vous êtes, monsieur, le directeur de Bedlam?

— Oui, monsieur.

— J'ai un service à vous demander...

Le directeur répondit :

— S'il est en mon pouvoir... Mais vous êtes venu seul, tout seul à Bedlam ?

— Oui, monsieur, tout seul.

Le directeur étudiait et analysait tous les mouvements de son étrange interlocuteur.

— Quel est ce service ? lui demanda-t-il.

— Je suis fou.

— Oh ! non, lui dit le directeur avec bonté... non ! mais le froid... l'exaltation... Vous êtes malade... la fièvre peut-être... Voilà tout.

Il tâta le pouls au roi.

— Je suis fou, vous dis-je. Me voulez-vous pour votre pensionnaire ?...

— Ordinairement, répondit le directeur, ces sortes d'arrangements se prennent avec les familles.

Les joues du roi se colorèrent aux pommettes.

— Je n'ai pas de famille... plus de famille... Ils me tourmentent sans cesse... si vous saviez !... Ils me font

souffrir... mais souffrir comme un damné depuis plus de quarante ans ! ils me laissent mourir de faim... Ils dansent... mon fils danse... C'est un misérable !... c'est un libertin... c'est un whig !... c'est un monstre !... il a fait un procès à sa femme... Oh ! comme j'ai froid, monsieur ! comme j'ai froid !... Vous aurez bien soin de moi... n'est-ce pas ?... Vous me donnerez des couvertures... du pain... Je ne veux que du pain, mais du repos... Le repos... c'est si bon le repos !... Je ne connais pas le repos... Nous prierons le bon Dieu ensemble, nous le prierons tous les deux... Vous verrez comme j'ai une belle Bible dorée...

Le directeur de Bedlam prit dans ses mains paternelles les mains maigres couvertes d'une sueur moite du pauvre Georges III.

— Oui, nous aurons bien soin de vous.

Georges III reprit :

— Vous ne me parlerez pas de l'Espagne, de l'Écosse, de l'Irlande, des catholiques, des protestants, de sir Sidney-Smith, de Napoléon...

— Non, je ne vous en parlerai pas.

— Jamais ?

— Jamais !

— Que vous êtes bon ! que vous êtes bon ! mais comme j'ai froid ! — Oh ! que j'ai froid !...

Le roi était pourtant très-rapproché d'un gros poêle qui grondait comme un volcan.

— Maintenant, voudriez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler, demanda le directeur de Bedlam avec cette aménité qu'il est si prudent d'avoir avec les fous.

Le roi le regarda avec étonnement.

— Je ne vous ai donc pas dit qui j'étais ?

— Non...

— Il me semblait...

— Non, monsieur... vous ne me l'avez pas dit..

— Pour vous, qui êtes bon, je serai le Messie.

— Je veux bien, dit le chef du triste établissement.

— Pour les autres, je serai Georges III, roi d'Angleterre.

— Vous aussi, mon brave homme, reprit en souriant le directeur, vous vous croyez roi d'Angleterre?

— Mais certainement, je suis roi d'Angleterre.

— Soit, mais je dois vous dire que j'ai ici un empereur de la Chine.

— Ah! l'empereur de la Chine est ici!

— Le Grand Mogol aussi.

— Ah! mon frère du Mogol est dans l'hôtel!... Comment se porte-t-il?

— Très-bien. J'ai encore six rois d'Espagne.

— Six rois d'Espagne! je croyais qu'il n'y en avait qu'un. — Six rois d'Espagne!

— Quatre rois de France.

— Il me semblait, répliqua Georges III, que Napoléon avait usurpé la place du dernier.

— Nous avons enfin dix-sept rois d'Angleterre.

— Dix-sept rois d'Angleterre! — C'est faux! — Il n'y en a qu'un, qu'un seul sacré à Westminster, c'est moi!... c'est moi!... c'est moi! monsieur... les autres sont des imposteurs... Oh! comme j'ai froid!... Tenez, monsieur, touchez mon cœur... mon front... mes mains... Oui! je suis le roi... Mon fils est régent, c'est vrai... mais il n'est pas roi... Demain, si je veux, je serai encore roi...

— Oui, mon ami.

— N'est-ce-pas que je suis votre ami?... Vous aurez bien soin de moi... des couvertures bien chaudes... je vous en prie... j'ai si froid aux pieds la nuit. Du bouillon... puis le repos... Mon ami! mon ami! vous croyez que je vous trompe?... que je ne suis pas roi?... Mais faites-les

venir, les autres... les dix-sept autres rois d'Angleterre, faites-les venir... mettez-nous en présence... et vous verrez!... Eux rois!... Où sont vos enfants qui vous ont ruinés?... leur demanderai-je; où est votre fils aîné, qui vous a traîné de déshonneur en déshonneur jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la folie, jusqu'à la tombe? Eux, rois d'Angleterre! Mais qu'ils montrent donc leur front foudroyé, comme moi; leurs joues brûlées par les larmes, comme moi; leur corps tremblant, comme moi; leur vue perdue... Je suis presque aveugle, monsieur... Demain je serai aveugle... Je suis le plus malheureux des hommes! s'écria Georges III, étouffé par les larmes et les sanglots. Donc, je suis le roi d'Angleterre!

Il tomba par terre épuisé.

Le directeur de Bedlam sonna.

Un jeune médecin de service accourut.

— Aidez-moi à relever cet homme, lui dit le directeur.

L'interne se pencha pour exécuter l'ordre qu'il recevait.

— Le roi d'Angleterre! s'écria-t-il. — C'est lui! je l'ai veillé à Windsor, l'été dernier.

— Le roi d'Angleterre! s'écria le directeur.

— Oui, répondit le jeune médecin... c'est lui.

FIN





